

DÉGUSTATION INTERDITE : LES LARMES DU GRAND CRU

Eros



Dégustation Interdite : Les Larmes du Grand Cru

Par Eros

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Armure de Soie	4
Chapitre 2 : L'Antre de Bacchus	16
Chapitre 3 : Le Premier Bouquet	27
Chapitre 4 : Sous la Table	38
Chapitre 5 : Confessions Éthyliques	49
Chapitre 6 : L'Offre du Mouton Rothschild	60
Chapitre 7 : La Pièce Insonorisée	71
Chapitre 8 : Le Délitement des Sens	82
Chapitre 9 : L'Ivresse des Corps	93
Chapitre 10 : Le Cru de la Vérité	104
Chapitre 11 : L'Aube Grise	116
Chapitre 12 : La Lie du Souvenir	126
Chapitre 13 : Un Millésime Éternel	139

Chapitre 1

L'Armure de Soie

Le miroir de ma chambre à coucher est une lame de rasoir. Il découpe chaque imperfection, chaque hésitation, chaque ride de fatigue que mes bilans comptables et mes réunions de direction ont gravées sur mon visage. Trente-deux ans. Directrice financière. Un empire de chiffres sous mes ordres, et pourtant, ce soir, devant mon propre reflet, je ne suis qu'un vide immense enveloppé de cachemire et de doutes.

Mes doigts tremblent légèrement alors que je déboutonne ma chemise de travail. Le tissu tombe sur le parquet avec un bruit sourd, comme le poids d'une journée de mensonges. Je reste là, debout, dans le silence de mon appartement trop grand, trop propre, trop froid. Mes seins pointent sous l'effet de la climatisation, mes mamelons durcis par une excitation que je refuse encore de nommer.

Ce n'est pas de la peur. C'est une faim.

Je déteste cette sensation de perdre pied, ce besoin viscéral qu'on m'arrache ce masque de fer que je porte douze heures par jour. Personne ne me touche. Personne n'ose. Je suis la Reine de Glace, celle qui broie les carrières d'un trait de plume. Mais derrière cette armure, mes cuisses se serrent l'une contre l'autre, cherchant une friction que je suis incapable de m'offrir seule.

J'ouvre la housse de ma robe de soirée. Une création de soie noire, si fine qu'elle semble liquide. C'est ma seconde peau. Mon armure de soie.

Je glisse mes mains le long de mes hanches, remontant sur mon ventre plat, sentant le grain de ma propre peau. C'est une exploration narcissique et désespérée. Je descends

ma main plus bas, là où la chaleur commence à pulser. Je suis déjà moite. L'idée de la cave, de l'obscurité, et surtout de *lui*, Julien, fait perler une goutte de désir entre mes lèvres charnues.

Je décide de ne rien porter dessous. Rien.

Le contact direct de la soie contre mon sexe nu est une provocation. Une reddition. Je veux qu'il le sente. Je veux qu'il sache, rien qu'à ma façon de marcher, que je suis offerte, béante sous les plis de ce luxe obscène.

J'enfile la robe. Le tissu glisse sur mes épaules, frôle mes mamelons avec une impudence qui me fait gémir malgré moi. La sensation est électrique. Chaque mouvement que je fais est une caresse que je m'inflige. Le bas de la robe ondule autour de mes jambes, et à chaque pas, l'air frais de la pièce vient lécher l'entrée de ma vulve, me rappelant ma vulnérabilité.

Je n'ai pas de culotte. Pas de soutien-gorge. Juste de la soie, du parfum, et cette angoisse délicieuse qui me tord les entrailles.

Je me regarde une dernière fois. Le noir de la robe accentue la pâleur de ma peau, le rouge de mes lèvres que j'ai pris soin de souligner. Je ressemble à une prédatrice, mais je sais qu'une fois dans cette cave du XVIIIe siècle, face à Julien, je ne serai qu'une proie.

Julien. Le sommelier. Le gamin de vingt-sept ans qui a osé me regarder dans les yeux la semaine dernière comme s'il lisait mes comptes secrets. Il ne s'intéresse pas à mon argent. Il s'intéresse à la façon dont je déguste le vin, à la manière dont mes doigts se crispent sur le pied du verre, à cette fêlure qu'il a décelée dans ma voix quand j'ai parlé d'un vieux Millésime.

Il a dit qu'il m'attendait à vingt-deux heures. En bas. Dans l'antre des fûts et du chêne.

Là où le temps s'arrête.

Je ramasse mon sac, mes mains sont moites maintenant. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Je sais ce qui va se passer. Je sais que ce soir, le contrôle que j'ai mis des années à bâtir va voler en éclats. Et l'idée que ce soit lui, avec ses mains expertes et son regard qui vous déshabille jusqu'à l'âme, qui s'occupe de ma destruction, me fait frissonner de plaisir.

Je quitte l'appartement. Dans l'ascenseur, les parois de miroir me renvoient l'image d'une femme de pouvoir. Mais alors que je descends vers le parking, je sens le frottement de la couture de soie pile entre mes jambes, là où je suis le plus tendre, le plus prête.

Je suis déjà en train de couler.

Le trajet jusqu'au quartier des Chartrons se fait dans un flou de néons et de bitume mouillé. Bordeaux pue l'humidité et le vieux luxe. Je me gare, mes talons claquant sur les pavés inégaux, chaque choc résonnant jusque dans mon bas-ventre.

La porte de la cave est une lourde pièce de bois sombre. Elle semble garder un secret que je suis sur le point de profaner. Je pose la main sur la poignée en fer forgé. C'est froid. Cruel.

Je prends une inspiration saccadée, sentant mes seins se soulever sous la soie fine, mes mamelons frottant furieusement contre le tissu. Je ne suis plus la directrice financière. Je suis Clara. Une femme seule qui a besoin d'être brisée.

Je pousse la porte. L'odeur me frappe instantanément : le chêne humide, la pierre ancienne, le cuir, et une note plus sombre, plus animale, qui ne peut appartenir qu'à lui.

L'obscurité est presque totale, seulement percée par quelques bougies dont la flamme vacille au gré des courants d'air. Et là, au fond, près de la table de dégustation massive, je vois sa silhouette. Il ne bouge pas. Il m'attendait.

— Vous êtes en retard, Clara, dit sa voix de baryton, traînant sur mon prénom comme une caresse interdite.

Le jeu commence. Et sous ma robe de soie, je suis déjà trempée.

Le claquement de mes talons sur la pierre froide résonne comme un compte à rebours. Chaque pas est un renoncement. Sous la soie émeraude de ma robe, l'absence de lingerie est un secret brûlant qui me consume les cuisses. L'air frais de la cave lèche ma peau nue là où le tissu s'évase, mais la chaleur qui irradie de lui, à quelques mètres seulement, suffit à me faire transpirer.

Marc est debout derrière la table de dégustation, un billot de chêne séculaire couvert de cicatrices. Il ne porte pas de veste. Sa chemise blanche est entrouverte, les manches retroussées sur des avant-bras puissants, parsemés de veines saillantes. Il ne me regarde pas encore. Il observe le vin qu'il fait tourner dans un cristal fin, un rouge si sombre qu'il semble noir à la lueur des bougies.

— Le temps est la seule chose que vous ne pouvez pas acheter avec votre arrogance, Clara, reprend-il sans lever les yeux. Approchez.

Je m'exécute, mes jambes flageolantes. À mesure que je réduis la distance, son odeur m'envahit : un mélange de tabac froid, de santal et cette signature hormonale, mâle, qui court-circuite ma logique. Je m'arrête à quelques centimètres de lui. La table nous sépare, mais l'espace entre nous est saturé d'une électricité statique qui fait se dresser les poils de mes bras.

— J'ai été retenue, je souffle. Les dossiers de la fusion...

— Taisez-vous.

Le mot est tombé comme un couperet. Sec. Sans appel. Il lève enfin les yeux sur moi. Son regard est une main qui s'égare sous ma robe. Il détaille mon visage, descend sur ma gorge où mon pouls bat la chamade, puis s'arrête sur ma poitrine. Avec le froid de la cave et l'adrénaline, mes mamelons pointent avec une insolence désespérée contre la soie. Ils sont deux perles dures, offertes, trahissant mon état d'excitation avancée.

Un demi-sourire cruel étire ses lèvres.

— Vous tremblez, Clara. Est-ce la peur, ou ce besoin viscéral que je lise enfin en vous ?

Il pose le verre sur la table et contourne lentement le meuble. Je ne bouge pas. Je suis une proie pétrifiée par les phares d'un prédateur. Il s'arrête juste derrière moi. Je sens son souffle chaud dans mon cou, juste au-dessus de la fermeture éclair invisible de ma robe.

— Cette robe est une insulte à la décence, murmure-t-il, sa voix vibrant contre ma nuque. Elle glisse sur vous comme de l'eau. Mais ce qui m'intéresse, c'est ce qu'elle cache. Ou plutôt... ce qu'elle ne cache pas.

Ses mains, grandes et rugueuses, viennent se poser sur mes hanches. Le contraste entre la douceur de la soie et la poigne de fer de ses doigts me fait gémir. Il me tire doucement vers l'arrière, me forçant à cambrer les reins, mon fessier venant s'écraser contre son bassin. Il est dur. Une barre d'acier contre mes reins.

— Vous n'avez rien mis en dessous, n'est-ce pas ? C'est une affirmation, pas une question.

— Marc... je...

— Chut. Je veux entendre le bruit de la soie contre votre peau. Rien d'autre.

Sa main droite quitte ma hanche pour remonter lentement le long de mon flanc. Il prend son temps, savourant chaque millimètre de tissu. Arrivé à la hauteur de mon sein, il ne s'arrête pas. Il englobe la courbe, sa paume écrasant la soie contre ma chair sensible. Je lâche un cri étouffé, ma tête basculant sur son épaule.

— Oh mon Dieu...

— Je ne suis pas Dieu, Clara. Je suis l'homme qui va vous dépouiller de tout ce contrôle dont vous êtes si fière.

Ses doigts agiles pincent mon mamelon à travers la robe. La sensation est électrique, presque douloureuse. Il le roule entre son pouce et son index avec une précision de métronome, tandis que son autre main descend, s'insérant entre mes cuisses.

Je sens le contact direct de ses doigts contre l'intérieur de mes cuisses nues. La soie de la robe remonte, révélant ma peau pâle dans la pénombre. Il remonte, de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'il atteigne la zone où le tissu est déjà sombre de ma propre humidité.

— Vous êtes trempée, Clara, grogne-t-il près de mon oreille. Vous m'attendiez comme ça ? En vous imaginant mes doigts à l'intérieur de vous pendant que vous signiez ces contrats insignifiants ?

Il ne pénètre pas encore. Il se contente de presser la paume de sa main contre ma vulve, massant mon clitoris à travers le rempart dérisoire de la soie. Le frottement est divin. Je sens le jus de mon désir imbiber le tissu, créant une interface chaude et visqueuse entre lui et moi.

— Regardez-moi, ordonne-t-il.

Il m'attrape par la mâchoire et me force à pivoter la tête pour croiser son regard d'acier. Ses yeux brûlent d'un feu noir.

— Je vais vous goûter. Et vous ne bougerez pas. Vous allez rester là, droite, les mains sur cette table, et vous allez sentir chaque seconde de votre déchéance.

Il me lâche brusquement et s'accroupit entre mes jambes. Je sens l'air froid sur mon sexe exposé alors qu'il relève les pans de ma robe jusqu'à ma taille. Je suis là, debout au milieu d'une cave millénaire, totalement nue sous la taille, offerte à l'homme qui me déteste autant qu'il me désire.

Je pose mes mains sur le bois du billot pour ne pas m'effondrer. Mes doigts se plantent dans les rainures du chêne.

— Marc, s'il vous plaît...

Le premier contact de sa langue est un choc thermique. Chaud, humide, autoritaire. Il lèche d'un trait long, de mon périnée jusqu'en haut, recueillant ma cyprine avec une gourmandise animale. Un spasme violent secoue mes jambes. Mes genoux s'entrechoquent.

— Plus un mot, murmure-t-il entre mes lèvres charnues. Contentez-vous de couler.

Il s'attaque alors à mon clitoris, le prenant entre ses lèvres, aspirant la petite perle gorgée de sang tandis que ses doigts cherchent mon entrée. Il s'enfonce brutalement, deux doigts d'un coup, brisant le peu de dignité qu'il me restait. Le rythme est effréné. Sa langue travaille avec une cruauté délicate, ses doigts fouillent mes entrailles à la recherche de ce point précis qui me fera tout oublier.

Je sens la pression monter, une vague de fond qui part de mon ventre et menace de tout emporter. Ma respiration est un sifflement rauque. Je ne suis plus une directrice financière. Je ne suis plus rien qu'un corps qui réagit, qui veut plus, qui veut tout.

Sa main libre remonte pour attraper mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à offrir ma gorge.

— Regardez les bougies, Clara. Regardez-les s'éteindre pendant que je vous dévore.

Le plaisir commence à devenir insoutenable. C'est une torture sucrée. Je sens mes muscles se contracter autour de ses doigts, mon corps prêt à exploser, mais il ralentit soudainement le mouvement, me laissant au bord du précipice, haletante, le sexe battant de besoin.

— Pas encore, murmure-t-il contre ma peau mouillée. On ne fait que commencer la dégustation. Le grand cru, c'est pour plus tard.

Il se relève lentement, son visage brillant de mes fluides, une image d'une obscénité magnifique qui me vide les poumons de tout air. Il attrape le verre de vin rouge resté sur la table.

— Vous avez soif, n'est-ce pas ?

Ses yeux descendent sur mon entrejambe offert, puis remontent vers mon visage. Il incline lentement le verre, mais pas vers ma bouche.

Le liquide pourpre commence à couler sur ma poitrine, tachant la soie émeraude, traçant des sillons chauds entre mes seins avant de dégouliner sur mon ventre et de se perdre dans les replis de mon sexe.

— Léchons les plaies, Clara.

Il sourit, un sourire de loup, et je sais que la suite sera bien plus sauvage que ce que je peux supporter.

Le liquide pourpre est une traînée de feu glacé sur ma peau. Je vois la tache s'étendre sur la soie émeraude de ma robe, cette armure de luxe que j'ai mis tant de temps à ajuster, maintenant souillée, ruinée, collée à mes mamelons dressés par le choc. L'odeur du vin, lourde, fruitée, presque sanguine, envahit mes narines, se mélangeant à l'arôme musqué de mon propre désir qui sature déjà l'air de la pièce.

Julian ne me quitte pas des yeux. Il pose le verre vide, le cristal tintant sur le marbre avec une résonance funèbre. Puis, il s'abaisse.

Sa langue cueille d'abord une goutte solitaire qui hésitait sur la courbe de mon sein gauche. C'est un contact électrique. Je lâche un gémissement étranglé, mes doigts se crispant sur le bord de la table jusqu'à ce que mes articulations blanchissent. Il prend son temps, savourant chaque centimètre de peau mouillée, aspirant le tissu imprégné d'alcool. Sa barbe naissante m'écorche, un supplice délicieux qui me fait cambrer le dos, offrant ma poitrine à ses dents qui mordillent maintenant le mamelon à travers la soie trempée.

— Tu es magnifique quand tu es dévastée, Clara, murmure-t-il contre mon cœur qui cogne comme un animal en cage.

Il descend plus bas. Sa tête disparaît entre mes cuisses toujours grandes ouvertes, là où le vin s'est accumulé dans les replis de mon sexe. Le contraste entre la fraîcheur du liquide et la chaleur dévorante de sa bouche me fait perdre connaissance de la réalité. Il ne lèche pas seulement ; il dévore. Ses mains saisissent mes fesses, ses doigts s'enfonçant dans la chair avec une brutalité qui m'arrache un cri.

Je sens sa langue s'immiscer profondément, cherchant le mélange de tanin et de mes propres fluides. C'est une profanation systématique de mon contrôle. Chaque coup de langue est une lame qui entaille mes dernières résistances. Je suis une flaque de besoins, une plaie ouverte.

— Julian... pitié...

— Pitié pour quoi ? Pour la robe ? Ou pour ton orgueil ?

Il se relève d'un coup, ses lèvres brillantes de vin et de moi. Sans un mot, il défait la ceinture de son pantalon. Sa virilité jaillit, sombre et pulsante, une promesse de destruction que mes yeux dévorent avec une faim de possédée. Il ne cherche pas la tendresse. Il cherche la reddition.

Il me saisit par la taille, me faisant pivoter violemment pour me plaquer face contre la table. Le marbre est froid contre mon ventre, mais mon dos est brûlant de sa présence. Il relève les pans de ma robe ruinée, découvrant ma nudité offerte, mes reins cambrés, l'image même de la soumission.

— Regarde-toi, ordonne-t-il en me forçant à voir mon reflet dans le miroir qui nous fait face. Regarde ce qu'il reste de ton armure.

Je vois une femme aux cheveux défaits, le visage rougi par la honte et l'extase, une traînée de vin pourpre coulant entre ses fesses. Je ne me reconnais pas. Je m'adore.

Il entre en moi d'un seul coup de boutoir, sans préambule, sans douceur.

La douleur initiale est immédiatement balayée par une onde de choc qui me traverse jusqu'à la moelle. C'est un choc de bêtes. Il me remplit totalement, s'enfonçant si loin que j'ai l'impression qu'il veut marquer mon âme. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent est un rythme tribal, obsédant. *Clac. Clac. Clac.* La soie de ma

robe frotte contre ma peau, accentuant chaque sensation, chaque friction.

Je griffe le marbre, mes ongles crissent, alors qu'il intensifie la cadence. Il me tient par les hanches, ses doigts marquant ma peau de futures ecchymoses, et il frappe. Chaque assaut est un mot qu'il ne sait pas dire, chaque va-et-vient est une insulte à ma solitude passée.

— Tu es à moi, Clara. Dis-le.

— Je suis... à toi...

Ma voix n'est plus qu'un souffle rauque. Mon bassin bouge de lui-même, cherchant à s'enclaver davantage sur lui, à ne plus laisser un millimètre d'air entre nous. La sueur perle sur mon front, se mélangeant aux larmes de plaisir qui brouillent ma vue. Je sens le spasme arriver, une bête tapie au fond de mon ventre qui s'apprête à mordre.

C'est une explosion de noir et de pourpre.

Mon sexe se contracte violemment sur lui, des vagues électriques me déchirent de l'intérieur. Je hurle son nom, le visage écrasé contre le marbre, alors que mes jambes se dérobent. Au même instant, je sens son propre corps se tendre comme un arc. Il pousse un grognement animal, s'enfonçant une dernière fois avec une force dévastatrice avant de libérer son torrent en moi.

La chaleur de sa semence se mélange à la fraîcheur du vin qui s'évapore. C'est le chaos. C'est la fin du monde.

Pendant de longues minutes, le silence ne revient pas vraiment. Il n'y a que nos respirations erratiques, le bruit de nos cœurs qui tentent de retrouver un rythme humain. Julian ne se retire pas tout de suite. Il s'écroule contre mon dos, son visage niché dans mon cou, son souffle brûlant ma peau trempée.

Je ferme les yeux, sentant la soie de ma robe coller à mon corps comme une seconde peau de honte et de gloire. L'armure est tombée. Il ne reste plus que les décombres de Clara, et la certitude terrifiante que je ne pourrai plus jamais me reconstruire sans lui.

Le grand cru a été bu jusqu'à la lie. Et le goût est celui des larmes.

Chapitre 2

L'Antre de Bacchus

L'air s'est raréfié dès que j'ai franchi le seuil de cette lourde porte en fer forgé. Ici, à Bordeaux, le poids du ciel est parfois écrasant, mais ce qui m'attendait sous terre promettait une suffocation d'une tout autre nature.

Chaque pas dans l'escalier en colimaçon était une trahison de ma raison. Mes talons aiguilles claquaient contre la pierre humide du XVIIIe siècle, un métronome implacable marquant la chute de la directrice financière que tout le monde craignait là-haut. Un étage, deux étages. Le froid a commencé à mordre ma peau nue, là où l'échancrure de ma robe en soie noire laissait mes épaules à découvert. Mais ce n'était pas un froid qui figeait ; c'était un froid qui réveillait chaque terminaison nerveuse, les préparant à une brûlure imminente.

L'odeur m'a frappée avant même que j'atteigne la dernière marche. Un mélange enivrant, presque écœurant de chêne vieux de trois siècles, de terre battue, de cuir tanné et de ce parfum de fermentation qui ressemble étrangement à celui de la sueur après l'effort. C'était l'odeur de la vie qui se décompose pour devenir quelque chose de noble. C'était mon propre état d'esprit.

Je me suis arrêtée à l'entrée de la voûte. L'obscurité n'était percée que par quelques appliques de fer dont la lumière orangée dansait sur les murs de calcaire.

— Vous êtes en retard, Clara.

Sa voix n'a pas seulement résonné contre les parois ; elle a vibré dans ma cage thoracique. Je ne le voyais pas encore, dissimulé derrière un alignement de barriques

alignées comme des soldats de bois, mais son timbre était reconnaissable entre mille : grave, râpeux, avec cette pointe d'arrogance qui me donnait envie de le gifler autant que de me mettre à genoux.

J'ai redressé le menton, ajustant mon masque de glace.

— Le temps est un luxe que je gère comme mon capital, Julien. Je ne suis jamais en retard, j'arrive quand je décide que la scène est prête.

Un rire étouffé, presque un grognement, m'a répondu. Puis, il est apparu.

Julien est sorti de l'ombre d'un fût de 225 litres. Il n'avait pas l'air d'un sommelier de palace. Ses manches de chemise blanche étaient retroussées jusqu'aux coudes, révélant des avant-bras puissants, marbrés de veines saillantes et d'une fine cicatrice qui courait le long de son radius. Ses mains, ces mains capables de débusquer les secrets d'un terroir en effleurant un bouchon, étaient tachées de lie de vin, d'un rouge si sombre qu'on aurait dit du sang séché.

Il s'est arrêté à deux mètres de moi. Son regard. Mon Dieu, son regard.

Il n'avait que vingt-sept ans, mais ses yeux possédaient la fatigue et la cruauté de ceux qui ont trop vu. Il ne regardait pas ma robe griffée, ni mes bijoux, ni mon maquillage parfait. Il regardait la fissure. Celle que je colmatais chaque matin à coups de tableurs Excel et de réunions de conseil d'administration. Il regardait la petite fille terrifiée derrière la femme de pouvoir.

— Vous ne venez pas ici pour le vin, murmura-t-il en s'approchant d'un pas lent, félin.

Il a réduit la distance. L'odeur de son corps, mêlée à celle de la cave, m'a envahie. Il sentait le sel, la fumée et le raisin noir. Une odeur animale, brute, qui contrastait violemment avec mon parfum de luxe.

— Je suis ici pour la dégustation privée que j’ai payée une fortune, ai-je répliqué, ma voix vacillant imperceptiblement. Ne vous méprenez pas sur mes intentions.

Il a esquissé un sourire en coin, un mouvement prédateur qui a fait bondir mon cœur contre mes côtes. Il a levé une main – cette main tachée – et a approché son index de mon visage sans me toucher. J’ai senti la chaleur de sa peau à quelques millimètres de ma tempe.

— Vous mentez, Clara. Vous transpirez le mensonge. Ça perle à la racine de vos cheveux, ça fait trembler votre carotide.

Il a fait un pas de plus. Sa poitrine effleurait presque la mienne. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de lui, un foyer ardent dans cette cave glaciale. Il a baissé la tête, sa bouche se plaçant juste à côté de mon oreille, son souffle chaud déclenchant un frisson de terreur et d’excitation qui a dévalé ma colonne vertébrale jusqu’à mon entrejambe.

— Vous êtes ici parce que vous saturez. Parce que vous n’en pouvez plus de tout contrôler, de tout porter. Vous êtes venue ici pour que quelqu’un d’autre décide du goût de votre soirée. Pour que quelqu’un d’autre décide quand vous avez le droit de respirer.

Mes doigts se sont crispés sur mon sac à main, mes articulations blanchissant sous la pression. Je voulais reculer, lui dire qu’il était insolent, qu’il n’était qu’un employé, un gamin qui jouait avec des bouteilles. Mais mes jambes étaient de plomb. Mon corps refusait de m’obéir. Il avait raison. Sa perspicacité était un viol psychologique, une effraction dans mon sanctuaire de solitude.

— Je sais quel vin il vous faut, a-t-il continué, sa voix n’étant plus qu’un murmure rauque qui me caressait les entrailles. Un vin qui a souffert. Un vin qui a dû lutter

contre la pierre pour extraire sa sève. Un vin qui a besoin d'être ouvert... brutalement.

Il a reculé d'un pas, rompant le contact électrique, mais ses yeux restaient ancrés dans les miens, me déshabillant de mes secrets les plus vils. Il a désigné une table en chêne massif, au centre de la voûte, où une seule bougie brûlait, sa flamme vacillante étirant nos ombres sur le plafond courbe.

— Asseyez-vous, Clara. Enlevez cette veste. Ici, vos millions n'achètent que mon attention. Et mon attention est une chose très, très exigeante.

Le ton était donné. Ce n'était pas une invitation. C'était un ordre. Et à ma propre horreur, mon ventre a réagi par une décharge de plaisir liquide, une reddition immédiate qui m'a laissée chancelante. L'Antre de Bacchus venait de se refermer sur moi, et Julien tenait les clés de ma libération. Ou de ma perte.

Mes doigts, rendus maladroits par une peur qui ressemblait furieusement à de l'impatience, ont lutté contre la fermeture éclair de ma veste de créateur. Le satin a glissé le long de mes bras avec un bruissement qui m'a semblé assourdissant dans le silence de la cave. Je l'ai posée sur le dossier du siège en bois, me sentant soudainement nue sous mon petit caraco de soie noire, malgré la fraîcheur de la pierre.

Julien n'a pas bougé. Il se tenait là, de l'autre côté de la table, les bras croisés sur sa poitrine large, moulée par une chemise de flanelle épaisse dont il avait retroussé les manches. Ses avant-bras étaient couverts d'un fin duvet sombre, ses veines saillaient sous une peau tannée par le soleil et le travail de la vigne. Il me fixait avec une intensité qui me donnait envie de m'enfuir et, simultanément, de me jeter à ses genoux.

— Asseyez-vous, a-t-il répété, sa voix vibrant comme une note de basse dans ma cage thoracique.

Je me suis exécutée. Le bois de la chaise était dur, sans concession, tout comme l'homme en face de moi. Il a attrapé une bouteille poussiéreuse, sans étiquette, qu'il avait posée sur le buffet de pierre derrière lui. Avec une lenteur calculée, presque sadique, il a enfoncé la vrille du tire-bouchon dans le liège. Le grincement de la vis s'enfonçant dans le bouchon a provoqué un frisson qui a remonté ma colonne vertébrale jusqu'à la racine de mes cheveux.

Pop.

Le bruit de la bouteille qu'on débouche a résonné comme un coup de feu. Julien a versé un liquide sombre, presque noir, dans un verre en cristal lourd. Il ne l'a pas servi pour moi. Il l'a porté à ses propres lèvres, ses yeux ne quittant jamais les miens. Il a pris une gorgée, faisant rouler le vin dans sa bouche, le dégustant avec une concentration animale. Je voyais sa pomme d'Adam monter et descendre tandis qu'il avalait.

— Ce vin est comme vous, Clara, a-t-il murmuré en posant le verre sur la table, juste entre nous deux. Il est complexe. Il est amer au premier abord, parce qu'il a été étouffé trop longtemps dans l'obscurité. Mais en dessous...

Il s'est penché en avant, les mains à plat sur le chêne massif. L'odeur de la terre humide, du vieux bois et de son propre parfum — un mélange de sueur propre, de tabac froid et de musc sauvage — m'a frappée de plein fouet. J'ai senti mes muscles pelviens se contracter violemment. La moiteur entre mes cuisses devenait une gêne délicieuse, une preuve physique de ma déchéance face à ce rustre.

— En dessous, a-t-il repris, sa voix descendant d'une octave, il y a une sève qui ne demande qu'à brûler. Une envie de tout détruire pour enfin se sentir exister.

Il a poussé le verre vers moi.

— Buvez. Et ne faites pas semblant d'analyser les tanins. Je veux que vous goûtiez la douleur qu'il a fallu pour le produire.

J'ai saisi le pied du verre. Mes mains tremblaient si fort que le cristal s'est mis à tinter contre mes dents. J'ai pris une gorgée. Le liquide était épais, velouté, mais avec une acidité sauvage qui m'a fait monter les larmes aux yeux. C'était l'exact reflet de ma vie : un luxe qui laissait un goût de sang dans la bouche.

— C'est... c'est trop fort, ai-je balbutié en reposant le verre.

— C'est ce que vous vous dites tous les matins en vous regardant dans le miroir, n'est-ce pas ? « C'est trop fort, je ne vais pas tenir. » Vos scandales, votre divorce médiatisé, cette fortune qui vous pèse comme une chape de plomb...

Il s'est levé d'un coup sec et a contourné la table. Ses pas étaient inaudibles sur le sol de terre battue. Avant que je ne puisse réagir, il était derrière moi. J'ai senti la chaleur de son corps irradier contre mon dos, bien qu'il ne me touche pas encore. L'air dans la cave semblait s'être raréfié.

— Vous êtes venue ici pour vous cacher, Clara. Mais on ne se cache pas de moi.

Sa main s'est abattue sur mon épaule. Ses doigts étaient rudes, puissants. Il a pressé le trapèze, là où toute ma tension s'accumulait depuis des mois. J'ai poussé un petit cri étouffé, un gémissement de douleur qui a rapidement muté en quelque chose de beaucoup plus sombre alors qu'il commençait à pétrir ma chair.

— Détendez-vous, putain, a-t-il grogné près de mon oreille. Son souffle chaud a fait dresser les poils de ma nuque.

— Je... je n'y arrive pas, ai-je murmuré, ma tête basculant en arrière malgré moi,

venant s'appuyer contre son abdomen dur.

— Parce que vous voulez garder le contrôle. Toujours. Même ici, dans le noir.

Sa main a glissé de mon épaule vers ma gorge. Il n'a pas serré, mais la menace était là, dans la paume large qui couvrait ma trachée, sentant le battement frénétique de mon pouls. Son autre main est descendue plus bas, effleurant le bord de mon caraco, ses doigts frôlant la naissance de ma poitrine. Je pouvais sentir la chaleur de son sexe dur contre l'arrière de mon crâne. L'animalité de la situation me terrifiait autant qu'elle m'excitait.

— Regardez la bougie, a-t-il ordonné.

Je fixais la flamme vacillante, mes yeux brouillés par les larmes qui commençaient à couler.

— Vous voyez comme elle lutte contre l'ombre ? C'est vous. Vous vous battez pour une dignité que vous avez déjà perdue le moment où vous avez franchi ce seuil. Ici, Clara, il n'y a plus de « Madame la Comtesse ». Il n'y a qu'une femme qui a faim. Une femme qui veut qu'on lui rappelle qu'elle a un corps sous sa soie et ses diamants.

Il a brusquement tiré ma tête en arrière, me forçant à le regarder, l'angle de mon cou étant presque douloureux. Son regard perçait le mien, sans aucune pitié.

— Est-ce que c'est ça que vous voulez ? Que je vous rappelle que vous êtes vivante, peu importe le prix ?

Je ne pouvais pas répondre. Ma langue était liée, mon esprit en lambeaux. Le contraste entre sa violence verbale et la caresse presque tendre de son pouce sur ma carotide me brisait. Je voulais qu'il s'arrête. Je voulais qu'il continue jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un tas de cendres.

— Répondez-moi, a-t-il rugi, sa main se resserrant imperceptiblement sur ma gorge.

— Oui, ai-je fini par expulser dans un souffle rauque. Oui, Julien. S'il vous plaît...

Un sourire cruel a étiré ses lèvres. Il a lâché ma gorge pour saisir le haut de mon caraco. Sans un mot, dans un geste d'une brutalité sauvage, il a tiré sur la soie fine. Le bruit du tissu qui se déchire a été le signal du point de non-retour. Mes seins ont jailli, offerts à l'air frais de la cave et à son regard dévastateur. Mes tétons ont durci instantanément sous l'effet du froid et de l'humiliation.

— Bien, a-t-il dit d'une voix qui n'était plus qu'un grondement de prédateur. Maintenant, on va pouvoir commencer la dégustation.

Le silence qui a suivi le craquement de la soie était plus assourdissant qu'un hurlement. Julien ne bougeait pas. Ses yeux, deux gouffres d'obsidienne, dévoraient chaque parcelle de ma peau mise à nu. L'air frais de la cave léchait mes seins, faisant saillir mes tétons en deux pointes dures, douloureuses de désir et de honte. Je me sentais minuscule, exposée, comme une bête offerte sur l'autel de sa fureur.

Il a tendu une main, lente, délibérée. Ses doigts, calleux et chauds, ont frôlé l'arrondi de mon sein gauche. Un frisson électrique a traversé mon échine, me faisant arquer le dos malgré moi.

— Vous tremblez, a-t-il murmuré, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de prédateur. Est-ce la peur, ou l'impatience de voir jusqu'où je peux vous briser ?

Il n'a pas attendu ma réponse. Sa main s'est refermée brutalement sur ma gorge à nouveau, m'obligeant à lever le menton, tandis que son autre main s'abattait sur ma hanche pour me plaquer contre le bord rugueux d'un vieux foudre en chêne. Le bois froid et humide a mordu mes fesses à travers la dentelle de ma culotte.

D'un mouvement sec, il a déboutonné son pantalon. Le bruit de la fermeture éclair a résonné contre les voûtes de pierre comme un glas. J'ai vu son membre, sombre et pulsant, s'extraire de l'étoffe. Il était magnifique et terrifiant, une promesse de destruction que mon corps, traître, réclamait à cor et à cri.

— Regardez-moi, a-t-il ordonné.

J'ai ancré mes yeux dans les siens, noyés de larmes que je refusais de laisser couler. Il a saisi ma main et l'a forcée à se refermer sur lui. Sa peau était brûlante, parcourue de veines saillantes. Le contraste entre sa chaleur d'étalon et le froid de la cave m'a donné le vertige. Je l'ai serré, sentant la goutte de rosée s'écraser contre ma paume, un fluide visqueux et chaud qui scellait notre pacte.

— Plus fort, a-t-il grondé, sa mâchoire se contractant.

Je me suis exécutée, mon poignet imprimant un mouvement de va-et-vient frénétique, guidé par sa main puissante. Il a basculé la tête en arrière, un gémissement rauque s'échappant de sa gorge, et c'est à ce moment-là que j'ai vu la faille. Dans ce masque de cruauté, il y avait une détresse aussi vaste que la mienne. Nous étions deux naufragés se griffant pour ne pas couler.

Il s'est dégagé brusquement, a saisi le bord de ma culotte et l'a arrachée d'un coup sec. Le coton a cédé, me laissant totalement vulnérable. Il m'a retournée face au tonneau, pressant mon visage contre le bois imprégné d'odeurs de lie et de poussière. Ses mains ont écarté mes fesses avec une sauvagerie qui m'a fait hoqueter.

— Vous vouliez de la vérité ? En voilà une : vous n'êtes rien d'autre qu'une chienne en chaleur, et je suis le seul capable de vous dresser.

Il a enfoncé deux doigts en moi sans prévenir. J'étais déjà trempée, un torrent de désir

coulant le long de mes cuisses. Le frottement de ses doigts contre mes parois brûlantes m'a arraché un cri déchirant qui s'est perdu dans les recoins de l'ancre. Il cherchait mon point de rupture, sa main bougeant avec une précision chirurgicale, me torturant de plaisir jusqu'à ce que mes jambes ne soient plus que du coton.

Puis, il s'est substitué à ses doigts.

L'entrée a été brutale, une invasion totale qui a semblé écarter mes os. J'ai hurlé, les ongles ancrés dans le bois pourri du foudre, alors qu'il me transperçait de toute sa longueur. C'était une douleur exquise, une sensation de plénitude violente qui me vidait de toute pensée. Il a commencé à pilonner, ses hanches s'écrasant contre mes fesses avec un bruit de chair contre chair qui se répercutait sur les murs de pierre.

— Prenez tout, a-t-il soufflé à mon oreille, sa respiration courte, saccadée.
Saluez-vous avec moi.

Chaque coup de batoir me propulsait plus loin dans les ténèbres. Sa sueur coulait sur mon dos, se mélangeant à mes larmes. C'était animal, dénué de toute grâce. Il me tenait par les cheveux, tirant ma tête en arrière pour que je puisse sentir son souffle brûlant contre ma nuque. Je sentais son sexe s'enfler en moi, de plus en plus dur, de plus en plus exigeant.

Le plaisir a fini par m'envahir comme une lame de fond, dévastateur. Mes muscles se sont contractés autour de lui dans un spasme infini. J'ai senti son propre corps se tendre, ses muscles saillir sous ma peau alors qu'il poussait un rugissement de bête blessée. Il a déchargé son foutre en moi dans une série de saccades violentes, un flot brûlant qui semblait vouloir me consumer de l'intérieur.

Pendant de longues secondes, le seul bruit dans la cave a été celui de nos respirations erratiques. Il est resté ainsi, niché au plus profond de moi, son front appuyé contre mon dos. Puis, avec une lenteur presque insultante, il s'est retiré.

Le froid de la cave m'a frappée de plein fouet, me faisant grelotter. Il s'est rhabillé en silence, ajustant sa chemise avec une dignité retrouvée, comme si la scène précédente n'avait été qu'une parenthèse insignifiante. Il s'est approché de moi, alors que je m'écroulais au sol, incapable de tenir debout, les cuisses maculées de notre mélange de fluides.

Il a ramassé les lambeaux de mon caraco et les a jetés sur mon corps tremblant.

— La dégustation est terminée, a-t-il dit d'une voix glaciale, sans une once d'émotion. Sortez d'ici avant que je ne décide que vous ne valez même pas le prix d'une bouteille de piquette.

Il a tourné les talons et s'est éloigné dans l'obscurité, me laissant seule dans l'ancre de Bacchus, brisée, souillée, et plus désespérément amoureuse que je ne l'avais jamais été. Les larmes ont enfin coulé, amères et brûlantes, alors que l'écho de ses pas s'éteignait au loin.

Chapitre 3

Le Premier Bouquet

La pierre calcaire de la cave suinte une humidité millénaire qui semble vouloir s'infiltrer sous ma peau, là où le froid de ma solitude a déjà érigé des forteresses. À trente-deux ans, j'ai appris à transformer mon cœur en un bilan comptable : tout doit être équilibré, rien ne doit déborder. Mais ici, dans les entrailles de Bordeaux, sous ces voûtes du XVIII^e siècle qui sentent le chêne mouillé, le cuir tanné et la poussière d'étoiles éteintes, ma superbe de directrice financière s'effrite comme du vieux mortier.

Julien est là. Il ne m'a pas encore regardée. Il évolue dans l'ombre avec une grâce de prédateur qui connaît son territoire sur le bout des doigts. Il est plus jeune que moi, mais il possède cette autorité tranquille, presque insultante, de ceux qui n'ont rien à prouver. Il est le sommelier, je suis la cliente, et pourtant, l'air entre nous est si chargé d'électricité statique que j'ai l'impression que mes vêtements vont s'enflammer.

— Asseyez-vous, Clara, ordonne-t-il sans lever les yeux de son guéridon en fer forgé.

Sa voix est un murmure de velours râpeux qui fait vibrer une corde sensible au creux de mes reins. J'obéis. Je n'ai plus la force de commander. Je m'installe sur le haut tabouret de cuir, mes cuisses serrées l'une contre l'autre sous ma jupe crayon trop étroite. Le silence est lourd, interrompu seulement par le cliquetis métallique du coupe-capsule.

Il s'approche. La lumière vacillante des bougies souligne l'arête de son nez, la courbe cruelle de ses lèvres, et ce regard... ce regard qui semble lire en moi comme dans un terroir dévasté par l'orage. Il tient une bouteille de blanc, la paroi couverte d'une fine

buée qui appelle la caresse.

— Un Pessac-Léognan, murmure-t-il en se penchant vers moi. Un vin de contraste. Il a l'air pur, presque virginal dans sa robe pâle, n'est-ce pas ?

Il verse le liquide avec une précision chirurgicale. Le glouglou du vin dans le cristal résonne dans le vide de mon estomac comme un appel au secours. L'odeur m'envahit immédiatement : des notes de fleurs blanches entêtantes, de cire d'abeille, et cette pointe de silex frotté qui évoque l'étincelle avant l'incendie.

— Sentez, dit-il en tendant le verre.

Ses doigts effleurent les miens. C'est bref, à peine une seconde, mais le choc thermique est violent. Ses phalanges sont chaudes, calleuses, contrastant avec la froideur glaciale du pied du verre. Je sens mon pouls s'emballer, une pulsation sourde qui cogne contre mon col de soie. Ma main tremble légèrement alors que je porte le cristal à mes narines.

— Le premier bouquet est une promesse que le corps a souvent peur de tenir, continue-t-il, sa voix se rapprochant de mon oreille. Il y a une acidité ici qui demande à être domptée. C'est un vin qui ne se donne pas, Clara. Il se mérite. Il faut savoir le bousculer pour qu'il libère son gras, sa rondeur... son impudeur.

Je ferme les yeux, étourdie par les effluves. Je ne sens plus le vin, je sens *lui*. Son odeur de linge propre mêlée à une fragrance plus animale, celle de la sueur naissante sous sa chemise de coton blanc. Je l'entends respirer, un rythme lent, maîtrisé, qui me donne envie de hurler, de briser ce calme olympien qui me fait me sentir si petite, si affamée.

— Buvez, ordonne-t-il à nouveau. Mais ne l'avalez pas tout de suite. Laissez-le envahir chaque recoin. Sentez comme il brûle alors qu'il est censé rafraîchir.

Je prends une gorgée. Le liquide est une explosion. Il est vif, presque agressif, une morsure de citron vert et de pierre ponce qui fait saliver mes glandes de manière incontrôlée. Ma langue cherche désespérément à apprivoiser cette tension. Je sens son regard peser sur ma gorge, sur le mouvement de ma déglutition que je retarde le plus possible.

— C'est... intense, je souffle, les yeux toujours clos, le goût du soufre et du miel encore présent sur mes papilles.

— C'est une confession, rectifie-t-il. Ce vin vous ressemble. Il y a tellement de contrôle en surface, tellement de minéralité rigide. Mais en dessous...

Je sens soudain sa main se poser sur le dos de la mienne, celle qui tient encore le verre. Il appuie, m'obligeant à reposer le cristal sur le bois sombre de la table. Sa paume est large, elle recouvre la mienne entièrement, emprisonnant ma chaleur.

— En dessous, il y a une chair qui ne demande qu'à s'ouvrir, Clara. Une chair qui étouffe sous la soie et les chiffres.

Son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du mien. Je peux voir l'éclat sombre de ses pupilles, l'ombre d'une barbe de deux jours qui promet de m'irriter la peau de la plus délicieuse des manières. La tension est telle que j'ai l'impression que mes poumons vont se déchirer. Je veux qu'il s'arrête. Je veux qu'il continue jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un tas de décombres à ses pieds.

Ses doigts quittent ma main pour remonter lentement le long de mon avant-bras, faisant se dresser chaque petit poil, provoquant un frisson qui finit sa course entre mes cuisses, là où l'humidité du vin semble avoir trouvé un écho brûlant.

— Vous avez soif, n'est-ce pas ? murmure-t-il en plongeant un doigt dans mon verre

pour en ressortir une goutte de liquide doré qu'il approche de mes lèvres. Pas de vin. Vous avez soif de perdre pied.

Il dépose la goutte sur l'arc de Cupidon de ma lèvre supérieure. Elle perle, hésitante, avant de glisser. Avant que je puisse réagir, il écrase son pouce sur ma bouche pour étaler l'humidité, sa chair pressant la mienne avec une force qui me fait basculer la tête en arrière. Le goût du vin se mêle au sel de sa peau. C'est le début de la fin. Ma citadelle vient de s'effondrer.

Son pouce écrase ma lèvre inférieure, l'écartant pour révéler l'humidité rose de l'intérieur de ma bouche. Je ne respire plus. L'air est devenu une substance solide, chargée de l'odeur du vin – ce Chardonnay trop complexe, trop lourd de promesses – et de l'odeur de Julien. Il sent le cèdre, la pluie froide et cette arrogance mâle qui me donne envie de hurler de rage autant que de soumission.

Je ne recule pas. Au contraire, j'avance d'un millimètre, juste assez pour que le bout de ma langue vienne solliciter la pulpe de son doigt. Le goût est une déflagration : l'acidité du blanc, le sucre du fruit mûr, et ce sel humain, brut, qui me fait monter les larmes aux yeux. Je ferme les paupières, et je sens ses phalanges s'insérer un peu plus profondément entre mes dents.

— Goûtez-moi encore, ordonne-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd qui vibre jusque dans mon bassin. Ne faites pas la délicate. Vous n'êtes pas venue ici pour une leçon d'œnologie, n'est-ce pas ? Vous êtes venue pour qu'on vous brise.

Il retire son doigt brusquement, créant un vide insupportable. Avant que je puisse reprendre mon souffle, sa main libre s'abat sur ma nuque. Ses doigts se perdent dans mes cheveux, les empoignant à la racine pour forcer mon visage à se lever vers le sien. C'est douloureux, c'est violent, et c'est exactement ce dont mes nerfs à vif avaient besoin. Ma poitrine se soulève, mes tétons pointent sous la soie fine de mon chemisier, frottant contre le tissu avec une insistance qui me brûle.

Je suis trempée. Je sens l'humidité couler entre mes cuisses, une preuve de ma défaite que je ne peux plus cacher.

— Julien... je balbutie, et son nom sonne comme une prière obscène.

Il ne répond pas par des mots. Il s'approche si près que je sens la chaleur de son érection contre mon ventre, séparée par trop de couches de vêtements. Il attrape la bouteille restée sur le comptoir en chêne, le verre cliquetant contre le bois, et il en verse une rasade directement sur le creux de ma gorge. Le liquide est glacial, un choc thermique qui me fait cambrer le dos, mais il devient immédiatement brûlant au contact de ma peau en feu.

Le vin ruisselle. Il coule entre mes seins, s'imprégnant dans le tissu blanc qui devient transparent, révélant l'aréole sombre de mes mamelons. Julien fixe le désastre avec une intensité de prédateur.

— Le premier bouquet est toujours le plus trompeur, murmure-t-il. C'est au cœur qu'on trouve la vérité. Dans l'abandon.

Il lâche la bouteille – elle ne tombe pas, il la pose avec une lenteur sadique – puis il plaque ses deux mains sur mes hanches pour me hisser sur le comptoir. Mes jambes s'écartent instinctivement, encerclant sa taille, mes talons tambourinant contre ses fesses. Le contact est électrique. Je sens la rudesse de son pantalon de costume contre l'intérieur de mes cuisses nues, la friction qui promet de m'arracher la peau si je ne m'accroche pas plus fort.

Ses mains remontent, ne s'embarrassant plus de douceur. Il saisit les pans de mon chemisier et tire. Les boutons sautent, de petits projectiles de nacre qui rebondissent sur le sol de pierre de la cave dans un silence de cathédrale. Je suis là, offerte, le buste trempé de vin, grelottante de désir et de honte.

Ses yeux sombres dévorent chaque millimètre de ma peau. Il se penche, sa bouche s'arrêtant à quelques centimètres de mon sein gauche, là où mon cœur cogne si fort que j'ai l'impression qu'il va exploser.

— Vous tremblez, remarque-t-il. Est-ce la peur, ou l'impatience de me sentir vous dévaster ?

— Les deux, j'expire dans un souffle saccadé. S'il vous plaît... n'arrêtez pas. Détruisez-moi.

Il sourit, un sourire sans aucune pitié, avant de coller sa bouche contre ma peau imbibée d'alcool. Sa langue est râpeuse, chaude, vorace. Il lape le Chardonnay directement sur moi, ses lèvres aspirant ma chair avec une force qui me fait lâcher un cri étranglé. Il me goûte comme il goûterait un grand cru : avec une attention féroce, cherchant chaque nuance de ma réponse physique.

Chaque mouvement de sa tête, chaque coup de langue sur le sommet de mon sein, envoie des décharges électriques directement dans mon sexe. Je me frotte contre lui, désespérée, cherchant à réduire l'espace, à sentir ce qui se cache derrière sa braguette. Je veux le contact brut, le fer contre la soie.

Ma main descend, cherchant la boucle de sa ceinture, mes doigts tremblants de maladresse et d'urgence. Je veux le libérer, je veux qu'il me pénètre ici, au milieu de ses bouteilles hors de prix, pour que l'odeur du sexe vienne enfin étouffer celle du raisin.

— Doucement, grogne-t-il en saisissant mes poignets pour les plaquer contre le comptoir derrière moi. Je n'ai pas fini de vous décanter.

Il descend plus bas, ses lèvres suivant la piste humide du vin jusqu'à mon nombril. Il

mord la chair tendre de mes hanches, laissant des marques pourpres qui témoigneront de mon naufrage. Je sens ses doigts s'insérer sous la dentelle de ma culotte, déjà saturée par mon propre désir. Quand il trouve l'entrée de mon intimité, chaude, gonflée, glissante, il pousse un soupir de satisfaction qui me brise le cœur autant que le corps.

Il s'arrête, ses doigts jouant avec les lèvres de ma vulve, les écartant pour laisser l'air frais de la cave me piquer, avant de replonger dans ma chaleur.

— Vous êtes déjà tellement prête, dit-il, sa voix vibrant contre mon ventre. On dirait que vous n'attendiez que l'excuse du vin pour couler.

Ses yeux remontent vers les miens. Il y a une telle douleur, une telle rage de posséder dans son regard que j'en ai le vertige. Il ne me fait pas l'amour ; il me réclame un tribut. Et je suis prête à tout lui donner, jusqu'à la dernière goutte de ma dignité.

Il retire sa main, me laissant béante et affamée, et commence à défaire sa propre ceinture d'un geste sec. Le bruit du cuir qui claque est le signal de départ de la fin de ma résistance.

— Regardez-moi, ordonne-t-il alors qu'il libère sa virilité, impressionnante, pulsante de sang. Regardez ce que vous me faites faire. Regardez comment vous allez me prendre.

Le bruit de sa braguette qui descend est un coup de tonnerre dans le silence moite de la cave. Mes yeux sont rivés sur lui, incapables de se détourner. Il est là, dressé, une colonne de chair sombre et palpitante qui semble défier l'obscurité environnante. Le gland est déjà ourlé d'une perle de désir, un nectar plus précieux et plus violent que tous les grands crus que nous venons de goûter.

— Approchez, murmure-t-il. Ce n'est plus une invitation, c'est un arrêt de mort.

Je rampe vers lui, mes genoux écorchés par le sol de pierre froide, mais je ne sens rien. Je ne sens que ce vide brûlant entre mes cuisses, cette béance qui hurle pour être comblée. Il me saisit par la nuque, ses doigts s'ancrant dans mes cheveux avec une rudesse qui m'arrache un gémissement de plaisir pur. Il me force à lever le visage vers lui.

— Vous sentez ça ? me demande-t-il, sa voix brisée par une émotion que je n'arrive pas à nommer. L'odeur du péché qui fermente. Vous êtes mon plus beau millésime, et je vais vous saccager.

Il ne me laisse pas répondre. Il me soulève comme si je ne pesais rien et me plaque contre le bord d'un vieux foudre en chêne. Le bois est dur, rugueux contre mon dos nu, mais c'est l'acier de son sexe qui me glace et m'embrase en même temps. D'un geste brusque, il écarte mes jambes, les calant sur ses hanches. Je sens le froid du métal du cerclage du tonneau contre mes fesses, contrastant violemment avec la chaleur dévorante de son corps qui se presse contre le mien.

Il entre en moi d'un seul coup, sans ménagement, sans douceur.

Le cri qui s'échappe de ma gorge n'est pas humain. C'est un déchirement. Il me remplit, me déploie, me colonise. Chaque fibre de mon être est étirée par sa largeur, chaque nerf de mon sexe est foudroyé par son intrusion. C'est trop. C'est exactement ce qu'il me fallait.

— Julien... gémis-je, ma tête basculant en arrière contre le bois.

— Regardez-moi ! ordonne-t-il encore, ses hanches commençant un mouvement de va-et-vient lent, cruel, méthodique.

Je plonge mes yeux dans les siens. Ils sont noirs, noyés de souffrance et de rage. À

chaque coup de boutoir, je sens son gland heurter mon col, un choc qui résonne jusque dans ma poitrine. La friction est totale. Je suis inondée, ma propre cyprine lubrifiant ses assauts, créant ce bruit de succion, de chair contre chair, qui remplit l'espace confiné de la cave.

Il s'accélère. Son rythme devient erratique, animal. Il n'y a plus de sommelier, plus de domaine, plus de convenances. Il n'y a qu'un homme qui cherche à s'oublier dans une femme, et une femme qui se laisse détruire pour enfin se sentir vivante. Ses mains quittent ma nuque pour s'écraser sur mes seins, les pétrissant avec une force qui laissera des marques, des stigmates de ce moment volé.

— Vous êtes si serrée... putain... vous me broyez, grogne-t-il entre ses dents serrées.

Je m'accroche à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans son tissu fin, cherchant sa peau. Je veux qu'il ait mal comme j'ai mal. Je veux que cette union soit une cicatrice. Je lève les hanches pour l'accueillir plus profondément encore, pour qu'il ne reste plus un millimètre de vide entre nous. L'odeur du vin renversé sur le sol remonte, se mêlant à l'odeur de notre sueur, de notre sexe, créant un bouquet capiteux qui m'enivre plus que n'importe quel alcool.

Le plaisir monte, une vague de fond, une lame de fond qui menace de tout emporter. C'est une agonie délicieuse. Je sens mes parois vaginales se contracter spasmodiquement autour de lui, le suppliant d'aller plus vite, plus fort.

— Donnez-le-moi... Julien, s'il vous plaît... déchirez-moi...

Il lâche un juron étouffé, sa respiration devenant un râle rauque. Il me saisit les cuisses, les ouvrant au maximum, et commence à pilonner mon centre avec une fureur désespérée. Je vois les larmes perler au coin de ses yeux, un contraste saisissant avec la violence de ses mouvements. C'est là que je comprends : cet acte est notre seule façon de pleurer ce que nous avons perdu, ce que nous ne pourrons jamais

avoir.

Le climax me percute comme un train à grande vitesse. Tout devient blanc. Mes muscles se tendent à rompre, mon dos s'arc-boute, et je hurle son nom dans un spasme qui semble durer une éternité. Je sens chaque jet de sa semence brûlante frapper mon utérus, une décharge électrique qui me fait trembler de la tête aux pieds. Il s'effondre contre moi, son visage niché dans mon cou, son corps encore secoué de tressaillements violents, me clouant contre le tonneau.

Le silence retombe sur la cave, plus lourd qu'avant. Seuls nos souffles courts et le goutte-à-goutte d'une bouteille mal rebouchée quelque part dans l'ombre ponctuent le vide.

Il se retire lentement, avec une sorte de tristesse infinie. Je glisse le long du bois, mes jambes flageolantes me trahissant, et je finis assise sur le sol de terre battue. Le liquide séminal coule le long de ma cuisse, un sillage de nacre dans la pénombre. Il se rhabille en silence, ses gestes redevenant précis, froids, presque mécaniques.

Il se penche vers moi une dernière fois, ramasse mon verre encore à moitié plein sur le bord du foudre. Il le porte à ses lèvres, boit une gorgée, puis vide le reste sur le sol, là où nos corps s'étaient mêlés.

— Le premier bouquet est toujours le plus amer, dit-il d'une voix sourde, dépourvue de toute chaleur.

Il se détourne et s'enfonce dans l'obscurité des galeries, me laissant seule, le corps meurtri et l'âme en lambeaux, avec pour seule compagnie l'odeur persistante du vin et de notre défaite. Le chapitre se referme sur le claquement de la porte en fer, là-haut, tout en haut des marches.

Je reste là, dans le noir, et pour la première fois, je comprends que le goût de l'amour

ressemble étrangement à celui du sang.

Chapitre 4

Sous la Table

Le silence de la cave n'est pas un vide ; c'est une masse pesante, chargée de l'odeur de l'humus, du chêne mouillé et du spectre de nos péchés passés. Ici, à dix mètres sous les pavés de Bordeaux, le temps n'existe plus. Seule reste cette humidité qui colle à ma peau, glissant sous mon chemisier en soie comme une sueur froide.

Je suis assise face à lui, le dos raide, mes mains crispées sur mes genoux. Mon tailleur sombre, d'une coupe impeccable, est mon armure. Ma protection contre le monde, contre les chiffres, et surtout, contre cet homme qui semble capable de compter les battements de mon cœur rien qu'en observant la veine qui pulse dans mon cou.

Julien ne me regarde pas encore. Il est debout, une main posée sur un foudre centenaire, l'autre manipulant une carafe avec une précision chirurgicale. La lumière chancelante des bougies sculpte ses traits, accentuant l'ombre de sa mâchoire, la dureté de son regard qui ne s'adoucit jamais. Il est plus jeune que moi, mais dans cet antre, il est le seul maître.

— Un Malbec, dit-il d'une voix basse, un murmure rocailleux qui résonne contre les voûtes. Noir, dense. Presque violent.

Il verse le liquide pourpre dans mon verre. Le son du vin qui coule est indécent dans ce calme de cathédrale. Je regarde la robe sombre, presque opaque, qui accroche les reflets du feu.

— Il a besoin d'oxygène, continue-t-il en faisant tourner la carafe. Il étouffe dans sa propre structure. Comme vous, Clara.

Je resserre les dents. L'insulte est d'autant plus cuisante qu'elle est vraie. Je suis une directrice financière qui gère des millions, qui ne tremble jamais devant un conseil d'administration, mais ici, devant ce sommelier aux mains de paysan et à l'âme de poète maudit, je ne suis qu'une petite fille perdue dans le noir.

— Contentez-vous de servir le vin, Julien, répliqué-je, ma voix n'étant qu'un fil ténu de contrôle.

Il esquisse un sourire qui n'atteint pas ses yeux. Il contourne la table massive en chêne, ses pas étouffés par la terre battue. Il s'assoit à côté de moi, trop près. Je sens la chaleur qui émane de son corps, une chaleur animale qui contraste avec le froid sépulcral de la cave.

— Goûtez-le.

Je prends le verre. Mes doigts tremblent imperceptiblement. Je porte le cristal à mes lèvres, l'odeur du cuir et des fruits noirs m'envahit, m'étourdit. C'est un vin qui ne demande pas la permission. C'est un vin qui prend.

— Sentez cette amertume en fin de bouche, murmure-t-il, se penchant vers mon oreille. C'est le tanin. C'est ce qui donne la force, mais c'est aussi ce qui assèche le palais. C'est la douleur du bois qui a dû retenir le fruit pendant des années.

Sa voix est un poison lent. Je bois une gorgée, laissant le liquide épais envahir ma bouche. C'est corsé, brûlant, magnifique. Mais avant que je puisse reposer le verre, je sens quelque chose.

Une main. Sa main.

Elle s'est posée sur ma cuisse, juste au-dessus du genou, là où mon collant de soie

s'arrête pour laisser place à la jarretière. Le contact est électrique. Ma respiration se bloque net dans ma gorge. C'est une main large, rugueuse, dont la chaleur traverse instantanément le tissu fin de mon bas.

— Vous sentez la structure ? demande-t-il, alors que ses doigts entament une progression lente, inexorable, vers le haut de ma jambe.

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Mon masque de marbre est en train de se fissurer, morceau par morceau. Je devrais le repousser, me lever, hurler que ce jeu est indigne. Mais mon corps trahit chaque parcelle de ma volonté. Mes jambes s'ouvrent d'un millimètre, une invitation inconsciente, un aveu de faiblesse qui me donne envie de pleurer.

Il continue de parler du vin, décrivant les arômes de réglisse et de tabac, sa voix restant parfaitement calme, professionnelle, tandis que sa main s'insinue plus haut, sous la bordure de ma jupe. Le contraste est insoutenable. Son ton est celui d'un expert, mais ses doigts sont ceux d'un prédateur qui connaît exactement l'emplacement de ma vulnérabilité.

Ses phalanges effleurent la dentelle de ma jarretière. Je ferme les yeux, ma tête bascule légèrement en arrière. L'odeur du vin se mêle à celle de mon propre désir qui s'éveille, une odeur musquée, sucrée, qui commence à poindre entre mes cuisses.

— Il a une longue persistance, Clara, souffle-t-il, sa main trouvant enfin la peau nue, brûlante, de l'intérieur de ma cuisse. Il ne vous lâche pas. Il s'incruste dans vos fibres jusqu'à ce que vous ne sachiez plus qui vous êtes.

Il exerce une pression soudaine, ses doigts s'enfonçant dans ma chair tendre. Un petit gémissement, étouffé, pathétique, s'échappe de mes lèvres. Le contrôle n'est plus qu'un souvenir lointain. Je sens l'humidité gagner mon sous-vêtement, la soie qui colle à ma fente, le pouls qui cogne entre mes jambes au rythme de sa main qui monte

encore.

— Regardez-moi, ordonne-t-il.

Je rouvre les yeux. Son regard est un gouffre de ténèbres. Il n'y a aucune pitié là-dedans, seulement une curiosité cruelle, l'envie de voir la directrice de fer se liquéfier sous ses doigts.

Sa main atteint la soie de ma culotte. Il ne s'arrête pas. Il glisse deux doigts sous l'élastique, trouvant immédiatement ma source. Je suis déjà trempée, offerte, dévastée par son audace. Quand il touche mon clitoris avec la pulpe de son pouce, un spasme secoue tout mon corps, manquant de me faire renverser mon verre de vin.

— C'est ça, votre vérité, murmure-t-il alors qu'il commence un mouvement circulaire, lent, torturant. Pas les chiffres. Pas le pouvoir. Juste ce besoin de crever de plaisir entre les mains d'un homme que vous méprisez.

Je veux protester, je veux lui dire que je ne le méprise pas, que je l'aime autant que je le hais, mais le plaisir monte en moi comme une marée noire, m'étouffant, me noyant. La cave semble se refermer sur nous, les murs de pierre suintant de notre tension. Sous la table, dans l'ombre portée par le chêne, son doigt s'enfonce maintenant en moi, testant ma chaleur, testant ma souplesse, tandis qu'il porte son propre verre à ses lèvres, me fixant avec une intensité qui me donne envie de mourir et de naître en même temps.

Le jeu ne fait que commencer, et je sais déjà que je vais tout perdre. Chaque certitude, chaque lambeau de dignité, tout va être noyé dans le rouge de ce vin et le sel de ma peau.

Mes doigts se crispent sur le bord de la table en chêne, les jointures blanchies par l'effort que je déploie pour ne pas hurler. Le bois est froid, rugueux sous mes paumes,

un contraste violent avec le brasier qui dévaste mon entrejambe. Julien ne me quitte pas des yeux. Il incline légèrement son verre, faisant danser le liquide pourpre contre le cristal, tandis que sous la nappe, son majeur s'arc-boute et racle ma paroi avec une lenteur criminelle.

— Vous trouvez ce millésime trop... impétueux, Clara ? demande-t-il d'une voix de velours, parfaitement posée.

Je tente de prendre une inspiration, mais l'air reste coincé dans ma gorge. Chaque fois qu'il bouge, chaque fois que sa peau calleuse frotte contre ma chair à vif, un spasme remonte le long de ma colonne vertébrale. Ma culotte en dentelle n'est plus qu'un lambeau de soie trempé, un obstacle dérisoire qu'il écarte maintenant du bout des doigts pour atteindre le cœur de mon désastre.

— Je... je le trouve... complexe, je parviens à lâcher, ma voix déraillant sur la dernière syllabe.

Il sourit. Ce sourire de prédateur qui sait exactement quelle corde tirer pour me briser. Il enfonce un deuxième doigt, brusquement, et je dois mordre ma lèvre inférieure jusqu'au sang pour étouffer un gémissement. La sensation est totale, envahissante. Je sens l'humidité chaude s'écouler le long de ses phalanges, le mélange de ma propre excitation et de la sueur qui perle à la naissance de mon dos.

— Complexe, répète-t-il en accentuant le mouvement. Comme vous. Une attaque franche, presque brutale, mais une finale qui demande à être apprivoisée. On sent le terroir, Clara. Cette terre assoiffée qui ne demande qu'à être irriguée.

Il retire ses doigts d'un coup sec, me laissant vide et pantelante, pour mieux y revenir avec son pouce. Il trouve mon clitoris, ce petit bouton de nerf gonflé de sang, et commence à le broyer avec une précision chirurgicale. Je sens le monde basculer. La cave, les fûts alignés, l'odeur de moisi et de raisin fermenté, tout disparaît. Il n'y a

plus que ce point de contact brûlant, ce frottement rythmique qui me réduit à l'état d'animal.

Je lâche le bord de la table pour attraper son poignet sous la nappe. Je ne sais pas si je veux l'arrêter ou l'enfoncer plus profondément en moi. Mes ongles s'enfoncent dans sa peau, je sens ses tendons bandés sous l'effort.

— Regardez-moi, ordonne-t-il à voix basse.

Je relève les yeux, les miens sont noyés de larmes, brouillés par une envie si pure qu'elle en devient douloureuse. Julien n'a pas bougé d'un millimètre. Il est l'image même de la retenue aristocratique, sa chemise blanche impeccablement boutonnée, alors que sous la table, sa main est plongée dans mon intimité, me pétrissant comme une pâte.

— Dites-le, murmure-t-il. Dites que vous en crevez. Dites-moi que vous sentez mon doigt vous ouvrir, que vous sentez comme vous êtes déjà prête à me supplier de vous prendre ici, sur ce bois froid.

— Julien... s'il vous plaît...

— S'il vous plaît quoi ? Que j'arrête ? Ou que j'aille plus loin ?

Il écarte mes cuisses davantage avec le revers de sa main, forçant mes genoux à s'ouvrir largement sous la table. L'air frais de la cave frappe ma peau nue, accentuant la chaleur de sa main. Sa paume s'écrase maintenant contre mon sexe, effectuant une pression circulaire qui me fait décoller du siège. Je suis en nage. Je sens l'odeur de mon propre désir monter jusqu'à mes narines, un musc lourd qui se mélange aux effluves de vin vieux.

— Vous êtes une putain de menteuse, Clara, reprend-il, sa voix s'enrouant enfin. Vous

parlez de chiffres, de contrats, de dignité. Mais regardez-vous. Vous êtes en train de tremper cette nappe. Vous ne pensez qu'à une chose : sentir ma bite remplacer mes doigts et vous défoncer jusqu'à ce que vous oubliiez votre propre nom.

Il plante ses doigts à nouveau, plus profondément cette fois, cherchant mon col de l'utérus. La douleur et le plaisir se mélangent dans une explosion sourde. Je lâche un cri étouffé, ma tête basculant en arrière, exposant ma gorge.

— Je vous déteste, j'articule dans un souffle saccadé.

— Je sais, répond-il en se penchant vers moi, son visage à quelques centimètres du mien. Et c'est pour ça que vous jouissez si fort. Parce que votre haine est la seule chose d'aussi sincère que votre besoin de moi.

Il retire sa main, et pendant une seconde, je crois qu'il s'arrête. Mais je l'entends défaire la boucle de sa ceinture dans un cliquetis métallique qui résonne comme un coup de feu dans le silence de la cave. Mes yeux s'écarquillent. Le jeu vient de changer de dimension. Il n'est plus question de caresses clandestines.

Julien attrape mon col de chemisier et me tire vers lui, me forçant à me lever à moitié, penchée par-dessus la table, tandis qu'il libère sa virilité, raide et impérieuse, dans l'ombre du chêne.

— Goûtez à ça, Clara. Oubliez le vin. Goûtez à la seule vérité qui compte.

Mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau en cage. Je suis à la merci de l'homme que je devais détruire, et tout ce que je veux, c'est qu'il m'achève. Sa main libre attrape ma nuque, ses doigts s'emmêlant dans mes cheveux pour forcer mon visage vers le bas, vers cette obscurité où tout va basculer.

Mes genoux heurtent le sol de pierre froide avec un craquement sourd, mais je ne sens

pas la douleur. La seule chose que je perçois, c'est l'odeur de Julien. Ce mélange de cuir, de vin rouge capiteux et cette fragrance musquée, proprement masculine, qui émane de son entrejambe libéré. L'obscurité sous la table est un confessionnal de bois sombre et de secrets honteux. Ma respiration est un sifflement erratique.

Sa main, crispée dans mes cheveux, m'oblige à lever les yeux. Il est là, dominant, l'ombre d'un prédateur sur le mur de la cave. Je vois sa virilité, sombre et palpitante, dressée comme un défi entre nous. Elle capte la faible lueur des chandelles restées sur la table. C'est impérieux, massif, une promesse de destruction que mon corps réclame en hurlant.

— Allez-y, Clara, murmure-t-il, sa voix vibrant d'une autorité qui me brise les reins. Montrez-moi que votre mépris n'est qu'un mensonge pour ne pas vous noyer.

Je ne lutte plus. Ma haine s'est transformée en une faim dévorante. J'ouvre la bouche, et mes lèvres rencontrent la chaleur brûlante de son gland. Un gémissement étouffé meurt dans ma gorge alors que je l'accueille. Le goût est intense, salé, sauvage. Je ferme les yeux, mes mains agrippant ses cuisses puissantes, sentant le muscle bandé sous le tissu de son pantalon de costume. Je l'entends aspirer l'air entre ses dents, un son de pur supplice qui me donne un pouvoir éphémère.

Je travaille ma langue autour de lui, explorant chaque veine, chaque tressaillement de sa chair. Je veux le vider de sa superbe, le réduire à ce même état de manque animal où il m'a plongée. Julien lâche un juron rauque, ses doigts s'enfonçant plus cruellement encore dans mon cuir chevelu. Il commence à donner de légers coups de reins, un rythme de plus en plus saccadé qui me fait suffoquer. Ma gorge se serre, mes yeux s'embuent de larmes de soumission et de désir pur.

— Suffit, crache-t-il soudain.

Il me redresse avec une violence qui me fait vaciller. Avant que je puisse reprendre

mon souffle, il me saisit par les hanches et me fait pivoter. Il me plaque le buste contre le bord de la table en chêne. Le bois froid mord ma poitrine à travers la soie fine de mon chemisier, tandis qu'il soulève ma jupe crayon d'un geste sec. Le bruit du tissu qui se déchire est le seul avertissement avant que ses mains ne trouvent ma peau nue.

Je sens l'air frais de la cave sur mes fesses, puis la chaleur brutale de ses paumes. Il ne perd pas de temps avec les préliminaires de salon. Ses doigts écartent les pans de ma lingerie fine, découvrant mon intimité déjà trempée, offerte, brûlante de honte et d'attente.

— Regardez les bouteilles, Clara, souffle-t-il à mon oreille, sa barbe m'écorchant la peau du cou. Regardez ce patrimoine que vous voulez me voler, pendant que je vous prends tout ce que vous avez.

Il n'y a aucune douceur lorsqu'il pénètre. C'est une invasion. Un coup de boutoir qui me fait arquer le dos et lâcher un cri que le silence de la cave semble dévorer. Il est si grand, si plein en moi, que j'ai l'impression que mes entrailles vont se déchirer. Mais la douleur est immédiatement balayée par une onde de choc électrique qui part de mon sexe pour irradier dans toute ma colonne vertébrale.

Julien me martèle avec une fureur bestiale. À chaque assaut, ma poitrine heurte la table, les verres de cristal tintent dangereusement, menaçant de se briser. Je suis à quatre pattes, les mains agrippées au rebord du bois, mes ongles s'enfonçant dans le chêne centenaire. Je sens sa sueur couler sur mon dos, le frottement de son ventre contre mes fesses, le claquement de nos chairs qui résonne comme des coups de fouet dans l'obscurité.

C'est sale. C'est magnifique.

— Julien... je... je te déteste... jémis-je, ma voix brisée par les secousses.

— Alors déteste-moi plus fort, Clara ! Jouis de cette haine !

Il attrape mes deux poignets et les ramène dans mon dos, m'immobilisant totalement. Il s'enfonce en moi jusqu'à la garde, cherchant ce point précis qui me fait perdre la raison. Ses coups de reins deviennent erratiques, puissants, sans aucune retenue. Je sens son foutre monter, je sens mon propre corps se liquéfier. Mon clitoris frotte contre le bois de la table à chaque va-et-vient, une torture exquise qui me pousse vers le précipice.

Mon cri se perd dans son cou lorsqu'il me lâche enfin les mains pour me plaquer contre lui, ses doigts s'ancrant dans mes hanches comme des griffes. L'orgasme me frappe comme un éclair, violent, convulsif. Mes muscles vaginaux se serrent autour de lui dans une série de spasmes douloureux tant ils sont intenses. Je vois des étoiles, l'odeur du vin et de la luxure m'étouffe. Julien rugit, sa voix se muant en un grognement de bête blessée alors qu'il se vide en moi, de longues saccades brûlantes qui semblent ne jamais vouloir s'arrêter.

Il reste là, lourd, son front appuyé contre ma nuque, nos deux respirations formant un seul nuage de vapeur dans l'air froid. On entend le goutte-à-goutte d'un fût au loin, ironique rappel de notre environnement.

Puis, sans un mot, il se retire. Le vide est insupportable. Je m'effondre presque sur la table, mes jambes tremblant comme des feuilles. Je l'entends rajuster ses vêtements, le cliquetis de sa boucle de ceinture – ce bruit de fin du monde.

— Le cépage était effectivement corsé, Clara, dit-il d'une voix redevenue glaciale, presque détachée.

Je me redresse avec peine, lissant ma jupe déchirée, sentant le liquide chaud couler le long de ma cuisse. Je croise son regard dans la pénombre. Il n'y a plus de désir,

seulement les ruines de notre guerre. Je suis dévastée, souillée, et pourtant, pour la première fois de ma vie, je me sens vivante.

Il se détourne et quitte la cave, me laissant seule avec l'odeur de notre péché et le goût amer de la défaite qui ressemble étrangement à une victoire. Le chapitre se referme sur le claquement de la porte de fer, me plongeant dans une obscurité totale, hantée par le fantôme de son emprise.

Chapitre 5

Confessions Éthyliques

L'obscurité n'est pas un vide, c'est une matière. Ici, sous les voûtes de pierre millénaires de Bordeaux, elle pèse sur mes épaules comme le poids de toutes mes années de solitude feutrée. Le claquement de la porte de fer résonne encore dans mes os, un couperet final. Je suis seule.

Je glisse contre le flanc froid d'un fût de chêne, mes jambes ne me portant plus. Le sol est glacé, mais je ne sens que la chaleur brûlante entre mes cuisses, ce mélange de sueur et de lui qui perle lentement le long de ma peau, imbibant la dentelle inutile de ma lingerie. Ma jupe est une épave de soie autour de mes hanches. Je devrais avoir honte. Je devrais me lever, ajuster mon masque de directrice financière imperturbable et sortir d'ici pour ne jamais revenir.

Mais je reste là, haletante, les doigts crispés dans la poussière du sol. L'odeur de la cave — ce mélange entêtant de terre humide, de tanins puissants et de vieux cuir — s'engouffre dans mes poumons à chaque inspiration saccadée. Je me sens dépecée. Julien n'a pas seulement pris mon corps sur cette table de dégustation ; il a fracturé la vitre blindée derrière laquelle je me cachais depuis dix ans.

Soudain, un grincement. Le verrou. Un rai de lumière orangée découpe la pénombre, et sa silhouette se dessine à nouveau. Il n'est pas parti.

Il s'approche avec cette démarche de prédateur tranquille, celle d'un homme qui connaît chaque centimètre de ce labyrinthe souterrain. Dans sa main droite, une bouteille sans étiquette, couverte d'une fine pellicule de grisaille. Dans l'autre, deux verres en cristal qui tintent avec une clarté presque indécente.

Il s'assoit par terre, en face de moi, sans un mot. Il ne me regarde pas comme un trophée, mais comme une énigme qu'il a enfin réussi à déchiffrer.

— Tu pensais vraiment que j'allais te laisser partir avec ce regard-là, Clara ? murmure-t-il. Sa voix est un velours sombre qui me fait frissonner jusqu'à la moelle. Tu as encore trop de poison en toi.

Il fait sauter le bouchon d'un geste sec. L'arôme qui s'échappe de la bouteille est d'une violence inouïe : des fruits noirs écrasés, de la cendre, du sang. C'est le parfum de la tragédie. Il verse le liquide pourpre, presque noir, dans les calices de verre.

— Bois, ordonne-t-il doucement. Ce n'est pas pour le goût. C'est pour la vérité.

Je prends le verre, mes doigts tremblant si fort que le cristal s'entrechoque contre mes dents. La première gorgée me brûle la gorge, une décharge d'adrénaline et de mélancolie pure. C'est un vin qui n'aurait jamais dû être ouvert, un vin de deuil.

— Pourquoi tu fais ça ? je demande, ma voix brisée, méconnaissable. Pourquoi me pousser à ce point ?

Julien fixe le liquide dans son propre verre, son regard d'ordinaire si perçant s'embuant d'une ombre que je ne lui connaissais pas.

— Parce que tu es un désert, Clara. Un magnifique désert de glace à trois cent mille euros par an. Tu chiffres tout, tu gères tout, mais tu crèves de faim. Tu as besoin qu'on te brutalise pour te rappeler que tu as un cœur qui bat sous tes tailleurs Chanel.

Le mot "brutalise" résonne dans le silence de la cave. Je sens mes larmes monter, des larmes lourdes, acides. Je repense à mes soirées seule dans mon appartement de 150 mètres carrés, à regarder les lumières de la ville en buvant du champagne hors de prix

pour ne pas entendre le silence de mon téléphone. À mon divorce qui n'était qu'une ligne de plus dans un bilan comptable. À mon père qui n'a jamais su dire "je t'aime" autrement qu'en signant des chèques d'anniversaire.

— Je suis tellement seule, Julien, je lâche dans un souffle, et c'est comme si une digue venait de céder.

Je pose mon verre et je cache mon visage dans mes mains, mes sanglots secouant tout mon corps. Je me fiche de l'image. Je me fiche de ma dignité. Je suis une plaie ouverte.

Je sens ses mains se poser sur mes poignets. Il les écarte avec une force tranquille et m'oblige à le regarder. Ses yeux sont des abîmes.

— Tu crois que je ne sais pas ce que c'est ? dit-il, et pour la première fois, l'arrogance a disparu. Tu crois que je suis devenu le meilleur sommelier de cette région par passion pure ?

Il se rapproche, envahissant mon espace vital, son souffle chargé de vin et de désir se mêlant au mien. Il pose sa main sur ma cuisse nue, là où sa semence commence à sécher, un contact électrique qui me fait gémir malgré ma détresse.

— J'ai appris à lire les âmes dans le vin parce que j'ai dû apprendre à lire l'absence dans le regard de ma mère avant qu'elle ne se jette d'un pont, Clara. J'avais douze ans. Le vin était la seule chose qui lui restait d'un père qui l'avait abandonnée. Chaque bouteille était une lettre d'adieu qu'elle n'osait pas écrire.

Le choc de sa confession me coupe le souffle. La douleur en lui est un écho parfait de la mienne, mais elle est plus ancienne, plus ancrée. Sa main remonte le long de ma jambe, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une possession désespérée. Il ne cherche plus à me dominer pour le plaisir du jeu, il cherche à fusionner nos deux

solitudes dans une étreinte qui ferait oublier le reste du monde.

— On est les mêmes, Clara. Deux épaves qui font semblant d'être des sommets.

Il attrape ma nuque et m'attire violemment contre lui. Nos lèvres se percutent, un baiser qui a le goût du fer, des larmes et de ce vin maudit. Ce n'est plus de la séduction, c'est une collision. Je m'agrippe à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa chemise, cherchant à atteindre sa peau, à m'ancrer dans sa réalité.

Je veux qu'il me dévaste à nouveau. Je veux que la douleur physique efface celle de mon âme. Je veux disparaître dans cette cave, entre les fûts et les ombres, là où personne ne peut me demander d'être parfaite.

Ses mains redescendent vers l'ouverture de ma jupe, déchirant ce qui restait de décence. Il me soulève sans effort, m'asseyant sur ses genoux, mon sexe encore sensible et humide venant s'écraser contre sa braguette tendue. Le contact est un éclair de pure agonie et de plaisir.

— Dis-le, murmure-t-il contre mon cou, ses dents mordant la peau tendre juste au-dessus de ma clavicule. Dis-moi que tu as besoin de moi pour ne pas sombrer.

— J'ai besoin de toi, je hoquette, mes hanches cherchant déjà son relief avec une faim animale. Je t'en supplie, Julien... achève-moi.

Ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes hanches avec une violence qui me tire un gémissement de soulagement. Il ne me ménage pas. Il a compris que la douceur serait une insulte à l'abîme qui nous dévore tous les deux. Le bois froid du fût de chêne derrière mon dos contraste avec la fournaise qui émane de lui.

— Tu veux que je t'achève, Clara ? répète-t-il, sa voix n'est plus qu'un grognement sourd, vibrant jusque dans mes entrailles. Regarde-moi.

Je lève les yeux, ma vision troublée par l'alcool et les larmes qui ne demandent qu'à couler. Ses traits sont tordus par une douleur qui fait écho à la mienne. Il y a dans son regard cette lueur sauvage des hommes qui n'ont plus rien à perdre. Il déboutonne son pantalon d'un geste saccadé, ses doigts tremblants trahissant son urgence. Quand il se libère, sa virilité jaillit, tendue, impatiente, une promesse de destruction que je brûle d'accueillir.

Je ne perds pas une seconde. Je me soulève légèrement, agrippant ses épaules larges pour guider son entrée. Je sens la pointe de son sexe, brûlante et humide de son propre désir, glisser contre mon intimité déjà inondée. Le contact me fait cambrer le dos, ma tête bascule en arrière, heurtant le bois avec un bruit sourd. Je m'en moque. Je veux tout sentir. La douleur, le plaisir, le choc.

— Maintenant, Julien... je t'en prie...

Il ne répond pas. Il me saisit par les fesses, me soulevant pour mieux m'ajuster, et s'enfonce d'un coup sec.

Le cri qui s'échappe de ma gorge est un mélange de supplice et d'extase. Il est si grand, si dur, qu'il semble écarter mes os, coloniser chaque parcelle de mon être. Je me sens déchirée, ouverte, enfin exposée. Il reste immobile un instant, niché au plus profond de moi, son front contre le mien, sa respiration hachée se mêlant à la mienne.

— Tu la sens ? murmure-t-il entre ses dents serrées. Cette solitude qui s'en va ? On est deux épaves qui s'entrechoquent, Clara. Et c'est la seule chose qui nous rend réels.

Il commence à bouger. D'abord lentement, des coups de boutoir profonds qui vont chercher le col de mon utérus, me faisant suffoquer à chaque va-et-vient. Puis le rythme s'accélère. C'est une cadence sauvage, animale, dénuée de toute élégance. Ses

mains ne me caressent pas, elles me marquent. Il pétrit mes seins avec une force qui me fera porter des bleus demain, mais ces marques seront les preuves que j'existe encore.

Je m'accroche à son cou, mes jambes s'enroulant autour de sa taille pour le rapprocher davantage, pour qu'il n'y ait plus un millimètre d'air entre nous. La sueur perle sur son torse, venant mouiller ma peau, le mélange de nos odeurs — vin, sueur et sexe — sature l'air confiné de la cave.

— Plus fort, Julien ! cogne-moi... fais-moi oublier !

Il obtempère avec une fureur renouvelée. Chaque coup est une déflagration. Je sens le glissement visqueux de nos fluides mêlés entre mes cuisses, le bruit cru de nos corps qui s'entrechoquent résonnant contre les parois de pierre. C'est obscène, c'est sale, c'est exactement ce dont j'ai besoin. Je ferme les yeux et je vois des éclats de verre, les débris de ma vie parfaite qui volent en éclats sous ses assauts.

Il retire son sexe presque entièrement avant de s'enfoncer à nouveau, me faisant basculer au bord de l'abîme. Ma jupe est relevée jusqu'à ma taille, un tas de tissu inutile. Je sens sa langue envahir ma bouche, un baiser désespéré qui goûte le sel de mes larmes. Je pleure, oui, je pleure de rage, de deuil, et de cette jouissance trop violente qui commence à irradier depuis mon centre.

Ses doigts trouvent le bouton charnu de mon plaisir, les écrasant avec une précision cruelle alors qu'il continue de me labourer. Le contraste entre la pénétration brutale et la stimulation électrique de son pouce me fait perdre les pédales. Mes ongles labourent son dos, cherchant à s'ancrer dans sa chair pour ne pas sombrer totalement.

— Regarde-moi, Clara ! ordonne-t-il, sa voix brisée. Ne disparais pas ! Reste ici avec moi, dans cette merde, dans cette douleur !

Je rouvre les yeux. Son visage est à quelques centimètres du mien, transfiguré par l'effort et une sorte de dévotion sombre. Il ne cherche pas seulement son plaisir ; il cherche une rédemption à travers mon corps. Et je la lui donne. Je m'offre en sacrifice sur cet autel de poussière et de vieux millésimes.

Le plaisir monte, insoutenable, une vague de fond qui menace de tout emporter. Mon sexe se contracte autour de lui, des spasmes involontaires qui le font grogner de plus belle. Il accélère encore, ses hanches claquant contre les miennes avec une régularité de métronome possédé. Je sens que je vais lâcher prise. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau en cage.

— Je... je ne peux plus... Julien...

— Garde-le, souffle-t-il, ses yeux brûlants fixés dans les miens. Garde-le encore un peu. On n'a pas fini de brûler.

Il me redresse brusquement, me plaquant plus fermement contre le fût. Il change d'angle, s'enfonçant d'une manière qui me fait voir des étoiles. La sensation est si intense que j'ai l'impression que mes nerfs vont griller. Je suis une corde tendue à rompre, vibrant sous l'archet d'un violoniste fou.

Chaque centimètre de lui est une agression délicieuse. Je sens la veine battre sur son front, la tension extrême de ses muscles sous ma peau. On n'est plus dans la séduction. On est dans la survie. On se dévore pour ne pas se faire dévorer par le silence de nos vies respectives.

Le vin que nous avons bu semble s'être transformé en lave dans mes veines. Ma tête tourne, les ombres des fûts dansent autour de nous comme des spectres moqueurs. Mais au centre de ce chaos, il y a lui. Son poids, sa chaleur, sa puissance brute qui me brise et me reconstruit à chaque seconde.

Je sens ses doigts s'enfoncer plus profondément dans mon intimité, cherchant à déclencher l'incendie final. Mes hanches répondent d'elles-mêmes, cherchant le frottement parfait, le point de non-retour. La tension est telle que j'ai l'impression que nous allons exploser, là, dans cette cave, laissant derrière nous rien d'autre que l'odeur du soufre et du regret.

— Julien... murmure-je dans un souffle erratique, ma main cherchant son visage pour le ramener contre le mien. Ne t'arrête jamais... détruis tout ce qui reste...

Ses yeux s'assombrissent encore, s'il est possible. Il saisit mes deux poignets, les épinglant au-dessus de ma tête contre le bois rugueux, me laissant totalement vulnérable, offerte à sa rage et à son besoin. Son souffle chaud s'écrase contre mon oreille.

— On va tout brûler, Clara. Jusqu'aux cendres.

Et il redouble de violence, me projetant dans un tourbillon où la douleur n'est plus qu'un lointain souvenir, effacé par la nécessité absolue de ce corps contre le mien. Chaque mouvement est une confession qu'il n'aurait jamais osé faire avec des mots. Chaque gémissement est un secret que je lui livre. On se vide l'un dans l'autre, pas seulement de notre désir, mais de toute cette noirceur qu'on trimballe depuis trop longtemps.

Mes poignets craquent sous la force de ses doigts, mais je m'en fous. Je m'en contrefous. La douleur est une ancre, la seule chose qui m'empêche de m'envoler en éclats de verre. Le bois brut de l'étagère me griffe le dos, chaque écharde est une ponctuation à l'histoire sanglante qu'on est en train d'écrire. Julien n'est plus l'homme brisé qui me parlait de sa perte il y a quelques minutes ; il est devenu une force brute, un animal qui cherche à s'extraire de sa propre peau.

Il retire son sexe un instant, juste assez pour me faire gémir de manque, un son

rauque qui déchire ma gorge. Puis, il me retourne violemment. Mon visage est écrasé contre le bois froid, l'odeur de la poussière et du vieux vin m'assaillit. Je sens son corps brûlant se presser contre mes fesses, sa queue dure comme du fer battant contre mes cuisses trempées.

— Regarde ce qu'on est, Clara, grogne-t-il dans ma nuque, sa voix n'est plus qu'un râle d'outre-tombe. Regarde ce qu'il reste quand on a tout perdu.

Il me prend par-derrière, d'un coup sec, sans sommation. Le choc me fait cambrer le dos jusqu'à la rupture. C'est trop. C'est immense. Il entre en moi comme s'il voulait me fendre en deux, comme s'il cherchait à atteindre l'endroit exact où mon cœur s'est arrêté de battre il y a des années. Je sens chaque centimètre de lui, l'épaisseur, la chaleur indécente, le frottement du cuir chevelu de son sexe contre mes parois déjà à vif.

Je lâche un cri qui n'a rien de civilisé. C'est un hurlement de bête blessée. Je griffe le bois de mes doigts libres, mes ongles s'enfonçant dans les fibres sèches. À chaque coup de bûchoir, je sens le liquide, un mélange de ma propre excitation dévastatrice et de la sueur qui perle de son front pour couler entre mes omoplates. Il ne cherche pas mon plaisir, il cherche l'exorcisme. Et moi, je veux être son temple profané.

— Plus fort, Julien... putain, plus fort ! jappé-je, ma voix brisée par les sanglots qui remontent. Tue-moi... tue tout ce qui fait mal !

Il répond par une accélération sauvage. Le rythme devient frénétique, une cadence de métronome fou. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent — ce claquement humide, charnel, obscène — résonne dans la cave comme un glas. Ses mains quittent mes poignets pour venir s'ancrer sur mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair, y laissant déjà des marques violacées. Il me laboure, m'écartèle, me possède avec une rage qui frise le sacré.

Je sens la tension monter, une électricité insupportable qui irradie de mon bas-ventre jusqu'à mes tempes. C'est une agonie délicieuse. Mes jambes flageolent, je ne tiens debout que parce qu'il me maintient, parce qu'il m'empale à chaque mouvement. Ma vue se brouille, les larmes finissent par déborder, chaudes, salées, se mélangeant à la poussière sur mes joues.

Julien lâche un grognement animal, son souffle devient court, haché. Il me tire les cheveux en arrière, forçant ma tête à se renverser pour qu'il puisse voir mon visage ravagé par la jouissance et le désespoir.

— Je te sens... Clara... putain, je te sens...

L'orgasme me percute comme un train à grande vitesse. C'est une explosion de noir et d'or derrière mes paupières closes. Mes muscles vaginaux se contractent frénétiquement autour de lui, le broyant dans une étreinte interne désespérée. Je ne respire plus. Je n'existe plus. Je suis juste une extension de sa douleur, une éponge pour son foutre et sa haine.

Julien explose en moi quelques secondes plus tard. Je sens le jet brûlant, saccadé, m'inonder les entrailles, un flot continu qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Il se vide de tout : de son deuil, de ses regrets, de cette foutue tragédie qu'il porte comme un suaire. Il s'effondre contre mon dos, son visage niché dans mes cheveux poisseux de sueur, son corps secoué de spasmes violents.

Pendant de longues minutes, le seul son dans la cave est celui de nos respirations erratiques. L'air est lourd, saturé de l'odeur de sexe brut et de l'amertume de l'alcool. La fraîcheur de la pierre finit par nous rattraper, mais aucun de nous ne bouge.

Il finit par se retirer lentement, un glissement humide qui me laisse une sensation de vide insupportable. Je me laisse glisser le long du bois pour finir assise sur le sol de terre battue, mes jambes écartées, ma robe déchirée ne cachant plus rien de ma

vulnérabilité. Julien se rassoit en face de moi, les yeux rouges, le regard vide. Une goutte de son sperme coule le long de ma cuisse, une trace blanche sur ma peau rougie.

On se regarde, deux naufragés sur une île de décombres. Le silence est plus lourd que nos confessions. On vient de se détruire, de se consumer jusqu'à l'os.

— On est toujours vivants, murmure-t-il, sa main tremblante effleurant mon genou.

— Malheureusement, répondis-je dans un souffle, en sentant une nouvelle larme tracer un sillon de propre sur ma joue sale.

Le chapitre se referme sur ce goût de cendre et de sel, dans l'obscurité d'une cave qui a été le témoin de notre chute, et peut-être, de notre première véritable rencontre. Tout est brûlé. Il ne reste rien, à part nous. fragments d'âmes éparpillés sur le sol froid.

Chapitre 6

L'Offre du Mouton Rothschild

Le froid du sol en terre battue remonte le long de mes cuisses nues, une morsure bienvenue qui tente d'anesthésier le chaos sous ma peau. Je suis là, assise dans la poussière de cette cave bordelaise, les jambes écartées, ma robe de soie à mille euros déchirée, réduite à l'état de chiffon inutile. Entre mes jambes, la traînée de son opulence — ce mélange de lui et de moi — commence à sécher, une tache nacrée qui me marque plus sûrement qu'un fer rouge.

Je regarde Julien. Il est là, à quelques centimètres, prostré comme un dieu déchu. Ses yeux rouges ne sont plus ceux du sommelier prodige que le tout-Bordeaux s'arrache ; ce sont les yeux d'un homme qui a vu le vide et qui y a sauté avec moi. Le silence entre nous n'est pas apaisant. Il est lourd, épais comme la moisissure qui tapisse les murs de calcaire, chargé du soufre de nos confessions muettes.

Je devrais avoir honte. La directrice financière que je suis, celle qui gère des millions avec une main de fer et un cœur de glace, devrait être horrifiée par cette déchéance. Mais je ne ressens qu'une soif. Une soif atroce, brûlante, qui ne s'éteint pas avec l'orgasme que nous venons d'échanger. C'était une explosion, oui, mais les décombres fument encore.

Julien se redresse lentement. Ses mouvements sont félins, brisés mais gracieux. Il passe une main dans ses cheveux sombres, de la poussière de pierre s'échappant de ses doigts. Ses yeux croisent les miens et je frissonne. Il lit en moi comme il lit l'étiquette d'un grand cru : il cherche les failles, le terroir, la pourriture noble.

— Tu penses avoir tout donné, Clara ? murmure-t-il, sa voix éraillée par les cris qu'il

a étouffés dans mon cou. Tu penses que parce que tu as ouvert tes jambes et ton passé, tu es libre ?

Je ne réponds pas. Ma gorge est serrée. Il se lève, me surplombant de sa haute stature. L'ombre de sa silhouette se projette sur les voûtes du XVIII^e siècle, immense et menaçante. Il glisse sa main dans la poche de son pantalon de costume sombre et en sort quelque chose qui tinte avec un éclat cristallin.

Une clé d'argent. Petite, ciselée, suspendue à un ruban de cuir noir.

— Le contrôle est une illusion que tu t'es vendue pour ne pas crever de solitude, continue-t-il en s'approchant d'une niche de pierre scellée par une grille en fer forgé, au fond de la cave. Mais ici, dans le noir, le prix du rachat est plus élevé.

Il insère la clé dans la serrure rouillée. Le grincement du métal contre le métal résonne dans mes vertèbres comme une note discordante. La grille s'ouvre sur un souffle d'air encore plus frais, chargé d'une odeur de chêne vieux de plusieurs décennies et d'un parfum de fruit confit presque écœurant de concentration.

Il en sort une bouteille. Elle est couverte d'une fine pellicule de poussière grise, mais je reconnais l'étiquette immédiatement. Le blason, le dessin... Un Mouton Rothschild. Une année que je n'ose même pas deviner. Un trésor qui vaut plus que tout ce que je possède, une relique liquide.

Il ne la pose pas sur la table de dégustation. Il revient vers moi, s'accroupit de nouveau, la bouteille tenue entre ses mains comme un nouveau-né ou un explosif. Il approche le verre froid de mon sein, là où ma peau bat encore la chamade. Le contraste me fait cambrer le dos, un petit gémissement m'échappant malgré moi.

— Cette bouteille a attendu soixante ans pour être libérée, dit-il, ses lèvres frôlant mon oreille. Elle a mûri dans l'obscurité, dans le silence, en accumulant une puissance

que peu de gens peuvent supporter sans s'effondrer. Elle est comme toi, Clara. Une structure parfaite, une élégance de façade, mais à l'intérieur... c'est le sang de la terre. C'est la violence.

Il pose la bouteille au sol, juste entre mes cuisses, l'étiquette contre ma peau nue. Le froid du verre se propage dans mon intimité encore béante, encore humide de lui. Je sursaute, mes muscles pelviens se contractant violemment autour de cette intrusion glacée.

— Qu'est-ce que tu fais ? je souffle, ma voix n'étant plus qu'un filet de détresse et d'excitation.

— Je te propose un marché, répond-il, ses yeux brûlants fixés sur les miens. Je débouche cette bouteille. On la boit sur ton corps, goutte après goutte, jusqu'à ce que tu ne sois plus la femme de pouvoir qui méprise le monde, mais juste une créature qui a faim. Mais pour ça, je veux la vérité. Pas celle de tes larmes. Pas celle de tes traumatismes de petite fille riche.

Il approche son visage du mien, si près que je sens la chaleur de son souffle, l'odeur du vin et de la sueur qui émane de lui.

— Dis-moi ce que tu veux que je te fasse, Clara. Sans les mots polis de la ville. Dis-le-moi avec la saleté que tu caches sous tes manucures parfaites. Dis-moi à quel point tu veux être dévastée.

L'image de ma vie ordonnée défile devant mes yeux : les tableurs Excel, les réunions de conseil d'administration, les tailleurs ajustés. Tout cela part en fumée. Le froid de la bouteille entre mes jambes devient un point focal, une ancre. Mes doigts se crispent dans la terre battue, les ongles se remplissant de noirceur.

Je sens une digue rompre en moi. Ce n'est pas de la tristesse, c'est une libération

sauvage. Je me penche vers lui, mes cheveux tombant sur mes épaules en un rideau désordonné. Je ne suis plus la directrice financière. Je suis une femme à vif, affamée, prête à tout pour que cette agonie sensorielle ne s'arrête jamais.

Je pose mes lèvres contre son oreille, sentant le lobe brûlant sous ma langue. Je respire son odeur de mâle et de cave.

— Tu veux la vérité, Julien ? murmurai-je, ma main descendant pour saisir son poignet et le presser contre ma cuisse, là où la trace de son plaisir est la plus collante. Je veux que tu oublies que je suis un être humain. Je veux que tu me traites comme cette terre sous nous. Retourne-moi. Laboure-moi. Je veux sentir le bouchon sauter et le vin couler dans mes entrailles jusqu'à ce que je m'étouffe de toi.

Je sens son sexe durcir instantanément contre sa cuisse sous mon emprise, et un sourire sombre, presque cruel, étire ses lèvres. Le défi est accepté. La clé d'argent n'était que le début. Le Mouton Rothschild sera notre autel.

Son sourire n'est pas celui d'un amant, c'est celui d'un conquérant qui vient de trouver la faille dans les remparts d'une forteresse qu'il assiège depuis trop longtemps. Julien ne répond pas tout de suite. Il laisse le silence de la cave s'épaissir, seulement troublé par nos respirations erratiques qui se mêlent à la part des anges, ce parfum d'alcool évaporé qui flotte dans l'air froid.

Soudain, sa main quitte mon poignet. Avant que je puisse comprendre ce qui m'arrive, il me saisit la nuque avec une brutalité qui m'arrache un gémissement de surprise, ses doigts s'enfonçant dans ma chevelure de soie pour me forcer à rejeter la tête en arrière. Mes yeux plongent dans les siens : ils sont sombres, presque noirs, dilatés par une faim animale que mon poste de directrice financière n'a jamais su dompter.

— Tu veux être la terre, Clara ? gronde-t-il, sa voix vibrant contre mon diaphragme. Alors on va voir si tu supportes le poids du soc.

D'un geste brusque, il me fait pivoter. Je n'ai pas le temps de protester — je n'en ai pas l'envie — que mon visage est écrasé contre le bois rugueux d'un fût de chêne. L'odeur du vin en pleine fermentation m'assaille, un mélange de sucre, de tanins et de pourriture noble. Le contact du bois froid sur mes joues brûlantes est un électrochoc. Je sens ses mains, ces mains de vigneron, larges, calleuses, habituées à tordre le fer et à tailler la vigne, se poser sur mes hanches.

Il ne prend pas de gants. J'entends le craquement sinistre de la soie de ma chemise de créateur qu'il déchire d'un coup sec. Le tissu cède, libérant mes épaules, laissant ma peau nue exposée à la morsure de l'air de la cave. Je frissonne, mes tétons pointant instantanément sous l'effet du froid et de l'excitation.

— Ce n'est plus une réunion de conseil d'administration, murmure-t-il à mon oreille, sa langue traçant une ligne de feu le long de mon cartilage avant qu'il ne morde cruellement mon lobe. Ici, tes chiffres ne valent rien. Ton autorité ne vaut rien. Ici, tu n'es qu'une chair qui demande à être ouverte.

Je sens son genou s'insérer entre mes cuisses, forçant mon écartement. Je lutte pour garder l'équilibre, mes mains cherchant une prise sur le rebord glissant du fût. Mes ongles s'enfoncent dans le bois, arrachant des échardes, tandis que sa main descend vers ma culotte en dentelle. Il ne l'écarte pas. Il l'arrache. Le bruit de l'élastique qui claque est comme un coup de fouet dans le silence de la nef.

Je suis offerte, les fesses hautes, la cambrure douloureuse, offerte au froid et à sa rage. Ses doigts explorent alors mon intimité, sans douceur. Il cherche ma source, trouve le sillon déjà inondé, et s'y enfonce avec une détermination qui me fait arquer le dos.

— Tu es trempée, Clara... Regarde-moi ce gâchis. Tout ce précieux nectar qui coule pour rien.

Il retire ses doigts, et je sens l'humidité froide s'étaler sur mes cuisses. Je gémiss, un son rauque, animal, qui ne ressemble en rien à ma voix habituelle. Je veux qu'il me comble. Je veux qu'il brise cette tension insupportable qui me tord les entrailles.

Je tourne légèrement la tête, cherchant son regard par-dessus mon épaule.

— Ne parle pas, Julien... Fais-le. Prends ce que tu as planté. Laboure-moi, bordel !

Il lâche un rire sombre, court, presque un aboiement. Je l'entends défaire sa ceinture, le cliquetis du métal résonnant contre la pierre. Puis, je sens sa chaleur. Une chaleur massive, pulsante, qui vient presser l'entrée de mon antre. Il ne pénètre pas tout de suite. Il se frotte contre moi, étalant mon propre désir sur mes lèvres charnues, marquant son territoire. Sa verge est d'une dureté effrayante, un pieu de chair qui promet de me déchirer et de me recoudre à la fois.

Il pose ses deux mains à plat sur mon dos, m'écrasant un peu plus contre le tonneau. Je sens les battements de son cœur à travers son torse, un rythme de guerre.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit sur le Mouton Rothschild, Clara ? Il faut du temps pour que la structure se brise, pour que le fruit se libère.

Il s'enfonce de quelques centimètres. Juste assez pour me faire perdre le souffle. Juste assez pour que je sente chaque ride, chaque veine de son sexe s'agripper à mes parois. Je crie, mon souffle venant s'écraser contre le bois. C'est trop. Ce n'est pas assez.

— Plus... suppliai-je, mes doigts griffant désespérément le chêne. Julien, tout de suite...

— Pas si vite, l'exécutive, siffle-t-il. On va savourer chaque goutte de ton agonie.

Il se retire presque entièrement, me laissant vide et grelottante, avant de revenir avec une poussée plus brutale, plus profonde. Je sens mon col de l'utérus être percuté par

sa charge. Une décharge électrique remonte le long de ma colonne vertébrale, mes yeux se révulsent.

Le rythme commence. Lent. Méthodique. Cruel. À chaque va-et-vient, il me rappelle que je ne suis plus la femme qui gère des millions, mais une créature de sang et de fluides, soumise à la loi du plus fort dans l'obscurité d'une cave millénaire. Ses mains quittent mon dos pour venir saisir mes seins, les pétrissant avec une force qui me fera porter des bleus demain, mais dont je me fous éperdument aujourd'hui.

Je sens la sueur perler sur son front et tomber sur mes omoplates, des gouttes brûlantes dans l'air glacé. Nos corps claquent l'un contre l'autre, un bruit de viande contre viande, humide, obscène, magnifique. La poussière de la cave s'élève autour de nous, formant un halo dans la faible lueur de la clé d'argent restée au sol.

Je ne suis plus qu'un champ de bataille. Et il est en train de gagner. Chaque centimètre qu'il conquiert en moi est un renoncement à ma dignité, un abandon délicieux à la bestialité qu'il a réveillée.

— Est-ce que tu sens le sol qui se dérobe, Clara ? murmure-t-il, sa poussée se faisant plus sauvage, ses reins frappant mes fesses avec une cadence de métronome possédé. Est-ce que tu sens que tu n'existes plus que par moi ?

Je ne peux plus répondre. Je ne suis plus que sensation. Le frottement du bois sur mon visage, la morsure de ses doigts sur ma peau, et cette invasion constante, rythmée, qui me vide de ma substance pour me remplir de sa force. Je suis une vigne qu'on pressure, et je sens le vin monter, ce plaisir sombre et violent qui menace d'exploser et de tout emporter sur son passage.

Soudain, il s'arrête net, me laissant en suspens, au bord du gouffre, alors qu'il est enfoncé au plus profond de moi.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je tourne péniblement la tête, mes cheveux collés à mes joues par la sueur et les larmes d'excitation. Ses yeux sont des brasiers.

— Dis-moi que tu n'es rien d'autre que mon outil de plaisir. Dis-le, et je te donne ce que tu cherches.

L'air dans la pièce est devenu irrespirable, saturé de l'odeur de notre sueur, du vieux chêne de ce bureau et du parfum entêtant du Mouton Rothschild qui s'évapore dans les verres oubliés. Sa question pend dans le vide, une lame aiguisée au-dessus de ma nuque. Ses mains, larges, puissantes, ensèrent mes hanches avec une telle force que je sens déjà les marques de ses doigts s'imprimer dans ma chair, comme un sceau de propriété.

Je le regarde. Je vois le reflet de ma propre déchéance dans ses pupilles dilatées, presque noires. Ma fierté de femme d'affaires, mon armure de froideur, tout a fondu pour ne laisser qu'une bête haletante, les fesses offertes, les seins écrasés contre le bois froid. Mon sexe est un brasier, une plaie ouverte qui réclame son dû, dégoulinante et brûlante autour de son membre immobile.

— Dis-le, Clara, insiste-t-il, sa voix n'est plus qu'un grognement sourd contre mon oreille. Dis-moi ce que tu es pour moi.

Ma gorge se serre. Une larme, une seule, roule sur ma joue et vient s'écraser sur le vernis de la table. Ce n'est pas de la tristesse. C'est le deuil de mon contrôle.

— Je suis... ton outil, articulé-je dans un souffle brisé. Je ne suis rien d'autre que l'endroit où tu te vides. Ta chose. Ta chienne. Prends-moi, Julien... par pitié, finis-en.

Un sourire cruel étire ses lèvres. Il n'a plus rien de l'homme d'affaires policé. Il est le

prédateur, et j'ai enfin accepté d'être la proie.

Il se retire presque entièrement, me laissant un instant avec ce vide insupportable, avant de s'enfoncer d'un coup sec, brutal, jusqu'à la garde. Le choc me fait cambrier le dos, un cri rauque m'arrachant les cordes vocales. Il recommence, plus vite, plus fort. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent est une percussion barbare, un claquement de chair contre chair qui résonne dans le silence de la bibliothèque.

— Voilà ma Clara, siffle-t-il entre deux poussées sauvages. Regarde comme tu es trempée. Regarde comme tu m'appelles.

Il attrape mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à voir notre reflet dans le miroir au-dessus de la cheminée. L'image est obscène, magnifique de violence. Je vois son torse puissant frapper mon dos, je vois ses mains pétrir mes fesses avec une rage animale. Je sens chaque centimètre de lui m'écorcher, me remplir, me labourer. C'est une invasion totale. Je ne suis plus une femme, je suis un réceptacle de plaisir pur, une vigne qu'on déchire pour en extraire le jus le plus sombre.

La pression monte, insoutenable. Mes parois se contractent autour de lui dans un spasme désespéré. Je sens le Mouton Rothschild dans mes veines, ou peut-être est-ce son sang à lui qui bat sous ma peau. Mes doigts griffent le bois, arrachant des copeaux de vernis, alors que le sol commence enfin à se dérober pour de bon.

— Julien... Je vais... Oh mon Dieu...

— Regarde-moi ! rugit-il. Ne ferme pas les yeux !

Il accélère encore, une cadence de métronome possédé, ses reins frappant mes fesses avec une force qui me propulse vers l'avant à chaque assaut. Je sens son membre doubler de volume, battre à l'intérieur de moi, prêt à rompre.

L'orgasme me frappe comme une décharge électrique, m'arrachant un hurlement qui se perd dans les boiseries. C'est une explosion de blanc, de rouge, une douleur exquise qui me brise en mille morceaux. Au même instant, Julien pousse un grognement de bête blessée. Il s'agrippe à mes hanches comme un naufragé, s'enfonçant une dernière fois avec une violence inouïe. Je sens le jet brûlant de son foutre inonder mon antre, une vague de chaleur liquide qui semble me brûler de l'intérieur, nous soudant l'un à l'autre dans une éreintante communion.

Il reste là, lourd, pesant de tout son corps contre mon dos, son souffle court et brûlant dans mon cou. Je tremble de tous mes membres, mes jambes fléchissant sous mon poids. Le silence retombe, pesant, seulement troublé par le bruit de nos respirations erratiques et le goutte-à-goutte du vin qu'il a renversé plus tôt sur le tapis.

Lentement, il se retire. La sensation de vide est immédiate, glaciale. Sans un mot, il me redresse, ses mains retrouvant soudain une douceur presque insultante après la tempête. Il lisse mes cheveux en désordre, ses yeux ayant retrouvé leur clarté de glace, bien que ses narines frémissent encore.

Il tend la main vers le bureau et saisit la petite clé d'argent qu'il y avait posée au début. Il la fait tourner entre ses doigts, le métal brillant sous la lumière des bougies.

— Le prix est payé, Clara, murmure-t-il, sa voix de nouveau calme, presque professionnelle, si l'on oubliait l'odeur de sexe qui émane de nous.

Il dépose la clé au milieu de ma paume moite, refermant mes doigts dessus. Sa peau est encore chaude, son odeur est désormais la mienne.

— Tu as ce que tu voulais. Mais n'oublie jamais ce que tu as dû devenir pour l'obtenir. Demain, tu seras de nouveau la reine de glace aux yeux du monde. Mais ici, dans cette pièce, tu n'es que le sol sur lequel je marche.

Il se détourne, rajustant son pantalon avec une désinvolture qui me donne envie de hurler et de le supplier de recommencer. Il quitte la pièce sans un regard en arrière, me laissant seule, brisée et exsangue, debout contre ce bureau qui porte encore la trace de mon plaisir.

Je serre la clé d'argent contre mon cœur, les jointures blanches. J'ai gagné. J'ai la clé du domaine. J'ai sauvé l'empire. Mais alors que je sens le liquide séminal couler lentement le long de mes cuisses, je sais que je ne m'appartiendrai plus jamais.

Le chapitre du Mouton Rothschild est clos. Le suivant s'écrira dans le sang et la soumission.

Chapitre 7

La Pièce Insonorisée

La clé d'argent me brûle encore la paume, une cicatrice froide que je serre contre moi comme si elle pouvait recoudre les lambeaux de ma dignité. Julien marche devant moi. Il ne s'est pas retourné. Son dos, large et imperturbable sous sa chemise de lin sombre, est une insulte à mon effondrement. Mes talons claquent sur la pierre centenaire, un bruit sec, métronomique, qui résonne dans le silence oppressant des couloirs de la cave. Chaque pas est un calvaire. Entre mes jambes, l'humidité de son passage refroidit, collante, me rappelant à chaque mouvement que je ne suis plus la directrice financière redoutée, mais une femme qu'il a ouverte et marquée.

L'air devient plus dense, chargé de l'odeur de la terre humide, du salpêtre et de ce parfum de chêne qui semble s'infiltrer sous ma peau. Nous descendons encore. L'escalier en colimaçon s'enfonce dans les entrailles de Bordeaux, là où le temps s'arrête, là où les secrets pourrissent ou se bonifient.

— Tu trembles, Clara.

Sa voix me fouette le sang. Il ne s'est pas arrêté, mais il sait. Il sent mon instabilité comme il sent les notes de cuir et de tabac dans un vieux millésime.

— C'est l'humidité, je réplique d'une voix que j'espère ferme, mais qui n'est qu'un souffle éraillé.

Il s'arrête enfin devant une porte massive en fer forgé et en chêne noirci. Elle n'a rien de commun avec les autres. Elle semble aspirer la lumière des faibles appliques murales. Sans un mot, il se pousse sur le côté, m'invitant à utiliser la clé. Mes doigts

sont engourdis. Je sens son regard peser sur ma nuque, sur la courbe de mes reins, là où ses mains étaient pressées quelques minutes plus tôt. Je glisse le métal dans la serrure. Le mécanisme tourne avec un déclic lourd, définitif.

La porte pivote sans un grincement. C'est la « Pièce Insonorisée ». Le sanctuaire.

L'obscurité est d'abord totale, puis il effleure un interrupteur. Une lumière tamisée, ambrée, dévoile un espace qui n'a rien d'une réserve de vin classique. C'est un écrin de velours et de pierre. Les murs sont tapissés de casiers en fer forgé où dorment des bouteilles dont le prix pourrait racheter mon appartement parisien. Mais ce qui me coupe le souffle, c'est le silence. Un silence physique, épais, qui vous enveloppe comme un linceul. On n'entend plus le monde d'en haut. On n'entend plus mon cœur qui bat trop vite. On n'entend que le froissement de ma robe en soie et le souffle de Julien dans mon cou.

Il entre derrière moi et referme la porte. Le bruit du verrou qui s'enclenche me fait l'effet d'un verdict.

— Bienvenue dans mon âme, murmure-t-il. Ici, les cris ne sortent pas. Les confessions restent entre les pierres. Et personne ne viendra te sauver de toi-même.

Il contourne une table de dégustation massive, un bloc de bois brut dont les bords sont usés par les mains de générations de maîtres de chai. Il s'appuie contre, les bras croisés, m'observant avec une intensité prédatrice. La lumière souligne la cicatrice fine qui barre son arcade sourcilière, vestige d'un passé dont il ne parle jamais.

— Pourquoi m'as-tu emmenée ici ? Ma main se crispe sur le bord d'un étui en velours. On a fait ce qu'on avait à faire là-haut. J'ai la clé.

Un sourire lent, presque cruel, étire ses lèvres.

— Tu as la clé du domaine, Clara. Mais tu n'as pas encore la clé de ton propre verrou. Tu es venue chercher le contrôle, mais ce que tu veux vraiment, c'est qu'on te l'arrache. Tu es une droguée de la performance, et je suis le seul ici capable de te faire faire une overdose de vérité.

Il fait un pas vers moi. L'espace entre nous se réduit, chargé d'une électricité qui fait dresser les poils sur mes bras. L'odeur de Julien est plus forte ici : un mélange de sueur propre, de vin rouge complexe et de ce magnétisme sauvage qui m'écoeure autant qu'il m'attire. Il tend une main, sans me toucher, et je sens pourtant la chaleur de sa paume contre ma joue.

— Regarde-toi, dit-il d'une voix rauque. Tes yeux brûlent. Ta poitrine se soulève. Tu es terrifiée parce que tu sais que dans cette pièce, je peux faire de toi ce que je veux. Je peux te faire hurler le nom de tous tes échecs en te faisant jouir jusqu'à ce que tu ne saches plus comment tu t'appelles.

Je veux protester, je veux lui cracher au visage que je ne suis pas son jouet. Mais ma gorge est nouée. Une pulsation sourde a repris entre mes jambes, un battement de cœur déplacé, affamé. Mon corps trahit chaque mot que mon esprit tente de formuler.

— Tu veux savoir quel goût a ce vin de 1945, Clara ? demande-t-il en désignant une bouteille poussiéreuse derrière lui. Ou tu veux savoir quel goût a la reddition totale ?

Il s'approche encore, si près que je sens la dureté de son corps contre le mien. Il ne m'attrape pas. Il attend. C'est sa torture favorite : me laisser le choix de ma propre chute. Ses yeux plongent dans les miens, lisant chaque fêlure, chaque zone d'ombre de ma vie de façade.

— Touche-toi, ordonne-t-il soudain.

Le mot tombe comme un couperet dans le silence de la cave.

— Quoi ?

— Tu m’as entendu. Ici, il n’y a pas de directrice financière. Il n’y a qu’une femme assoiffée. Montre-moi à quel point tu as besoin de ce que je t’ai donné là-haut. Montre-moi que cette clé n’est rien par rapport à ce que tu ressens maintenant.

Ma main tremble. Mon regard dévie vers la porte close. Insonorisée. Je pourrais hurler à pleins poumons, personne ne m'entendrait. Je suis prisonnière de ce luxe souterrain, de cet homme qui semble connaître mes désirs les plus honteux mieux que moi-même.

Lentement, sous son regard de prédateur qui ne cille pas, je lève ma main vers l'ourlet de ma robe. Le tissu glisse sur ma peau, révélant la dentelle noire de mes bas, et plus haut, la zone encore humide de son passage précédent. La fraîcheur de la cave frappe ma chair nue, me faisant frissonner, mais le feu qui couve à l'intérieur est bien plus dévastateur.

— Fais-le, murmure-t-il, sa voix vibrant jusque dans mes os. Fais-le pour moi. Fais-le pour toi.

Je ferme les yeux, et mes doigts s'approchent du centre de mon tourment, là où tout mon pouvoir s'effondre.

Le silence de la pièce insonorisée est une chape de plomb qui pèse sur mes épaules, mais c’est un silence vivant, vibrant de nos souffles courts. Mes doigts s’enfoncent dans la dentelle humide de ma culotte, et le simple contact me fait tressaillir violemment. Je sens mon propre désir m’échapper, se matérialiser sous la forme d’une chaleur poisseuse qui coule entre mes cuisses.

Julien ne bouge pas. Il est adossé à une étagère de chêne sombre, entouré de

bouteilles valant des fortunes, mais ses yeux valent bien plus cher en cet instant : ils sont mon seul repère, mon seul juge. Il a cette manière de me regarder, comme s'il lisait chaque battement erratique de mon cœur, chaque spasme de mon sexe qui ne demande qu'à être malmené.

— Ne t'arrête pas, ordonne-t-il, sa voix plus rauque encore. Je veux entendre le bruit que tu fais quand tu penses à moi. Je veux voir cette honte se transformer en une nécessité absolue.

Je gémiss, un son étranglé qui meurt contre les murs tapissés de velours sombre. Mes doigts glissent sous l'élastique, trouvant le chemin de ma chair brûlante. Je suis trempée. Une fontaine de besoin que lui seul a su faire jaillir. Je commence à me caresser, lentement d'abord, mes phalanges tournant autour de mon bouton de chair déjà gonflé, durci par l'attente. Le contraste entre l'air frais de la cave et la fournaise que je porte en moi est insupportable.

— Plus vite, lâche-t-il en faisant un pas vers moi.

Sa présence est écrasante. Il est si près maintenant que je peux sentir l'odeur de son parfum mêlée à celle, plus brute, de sa propre excitation. Je malmène mon clitoris avec une ferveur désespérée, mes yeux rivés sur les siens. Je veux qu'il voie mon naufrage. Je veux qu'il sache qu'il m'a brisée, qu'il a réduit à néant la femme fière que j'étais pour ne laisser que cette créature assoiffée, prête à ramper pour une once de sa virilité.

— Regarde-toi, murmure-t-il en attrapant brusquement mon poignet pour stopper mon mouvement. Regarde à quel point tu es dévastée.

Il force ma main à rester là, pressée contre mon intimité béante. Je tremble de tous mes membres, mes jambes flageolent. Il pose son autre main sur ma hanche, ses doigts s'ancrant dans ma peau comme des griffes. Sa paume est immense, brûlante à

travers le tissu fin de ma robe remontée jusqu'à ma taille.

— Tu sens ça ? Cette humidité qui imprègne tes doigts ? C'est ton aveu, dit-il en approchant son visage du mien. C'est le signe que tu m'appartiens, ici, dans ce silence où personne ne peut te sauver de toi-même.

Il lâche mon poignet, mais avant que je ne puisse reprendre mon rythme, il s'accroupit devant moi. Le mouvement est fluide, animal. Je me retrouve dominée, mes cuisses ouvertes devant son regard incendiaire. Ses mains s'écartent sur mes genoux, m'obligeant à m'ouvrir davantage, à m'offrir sans aucune retenue. La lumière tamisée de la cave fait briller la mouille qui perle sur mes lèvres charnues, un fil argenté qui trahit l'intensité de mon excitation.

— Tu es magnifique quand tu es au bord du gouffre, soupire-t-il.

Soudain, sans prévenir, il approche son visage de mon entrejambe. Je sens son souffle chaud frapper ma peau à vif. Je pousse un cri qui se perd dans l'insonorisation parfaite de la pièce. Mes doigts se crispent dans ses cheveux sombres, non pas pour le repousser, mais pour l'ancrer là.

— Julien... s'il te plaît...

— "S'il te plaît" quoi ? me demande-t-il contre ma chair, sa langue effleurant l'entrée de mon antre sans encore y pénétrer. Tu veux que je te goûte ? Tu veux que je boive ta reddition ?

Il ne me laisse pas répondre. Sa langue s'abat sur moi comme un coup de fouet. Un long coup de langue, du bas vers le haut, qui cueille chaque goutte de mon désir. Je rejette la tête en arrière, mon dos s'arc-boutant contre le bois froid des casiers à vin. Le choc sensoriel est trop fort. C'est une agression de plaisir, une déferlante qui me submerge.

Il utilise ses doigts pour m'écarter encore plus, ses pouces pressant sur les côtés pour exposer ma chair rose et pulsante. Il y va avec une gourmandise cruelle, aspirant mon clitoris entre ses lèvres, le titillant avec le bout de sa langue avec une précision chirurgicale. Je sens mon ventre se nouer, mes muscles pelviens se contracter dans une danse frénétique.

— Tu es si serrée, grogne-t-il entre deux assauts. Si impatiente.

Il se redresse brusquement, me laissant pantelante, le sexe à l'air, dégoulinante de plaisir inachevé. Son regard est redevenu dur, presque sauvage. Il commence à défaire sa ceinture, le cliquetis du métal résonnant comme un glas dans le silence de la pièce. Ses yeux ne quittent pas les miens. Il y a une promesse de violence et de tendresse mêlées dans ses gestes lents.

— On n'a pas encore fini de parler de cette clé, murmure-t-il en déboutonnant son pantalon. Mais je pense que ton corps a des choses plus urgentes à me dire.

Il saisit ma taille et me soulève comme si je ne pesais rien, m'asseyant sur le rebord d'une table de dégustation en marbre froid. Le contact du cuir de mes fesses sur la pierre glacée me fait pousser un petit cri de surprise. Il s'insinue entre mes jambes, son érection déjà libérée frottant contre mon humidité, un pilier de chair brûlante contre ma plaie ouverte.

— Dis-le, ordonne-t-il en plongeant deux doigts profondément en moi, me faisant sursauter. Dis-moi que tu ne veux rien d'autre que ça. Que tu te fous de la dignité, du luxe, de tout. Dis-moi que tu veux juste que je te remplisse jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom.

Ses doigts font un mouvement de crochet à l'intérieur de moi, trouvant ce point sensible qui me fait perdre toute raison. Mes larmes commencent à couler, des larmes

de soulagement et de douleur exquise. Je m'accroche à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa chemise de prix.

— Je te veux... Je n'en peux plus... Julien, je t'en supplie... prends-moi. Maintenant.

Il esquisse un sourire sombre, un sourire de conquérant qui sait qu'il a gagné la bataille finale. Ses doigts ressortent de moi dans un bruit de succion humide, et il se positionne, sa verge pulsante cherchant l'entrée de mon paradis perdu.

— Non, murmure-t-il à mon oreille, me faisant frissonner jusqu'à la moelle. Je ne vais pas juste te prendre. Je vais te posséder de l'intérieur, jusqu'à ce que tu sentes que chaque fibre de ton être est marquée de mon empreinte.

Il ne pénètre pas encore. Il se contente de frotter son gland contre mon entrée, nous torturant tous les deux, laissant la tension monter jusqu'à un point de non-retour, là où la raison s'arrête et où l'animalité commence. Sa main libre remonte sur ma gorge, ses doigts enserrant mon cou sans serrer, juste assez pour me rappeler qu'il est mon maître dans ce sanctuaire d'ombre et de vin.

— Regarde-moi bien, ordonne-t-il, alors que je sens la pointe de son sexe forcer le passage. Parce que ce qui va arriver, tu ne l'oublieras jamais.

L'air devient rare. L'obscurité de la cave semble se refermer sur nous, isolant notre bulle de sueur et de soupirs du reste du monde. Je suis prête. Je suis béante. Je suis à lui.

Mes yeux sont ancrés dans les siens, deux gouffres d'obsidienne où se reflète ma propre déchéance. Sa main sur ma gorge n'est pas une menace, c'est une ancre. Elle m'empêche de sombrer tout à fait alors que le monde commence à vaciller. Je sens la pointe de son gland, large et brûlante, qui force les replis de ma chair. Je suis si serrée, si impatiente, que le simple contact me donne envie de hurler.

— Julien, je t'en prie... soufflé-je dans un râle.

— Chut. Regarde.

Il ne recule pas. Il appuie. Un millimètre à la fois. C'est une invasion lente, méthodique, presque cruelle. Je sens les muscles de mon entrée céder, s'écarter sous la poussée de ce membre de fer qui semble vouloir atteindre mon âme. L'étirement est tel qu'il frise la douleur, mais c'est une douleur que je réclame, une brûlure nécessaire pour laver tous les mois de silence et d'absence. La sensation de plénitude est vertigineuse. Chaque ride de sa peau, chaque veine saillante de son sexe s'imprime contre mes parois internes.

Quand il est enfin enfoncé jusqu'à la garde, le choc me coupe le souffle. Mon bassin bascule instinctivement pour l'accueillir plus profondément encore, pour qu'il n'y ait plus un atome d'air entre nous. Il reste immobile un instant, son front contre le mien, sa respiration saccadée venant se mêler à la mienne. On entendrait presque le vieux bois des caisses de vin craquer autour de nous, comme si les bouteilles centenaires vibraient à l'unisson de notre tension.

— Tu sens ça ? grogne-t-il, sa voix vibrant jusque dans mon bas-ventre. Tu sens comme tu es faite pour moi ? Comme tu m'engloutis ?

Il commence à bouger. Un mouvement de retrait lent, presque total, me laissant vide et grelottante dans la pénombre, avant de revenir d'un coup sec, un coup de boutoir qui me fait arquer le dos. Le son de nos corps qui s'entrechoquent — ce claquement humide et charnel — résonne contre les murs insonorisés de la cave. Ici, personne ne nous entend. Je peux être la bête que j'ai toujours cachée.

Sa main quitte ma gorge pour venir saisir mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes. Il accélère. Le rythme devient sauvage, dénué de toute

courtoisie. C'est un combat, un exutoire. Je sens l'humidité de mon excitation, mêlée à la sueur qui perle sur son torse, lubrifier notre étreinte. Chaque va-et-vient est une déflagration. Je rejette la tête en arrière, mes ongles creusant des sillons dans ses bras musclés.

— Dis-le, ordonne-t-il entre deux poussées brutales qui me font tressauter contre le rebord de l'étagère. Dis-le, putain !

— Je suis à toi... hurlé-je presque, ma voix brisée par les sanglots qui montent. Tout est à toi. Prends tout !

L'animalité prend le dessus. Julien lâche un grognement sourd, un son guttural qui n'a plus rien d'humain. Il me retourne sans ménagement, me plaquant le visage contre le bois froid d'une caisse de Château Margaux. Je sens l'odeur de la poussière et du vieux chêne. Ses mains écartent violemment mes fesses, m'exposant totalement à sa fureur. Il se jette à nouveau en moi par l'arrière, avec une force qui me fait voir des étoiles.

C'est le chaos. Je sens son sexe me labourer, cherchant ce point précis qui me fera basculer. La friction est incandescente. Je pleure, de douleur, de plaisir, de soulagement. C'est la fin du monde dans cette pièce insonorisée. Je sens mon clitoris gonflé, malmené par le rythme effréné de ses hanches. La chaleur monte, une marée de lave qui part de mon ventre et envahit mes membres.

— Je vais venir, Julien... Oh mon Dieu, je vais...

— Garde-le, murmure-t-il d'une voix rauque, me mordant l'épaule jusqu'au sang. Garde tout pour moi.

Mais je ne peux plus. Les spasmes commencent, violents, incontrôlables. Mes parois vaginales se contractent sur lui en une série de secousses électriques. Je crie son nom,

un cri déchirant qui se perd dans le luxe feutré du sanctuaire. Au même instant, je sens le jet brûlant de sa semence inonder mes entrailles, coup après coup, un flot continu qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Il s'effondre contre moi, son poids m'écrasant contre le bois, son souffle court brûlant ma nuque.

Le silence retombe, lourd, presque étouffant. Seul le bruit de nos cœurs, battant la chamade, trouble le calme de la cave. Je sens le liquide chaud couler lentement le long de mes cuisses, une trace indélébile de sa possession. Il reste en moi, son sexe s'amollissant doucement mais refusant de quitter son antre.

Il finit par se retirer dans un bruit de succion humide qui me fait frissonner une dernière fois. Il me retourne, ses yeux cherchant les miens dans le noir. Il essuie une larme sur ma joue de son pouce calleux. Il n'y a pas de tendresse, seulement une appartenance absolue, dévastatrice.

— Maintenant, dit-il d'une voix redevenue glaciale mais empreinte d'une satisfaction sombre, on peut parler.

Il se rhabille sans me quitter des yeux, me laissant là, nue et tremblante, marquée par son odeur et son foutre, au milieu des bouteilles les plus chères du monde. Je sais que ce chapitre vient de se refermer, mais que la véritable guerre ne fait que commencer. Je suis brisée, je suis souillée, et pour la première fois depuis des années, je me sens vivante.

Je ramasse les lambeaux de ma robe, consciente que la porte de la cave est la seule chose qui nous sépare encore de la réalité. Et la réalité va nous anéantir.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 8

Le Déliement des Sens

L'humidité de la cave me colle à la nuque comme une main prédatrice. Ici, à dix mètres sous le sol de Bordeaux, le monde des chiffres, des fusions-acquisitions et de ma solitude de marbre n'existe plus. Il n'y a que cette odeur entêtante de chêne séculaire, de terre battue et le parfum musqué de Julien qui sature l'espace restreint entre nous.

Il se tient debout, une silhouette sombre découpée par la faible lueur d'une ampoule à nu qui balance au bout d'un fil. Le silence est si lourd qu'il semble peser sur mes épaules, plus lourd que ma robe en soie à deux mille euros.

— Tu trembles, Clara, murmure-t-il.

Sa voix est un velours râpeux, une caresse qui gratte là où j'ai mal. Je déteste qu'il voie à travers moi. Je déteste qu'il sache que sous ma carapace de directrice financière intouchable, mes entrailles sont en train de se liquéfier. Je redresse le menton, tentant de retrouver une once de cette autorité qui fait fléchir les conseils d'administration.

— C'est l'humidité, Julien. Rien d'autre.

Il esquisse un sourire qui ne touche pas ses yeux. Ses yeux, ce sont deux abîmes de tannin et d'orage. Il fait un pas vers moi. Un seul. L'espace se comprime. Je sens la chaleur qui émane de son corps, une fournaise contenue sous sa chemise blanche dont les manches sont retroussées sur des avant-bras veineux, marqués par le travail des fûts.

— Mens-moi encore, dit-il en s’approchant si près que je sens son souffle sur mon front. Dis-moi que ton cœur ne bat pas la chamade parce que tu as peur de ce que je vais te faire. Ou plutôt, de ce que tu vas me laisser te faire.

Il ne me touche pas encore, et c’est une torture. Mes tétons durcissent contre la soie fine, trahissant mon besoin. Il descend son regard vers ma poitrine, savourant ma réaction. Il sait. Il sait que je suis à bout, que ma vie n'est qu'une succession de contrôles rigides qui m'étouffent.

Soudain, ses mains se posent sur mes épaules. Ses pouces massent lentement mes clavicules, pressant juste assez pour me faire gémir. C’est un son petit, pathétique, que je tente d’étouffer.

— Chut... Laisse tomber les défenses, Clara. Ici, tu n'es pas la patronne. Tu n'es qu'une femme qui a faim.

Ses doigts glissent dans mon dos, trouvant la fermeture éclair de ma robe. Le bruit du métal qui descend dans le silence de la cave résonne comme un coup de feu. La soie glisse, s’écarte, révélant la pâleur de ma peau à l’air frais et vicié. Je sens mes bras s'engourdir. Je ne l'arrête pas. Je ne peux pas. Je veux qu’il me dépouille de tout ce que je représente.

La robe tombe à mes pieds dans un froissement de luxe inutile. Je me tiens devant lui, en sous-vêtements de dentelle noire, vulnérable, offerte. Il recule d’un pas, ses yeux parcourant chaque courbe, chaque frisson qui parcourt mes cuisses.

— Magnifique, lâche-t-il, sa voix s'enrouant. Comme une bouteille qu'on a trop longtemps gardée fermée. Sous pression. Prête à exploser.

Il se détourne un instant pour attraper une bouteille qui attendait dans un seau à glace, une bouteille de Sauternes, le goulot encore givré. Je le regarde faire, le souffle court,

les mains agrippées au bord d'un vieux tonneau pour ne pas m'effondrer. Ma fente me lance, déjà trempée, une pulsation sourde qui réclame son dû.

Julien revient vers moi, le flacon à la main. Il ne débouche pas le vin tout de suite. Il approche le verre glacé de ma gorge. Le contraste est brutal. Je siffle entre mes dents alors que le froid mord ma peau brûlante.

— Tu as tellement chaud, Clara. On va te rafraîchir un peu.

Il fait sauter le bouchon d'un geste sec. L'odeur de miel, d'abricot et de pourriture noble envahit mes narines. Il incline doucement la bouteille au-dessus de mon décolleté. Le premier filet de vin doré s'écoule, visqueux et glacial.

— Oh mon Dieu... murmurai-je en arquant le dos.

Le liquide coule entre mes seins, trace un chemin sinueux sur mon ventre, s'insinue sous l'élastique de ma culotte. C'est une agression sensorielle insupportable et délicieuse. Le froid me fait contracter les muscles du bassin, tandis que la chaleur de mon désir semble vouloir faire bouillir le vin.

Julien pose la bouteille sur le tonneau derrière moi. Ses yeux sont devenus noirs, deux puits de luxure pure.

— Ne bouge pas, ordonne-t-il.

Il s'agenouille devant moi. Sa tête arrive au niveau de mon sexe. Je sens l'odeur du vin mêlée à celle de mon excitation qui monte de ma lingerie fine. Il approche son visage de mon ventre, là où une goutte de Sauternes s'est logée dans mon nombril.

Sa langue sort, lente, impitoyable. Il la pose sur ma peau.

Le choc électrique me fait basculer la tête en arrière contre la pierre froide de la voûte. Sa langue est chaude, râpeuse, contrastant avec le vin glacé qu'il lape avec une application de dévot. Il remonte vers mes seins, ses lèvres s'emparant d'un mamelon à travers la dentelle mouillée, aspirant le liquide sucré et le tissu en même temps.

— Julien... s'il te plaît...

— S'il te plaît quoi ? grogne-t-il contre ma peau, sa main venant s'écraser sur ma fesse pour me coller contre son visage. Tu veux que j'arrête ? Ou tu veux que je te goûte jusqu'à la lie ?

Je ne réponds pas. Je ne peux plus parler. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif, de fluides et de besoin animal. Il glisse ses doigts sous la dentelle de ma culotte, là où le vin s'est mélangé à mon propre nectar, créant un cocktail poisseux et brûlant.

Il enfonce deux doigts en moi d'un coup sec.

Je pousse un cri qui se répercute contre les murs de la cave. C'est trop. C'est tout ce que j'attendais. Ses doigts bougent avec une autorité brutale, imitant le va-et-vient qui me rendra folle. Il me travaille, me pétrit, tandis que sa bouche continue de traquer les gouttes de vin sur mes hanches, ses dents mordillant la chair tendre au-dessus de mon bas.

— Tu es tellement offerte, Clara. Tellement sale sous tes airs de sainte.

Il retire ses doigts, les porte à ses lèvres pour goûter le mélange de Sauternes et de moi. Il me regarde fixement, un filet de salive et de vin brillant au coin de ses lèvres, avant de replonger sa tête entre mes jambes. Cette fois, il ne s'arrête pas à la dentelle. Il la déchire d'un geste brusque, libérant mon sexe qui palpite de détresse et d'envie.

Sa langue s'abat sur mon clitoris comme un fouet.

Je lâche une insulte, mes mains s'enfonçant dans ses cheveux sombres pour le presser plus fort contre moi. Le monde s'efface. Il n'y a plus que le contact humide, le goût du sucre et du sel, et cette pression insoutenable qui monte dans mon bas-ventre, menaçant de me briser en mille morceaux de cristal.

Chaque coup de langue est une confession qu'il m'arrache, chaque succion une vérité que je ne peux plus nier : je suis à lui. Dans cette cave, je ne suis plus rien d'autre que sa chose à savourer.

Ma tête bascule en arrière, venant heurter violemment le casier en chêne, mais je ne sens pas la douleur. Je ne sens que lui. Je ne sens que cette langue experte qui fouaille mon intimité avec une précision de métronome, alternant entre des caresses larges, presque insultantes de nonchalance, et des coups de pointe acérés sur le sommet de mon désir.

— Julien... pitié...

Ma voix n'est plus qu'un croassement, un son pathétique qui se perd dans les ombres de la cave. Mes doigts, crispés dans ses cheveux noirs, ne cherchent plus à l'éloigner. Au contraire, je le tire contre moi, je veux qu'il s'étouffe de moi, qu'il boive chaque goutte de cette honte qui coule maintenant librement. Il grogne, un son sourd et animal qui vibre jusque dans mon bassin, et je sens ses dents — mon Dieu, ses dents — effleurer la chair hypersensible de mes lèvres internes. Le choc électrique me fait cambrier le dos si fort que mes pieds décollent du sol, mes cuisses tremblant de spasmes incontrôlables.

Soudain, il s'arrête.

Le silence qui retombe est plus violent que n'importe quel cri. L'air froid de la cave s'engouffre entre mes jambes, pétrifiant l'humidité brûlante qu'il y a laissée. Je rouvre

les yeux, le regard flou, la respiration saccadée. Il est là, agenouillé entre mes genoux écartés, le visage barbouillé de mon excitation et de restes de Sauternes. Il ressemble à un prédateur qui vient de s'abreuver à une plaie ouverte.

— Regarde-toi, Clara, murmure-t-il d'une voix rauque, presque méconnaissable.

Il attrape mes chevilles et les tire vers lui, me forçant à m'ouvrir davantage, à m'exposer dans une impudeur totale sous la lumière crue de l'ampoule nue. Je devrais avoir envie de mourir de honte. Je devrais couvrir ce sexe qui palpite, encore gonflé par sa bouche, encore luisant de sa salive. Mais je ne peux que le fixer, fascinée par la noirceur de son regard.

— Tu vibres comme une corde qu'on va briser, continue-t-il. Tu as faim. Et ce n'est pas de mon respect que tu as faim, n'est-ce pas ?

Il se relève d'un mouvement fluide, sa haute silhouette masquant la lumière. Il ne déboutonne pas encore son pantalon. Non, il veut me torturer encore un peu. Il saisit de nouveau la bouteille de vin, dont le goulot brille comme une arme. D'un geste lent, il verse un long filet de liquide doré directement sur mon mont de Vénus. Le froid du vin glacé me fait pousser un cri aigu, un spasme de pure agonie sensorielle alors que le liquide coule, s'infiltrant dans les replis de ma chair encore brûlante de ses baisers.

— C'est gâcher un bon cru, dit-il avec un sourire cruel, mais tu es un calice bien plus précieux.

Il pose la bouteille — le verre est si froid qu'il me fait frissonner — contre mon clitoris, l'utilisant pour masser la petite perle de chair durcie. Le contraste est insupportable : la glace du verre contre le feu qui me consume. Je gémiss, mes hanches bougeant d'elles-mêmes pour chercher le contact, pour fuir la brûlure de la glace ou pour l'embrasser, je ne sais plus.

— S’il te plaît, Julien... Je n’en peux plus... Fais quelque chose...

— Quoi, Clara ? Qu’est-ce que tu veux que je te fasse ? Dis-le. Je veux l’entendre sortir de ta jolie bouche de menteuse.

Il lâche la bouteille et plonge deux doigts brusquement en moi. Je ne suis plus que de la boue, je suis trempée, mes parois se contractent violemment autour de lui. Il n’est pas tendre. Il cherche le fond, il cherche à me retourner, ses doigts s’enfonçant avec une force qui me soulève du plan de travail. Sa main libre vient serrer ma gorge, sans m’étouffer, juste assez pour que je sente son emprise, pour que je comprenne que ma vie entière dépend du prochain mouvement de ses doigts.

— Je veux que tu me remplisses, je souffle, les larmes piquant mes yeux. Je veux que tu me brises. Je veux sentir ton foutre en moi, je veux que tu me salisses pour de bon.

Il se fige. Une lueur de triomphe sauvage traverse ses yeux sombres. Il retire ses doigts dans un bruit de succion humide qui me fait rougir jusqu’aux racines des cheveux. Il défait enfin sa ceinture, le cuir claquant avec une violence finale.

— Tes vœux sont des ordres, ma sainte, crache-t-il. Mais ne crois pas que cela te sauvera. Je vais te prendre jusqu’à ce que tu oublies ton propre nom. Jusqu’à ce que la seule chose qui reste de toi soit l’empreinte de mes mains sur ta peau.

Il sort son sexe, dur et massif, les veines saillantes sous la peau tendue. Il est magnifique et terrifiant. Il saisit mes hanches, ses doigts s’enfonçant dans ma chair comme des griffes, laissant déjà des marques rouges qui seront bleues demain. Il positionne son gland contre mon entrée, là où le vin et le désir font une mare glissante.

Je sens la pointe de son membre forcer le passage, s’insinuant avec une lenteur calculée. Je ferme les yeux, le souffle court, sentant ma chair s’écarter pour laisser

place à l'invasion. C'est trop. C'est immense. C'est tout ce que j'ai toujours redouté et tout ce pour quoi je suis née.

— Regarde-moi, Clara ! tonne-t-il alors qu'il s'enfonce d'un centimètre supplémentaire. Je veux voir l'instant où tu réalises que tu m'appartiens corps et âme.

Je rouvre les yeux, et ce que j'y vois — ce mélange de haine, de désir pur et de dévotion tordue — me brise enfin. Je lâche une larme, une seule, qui roule sur ma joue avant qu'il ne la lèche, juste avant de donner le premier coup de rein, un coup sec et profond qui m'arrache un hurlement de douleur et de plaisir mêlés.

Le rythme s'installe, sauvage, sans aucune pitié. La cave ne résonne plus que du bruit de nos corps qui s'entrechoquent, de la sueur qui commence à perler sur son dos puissant, et de mes râles de bête traquée qui trouve enfin sa fin. À chaque va-et-vient, il me cogne contre le bois dur, me rappelant ma place, me rappelant que dans ce sanctuaire de poussière et de vin, les convenances n'existent plus. Il n'y a que le sang qui bat, la chair qui s'ouvre, et ce lien invisible qui nous étrangle tous les deux.

Ses mains quittent mes hanches pour venir encadrer mon visage, m'obligeant à subir la fureur de son plaisir.

— Dis-le, halète-t-il entre deux assauts dévastateurs. Dis-le que tu es à moi.

— À toi... je suis à toi... Julien... prends tout... ne laisse rien...

Il accélère, sa respiration devenant un sifflement entre ses dents serrées. Je sens la fin approcher, cette explosion qui menace de me réduire en cendres. Mes jambes s'enroulent autour de sa taille, mes talons s'enfonçant dans ses fessiers pour le tirer encore plus loin, pour qu'il touche ce fond que lui seul sait atteindre.

On n'est plus dans l'amour. On est dans l'exorcisme.

Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, marquant mes joues de croissants rouges, m'obligeant à ancrer mes yeux dans les siens. Il n'y a plus de tendresse ici, seulement une fureur ancestrale, un besoin de possession qui dépasse la simple luxure. Il me laboure avec une cadence métronomique, brutale, chaque coup de butoir me projetant contre le rebord tranchant du buffet en chêne qui me scie les hanches. Je sens le vernis froid contre mon ventre, contraste violent avec la fournaise qui fait rage entre mes cuisses.

— Regarde-moi, ordonne-t-il d'une voix étranglée par l'effort. Regarde ce que tu me fais faire.

Il tend le bras, cherchant à tâtons derrière lui sur la table. Ses doigts rencontrent la bouteille entamée, ce nectar sombre que nous avons délaissé pour une ivresse plus sombre encore. D'un geste brusque, il la bascule au-dessus de mon épaule. Le liquide glacé se déverse dans un choc thermique qui m'arrache un cri strident. Le vin coule le long de ma colonne vertébrale, ruisselle dans le creux de mes reins et vient se perdre dans le point de contact où nos sexes se broient.

Le froid me fait contracter violemment. Ma chatte se resserre sur lui dans un spasme involontaire, une morsure de chair qui le fait jurer. Sa main quitte mon visage pour venir s'abattre sur ma fesse, le claquement de la peau contre la peau résonnant dans la cave comme un coup de feu.

— Putain, Clara... tu vas me rendre fou.

Il se penche, sa langue venant recueillir les gouttes de vin qui perlent sur mon omoplate. Il lèche la peau brûlante, le goût âcre du raisin mêlé à l'odeur de ma sueur et de mon excitation. C'est animal, presque dégoûtant de vérité. Il ne cherche plus à être l'homme civilisé, l'amant prévenant. Il est le prédateur et je suis la curée.

Ses mains glissent sous mon ventre, soulevant mon bassin pour corriger l'angle, pour s'enfoncer encore plus profondément, là où personne n'est jamais allé. À chaque va-et-vient, j'entends le bruit mouillé, presque obscène, de nos fluides qui se mélangent, amplifié par l'écho des voûtes de pierre. Je sens sa queue, raide et pulsante, heurter mon col avec une violence qui me fait voir des étoiles. C'est une douleur exquise, une démolition contrôlée.

— Encore... Julien... tue-moi... murmure-je, la tête renversée en arrière, mes cheveux balayant la poussière du sol.

Il ne répond pas. Son souffle est un râle de bête blessée. Il accélère encore, ses mouvements devenant saccadés, frénétiques. Il ne cherche plus le plaisir, il cherche la sortie de ce labyrinthe de souffrance que nous avons construit entre nous. Je sens ses muscles se tétaniser sous mes doigts, son dos puissant devenir dur comme le roc.

L'ascension est insoutenable. Mon propre plaisir monte comme une marée noire, m'étouffant, me privant d'oxygène. Les murs de la cave semblent se rapprocher, la pénombre se teinte de rouge. Je griffe ses avant-bras, mes ongles laissant des sillons sanglants sur sa peau, mais il ne semble rien sentir. Il est tout entier focalisé sur ce point de rupture, cette déflagration imminente.

— Maintenant ! hurle-t-il presque.

L'explosion me frappe de plein fouet. Mon corps se cambre jusqu'à la rupture, mes talons s'enfonçant désespérément dans ses fessiers pour ne pas sombrer. Je hurle son nom, un cri déchirant qui vide mes poumons, tandis que des vagues de spasmes électriques me parcourent des orteils jusqu'à la racine des cheveux. À l'intérieur, je le sens s'ouvrir, se vider en moi avec une force qui semble vouloir me transpercer. Son sperme est une brûlure supplémentaire, une signature de feu gravée dans mes entrailles.

Il donne trois derniers coups désordonnés, des sursauts d'agonie, avant de s'effondrer contre mon dos, son visage niché dans mon cou. On reste ainsi de longues minutes, suspendus dans le vide, seul le bruit de nos respirations hachées venant briser le silence pesant du sanctuaire.

Le vin continue de couler, tiédi par nos corps, tachant le bois précieux, tachant nos âmes. Je sens mes larmes monter, des larmes de soulagement, mais aussi de deuil. On vient de brûler ce qui restait de nos barrières. Il ne reste plus que les cendres.

Julien se retire lentement, un gémissement de détresse m'échappant au moment où le vide reprend sa place. Il ne me regarde pas. Il se rhabille dans une hâte presque coupable, ses mains tremblantes luttant avec les boutons de sa chemise.

Je reste là, nue sur le buffet, les jambes pendantes, le vin et son foutre glissant le long de mes cuisses. Je suis une épave magnifique, une sainte profanée.

— C'est fini, souffle-t-il, la voix brisée. On ne pourra jamais revenir en arrière.

Il se détourne, me laissant seule dans l'obscurité moite de la cave. Je regarde les gouttes de vin rouge sur le sol, semblables à des perles de sang sur un autel. Le déliement des sens est achevé. Nous sommes libres, oui, mais nous sommes dévastés.

Je ferme les yeux, savourant une dernière fois le goût de la perte de contrôle, avant que le froid de la réalité ne vienne définitivement glacer ma peau encore fumante.

Le chapitre se referme sur le bruit sourd de la porte qui claque au loin, me laissant seule avec le silence et l'odeur persistante de notre péché.

Chapitre 9

L'Ivresse des Corps

L'air est épais, presque solide, chargé d'une humidité qui pèse sur mes poumons comme le regret d'une vie entière passée à compter des chiffres plutôt que des battements de cœur. Dans cette cave voûtée du XVIII^e siècle, le temps n'existe plus. Il n'y a que l'odeur entêtante du chêne centenaire, le parfum âcre du cuir des vieux fauteuils et, plus troublant encore, l'émanation sauvage de Julien.

Je suis debout, les mains crispées sur le rebord froid d'une table de dégustation massive, un bloc de chêne noirci par les décennies. Mon tailleur sombre me semble soudain être une armure de pacotille, une peau de plastique prête à fondre sous la chaleur qui émane de l'homme en face de moi. Julien ne bouge pas. Il fait tourner un liquide rubis dans son verre, un mouvement hypnotique, métronomique.

— Vous tremblez, Clara, dit-il d'une voix basse, un timbre de velours et de gravier qui gratte délicieusement le long de ma colonne vertébrale.

Je redresse le menton, tentant de retrouver la Directrice Financière impitoyable que je suis à la surface. Mais ici, sous dix mètres de terre et de pierre, mes titres ne valent rien. Mon solde bancaire ne peut pas m'acheter une once de contrôle.

— C'est l'humidité, je mens, ma voix trahissant une fêlure que je déteste.

Il s'approche. Lentement. Chaque pas résonne sur les dalles de pierre comme un verdict. Il s'arrête à quelques centimètres. Je sens son souffle sur mon visage, un mélange de vin complexe et de quelque chose de plus animal, de plus chaud. Il pose son verre sur la table, juste à côté de ma main, mais il ne me regarde pas. Ses yeux

sont fixés sur le liquide.

— Ce vin... il est comme vous. Une attaque franche, presque brutale. Une structure d'acier. Mais au fond ? Au fond, il y a une douceur qui ne demande qu'à être corrompue pour enfin s'exprimer.

Il lève enfin les yeux vers moi. Ce bleu délavé, presque gris, qui semble lire dans mes entrailles comme dans un livre ouvert. Ses doigts, longs et agiles, habitués à manipuler les bouchons fragiles et les carafes de cristal, effleurent le revers de ma veste. Le contact est électrique. Ma peau hurle.

— Vous passez votre vie à tout lisser, Clara. À tout équilibrer. Mais l'équilibre, c'est la mort. Ce que vous voulez, ce dont vous avez désespérément besoin, c'est du chaos.

Ma respiration se bloque. Il a raison. Je déteste qu'il ait raison. Mon besoin de lâcher-prise est une bête affamée qui me dévore de l'intérieur depuis des années. Je veux qu'il me brise. Je veux qu'il arrache cette façade de femme parfaite pour voir ce qui rampe dessous.

— Alors faites-le, je souffle dans un défi désespéré.

Son sourire est une promesse de désastre. Sans rompre le contact visuel, il saisit le verre de vin. Il n'en boit pas. Il en prend une gorgée, la garde en bouche, puis, d'un mouvement d'une fluidité prédatrice, il saisit ma nuque de sa main libre. Ses doigts s'enfoncent dans mes cheveux soigneusement attachés, les libérant du chignon que je portais comme un carcan. Mes cheveux tombent en cascade sur mes épaules, et avant que je puisse protester, il plaque ses lèvres sur les miennes.

L'impact est violent. Ce n'est pas un baiser, c'est une invasion. Il force le passage, sa langue poussant le vin frais et tannique dans ma propre bouche. Je manque de m'étouffer, le liquide coule au coin de mes lèvres, tache ma chemise de soie blanche

d'un pourpre indélébile, mais je m'agrippe à ses épaules comme une naufragée. Le goût est une explosion de fruits noirs, de terre et de sang.

Je sens son érection, dure, impatiente, pressée contre mon bassin à travers l'étoffe fine de mon pantalon. Je gémis contre sa bouche, un son animal que je ne me connaissais pas. Mes mains descendent, griffant le tissu de sa chemise de lin, cherchant la chaleur de sa peau.

Il se recule d'un pouce, juste assez pour me regarder sombrer. Ses yeux brillent d'une lueur sauvage.

— Regardez-vous, murmure-t-il, sa voix vibrant contre mes lèvres humides. La sainte est déjà souillée.

D'un geste brusque, il me soulève et m'assoit sur la table de dégustation. Le bois est glacial contre mes fesses, mais la chaleur qui irradie entre mes jambes est un incendie. Il écarte violemment mes genoux, se logeant entre mes cuisses, son corps massif m'écrasant contre la table.

— Je vais vous montrer ce que c'est que de perdre le compte, Clara.

Ses mains descendent vers la fermeture éclair de mon pantalon. Le bruit du métal qui s'ouvre dans le silence de la cave est plus assourdissant qu'un coup de tonnerre. Je ferme les yeux, ma tête basculant en arrière, exposant ma gorge à la lumière tamisée des bougies qui dansent sur les murs de pierre.

Je sens ses doigts s'insérer sous la dentelle de mes sous-vêtements. Il est direct, sans préambule inutile, cherchant l'humidité que je ne peux plus cacher. Quand il me trouve, je lâche un cri qui se répercute contre les voûtes séculaires. Je suis trempée, une offrande brûlante à son autorité.

— Vous êtes déjà à moi, n'est-ce pas ? grogne-t-il, ses doigts s'enfonçant en moi avec une rudesse qui me fait cambrer le dos. Vous avez faim de ça depuis combien de temps ?

— Julien... s'il te plaît...

— "S'il te plaît" quoi ? Que je t'ouvre ? Que je te vide de toute cette tension qui te rend folle ?

Il ne s'arrête pas. Sa main travaille avec une précision de sommelier, explorant mes textures, mes profondeurs, me faisant monter vers un sommet que j'ai toujours craint d'atteindre. Je sens le vernis de ma vie craquer, chaque mouvement de ses doigts est un coup de hache dans mes certitudes.

Je ne suis plus Clara, la directrice. Je suis une femme nue de toute dignité, ouverte sur une table de bois, cherchant le salut dans le plaisir et la douleur d'un homme qui connaît mon âme mieux que moi-même.

Il retire sa main, me laissant brusquement vide, haletante, le sexe palpitant dans le vide. Le contraste est une torture. Je rouvre les yeux, le regard flou, le voyant déboutonner son propre pantalon avec une hâte contenue.

— Non, me dit-il alors que je tente de me rapprocher, ne bouge pas. Reste exactement comme ça. Je veux te voir te perdre.

Il saisit ses hanches, et je sens le gland de son sexe, chaud, pulsant, frotter contre mon entrée déjà dévastée. L'odeur de la cave se mêle à celle de notre excitation, un musc lourd qui emplît la pièce. Le moment de bascule est là. L'ivresse commence.

Il s'enfonce en moi d'un coup sec, une lame de chair qui me cloue à la table, et le monde entier disparaît derrière le voile rouge de mon premier cri de pure libération.

Le souffle coupé, les poumons brûlants, je reste suspendue à cette sensation d'invasion totale. Il est là, immense en moi, comblant chaque millimètre de ce vide que je m'efforçais de nier depuis des mois. Le bois de la table de dégustation est froid contre mes fesses et mes reins, un rappel brutal de la réalité alors que mon esprit s'évapore dans une brume de plaisir pur.

Il ne bouge pas tout de suite. Il reste là, ancré au plus profond de ma chair, ses mains verrouillées sur mes hanches comme s'il craignait que je m'envole ou que je me brise. Son front repose contre le mien, et je sens son souffle court, erratique, venir mourir sur mes lèvres.

— Regarde-moi, Clara, ordonne-t-il d'une voix rauque, presque méconnaissable.

Je force mes paupières à s'ouvrir. Ses yeux sont deux gouffres sombres, chargés d'une fureur et d'un besoin qui me terrifient autant qu'ils m'excitent. Je ne suis plus la directrice froide qui gère des domaines viticoles avec une main de fer. Je ne suis qu'une femme ouverte, offerte, dont l'équilibre ne tient plus qu'à la force de l'homme qui la possède.

— Tu m'as manqué à en crever, lâche-t-il dans un grognement avant de se retirer lentement.

Le retrait est une agonie. Je sens chaque pli de sa peau glisser contre la mienne, la succion de mon propre sexe qui refuse de le laisser partir. Puis, sans prévenir, il frappe à nouveau. Un coup de boudoir sauvage, animal, qui fait grincer la table massive sur le sol de pierre. Je rejette la tête en arrière, mes doigts griffant désespérément la nappe en lin qui finit par glisser au sol, emportant avec elle le souvenir de ma dignité.

— Plus vite... s'il te plaît, je supplie, ma voix n'étant plus qu'un murmure brisé.

Il n'obéit pas. Au contraire, il ralentit le rythme, imposant une cadence de torture. Il ressort presque entièrement, me laissant vacillante, avant de s'enfoncer à nouveau avec une précision chirurgicale, cherchant ce point sensible au fond de moi qui me fait perdre tout sens commun. À chaque va-et-vient, le bruit de nos corps qui s'entrechoquent résonne dans le silence de la cave, un claquement de chair humide, un rythme sourd et primitif.

Je sens la sueur perler sur son torse et couler sur mes seins, mélangeant nos odeurs. C'est une ivresse bien plus puissante que celle du vin. C'est l'odeur du sexe, de la peau chauffée à blanc, de la reddition. Je lève mes jambes, les enroulant autour de sa taille pour l'attirer plus profondément, pour qu'il n'y ait plus un millimètre d'air entre nous.

— Tu le sens ? murmure-t-il à mon oreille, sa main remontant pour saisir fermement ma gorge, sans m'étouffer, juste pour me signifier que je lui appartiens totalement en cet instant. Tu sens comme tu es trempée ? Comme tu m'appelles ?

— Oui... oh mon Dieu, oui...

Il commence à accélérer. La lenteur calculée cède la place à une urgence brutale. Ses poussées deviennent des assauts, chaque coup me poussant un peu plus haut sur la table. Je m'accroche à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans ses trapèzes contractés par l'effort. Je sens le frottement de ses poils pubiens contre mon clitoris gonflé, une friction électrique qui envoie des décharges jusque dans la pointe de mes pieds.

— Dis-le, grogne-t-il, le visage déformé par l'effort et le plaisir. Dis que tu as besoin de ça. Dis que tu as besoin que je te défonce sur cette putain de table.

— J'ai besoin de toi... Je veux que tu me brises... n'arrête pas, ne t'arrête jamais !

Je ne me reconnais pas. Cette voix rauque, ces mots crus, cette envie d'être prise avec une telle violence... c'est une autre Clara. Une femme qui n'a plus rien à perdre parce qu'elle a déjà tout donné. Je sens mes muscles vaginaux se contracter autour de lui dans des spasmes incontrôlables, cherchant à puiser jusqu'à la dernière goutte de sa force.

Il retire ses mains de mes hanches pour saisir mes poignets et les plaquer de chaque côté de ma tête sur le bois dur. Il me surplombe, ses muscles saillants sous la faible lumière des appliques murales, et il se déchaîne. Il n'y a plus de tendresse, seulement cette quête désespérée d'exutoire. Les coups sont profonds, impitoyables, me clouant à la table à chaque impact. Mon bassin se soulève de lui-même pour aller à sa rencontre, cherchant l'étincelle qui fera tout exploser.

La chaleur dans mon bas-ventre devient insoutenable, une boule de feu qui se propage dans mes veines. Le plaisir est si intense qu'il en devient douloureux, une tension qui me fait arquer le dos jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une corde prête à rompre.

— Je vais venir, Clara... Je vais te remplir...

Ses yeux ne me quittent pas, fixés sur les miens avec une intensité qui me déchire l'âme. Je vois sa propre perte de contrôle, la faille dans son armure. C'est là, dans cette animalité partagée, que nous nous retrouvons enfin. Les fluides se mélangent, lubrifiant nos mouvements qui deviennent de plus en plus frénétiques. Je sens le gland de son sexe heurter mon col de l'utérus, provoquant des ondes de choc qui me font basculer dans un état de transe.

— Maintenant ! je hurle, mes hanches s'agitant avec une fureur que je ne soupçonnais pas. Prends tout ! Prends-moi !

Le monde commence à osciller. Le plafond de la cave, les rangées de bouteilles, tout

devient flou. Il ne reste que le contact de sa peau brûlante, l'odeur du vieux chêne et cette poussée incessante qui me propulse vers le bord du précipice. Je sens ses doigts s'enfoncer dans mes poignets, sa respiration devenir un râle de bête blessée, et je sais que nous y sommes. Le point de non-retour. L'instant où la chair prend le pas sur la raison, où le conflit se résout dans le sang et le foutre.

Pourtant, il retient encore le coup final, nous maintenant tous deux sur la crête de l'orgasme, prolongeant le supplice jusqu'à ce que je sois prête à pleurer de frustration et d'extase mêlées.

— Pas encore, souffle-t-il contre mon cou, ses dents mordillant ma peau sensible. Je veux que tu sentes tout. Je veux que tu te souviennes de ce moment à chaque fois que tu entreras dans cette pièce.

Il change brusquement d'angle, me saisissant par les cuisses pour me ramener vers le bord de la table, mes jambes pendant maintenant dans le vide, me laissant encore plus exposée, encore plus vulnérable à ses assauts qui reprennent avec une vigueur renouvelée. Chaque centimètre de lui semble maintenant sculpté pour me détruire. Et je ne demande que ça.

Le froid du bois de chêne sous mes fesses n'est plus qu'un lointain souvenir, balayé par l'incendie qu'il propage en moi. Mes jambes pendent, ballantes, privées de tout appui, m'obligeant à m'agripper à ses épaules massives comme si ma vie en dépendait. Je sens la rugosité de sa chemise sous mes ongles, le tissu qui menace de craquer tandis que je le tire vers moi, réclamant plus, réclamant tout.

— Regarde-moi, Clara. Regarde ce que tu me fais, grogne-t-il, sa voix brisée par un besoin qu'il ne peut plus dissimuler.

Je relève la tête, les yeux embrumés, le souffle court. Son visage est une toile de douleur et de désir pur. Une veine bat violemment sur sa tempe, et ses pupilles sont si

dilatées qu'elles ont presque dévoré l'iris. Il se retire lentement, centimètre par centimètre, me laissant un instant vide, béante, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, brutal, jusqu'au fond de mon être. Le choc me fait cambrer le dos si fort que ma poitrine pointe vers le plafond, mes seins heurtant son torse à chaque va-et-vient.

C'est une danse barbare. Il n'y a plus de place pour la douceur, plus de place pour les non-dits qui nous ont empoisonnés pendant des mois. Chaque coup de boutoir est une insulte à notre passé, chaque râle est une promesse de ruine. Il me saisit les hanches avec une telle force que je sais déjà que ses doigts laisseront des marques sombres sur ma peau pâle, des trophées de cette nuit de débauche.

Je sens son sexe, brûlant et impitoyable, frotter contre mon point de bascule. La friction est électrique, insupportable. Je commence à perdre pied, ma tête bascule en arrière, mes cheveux balayant la surface de la table de dégustation. L'odeur du vin renversé, de la sueur âcre et de nos fluides mêlés sature l'air, m'enivrant plus sûrement que n'importe quel grand cru.

— S'il te plaît... murmure-je, ou peut-être est-ce un cri, je ne sais plus. S'il te plaît, n'arrête pas...

— Je ne m'arrêterai pas tant que tu n'auras pas tout lâché, Clara. Je veux te voir te briser sous moi.

Il accélère la cadence, ses mouvements devenant frénétiques, presque sauvages. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, résonne dans la pièce silencieuse, rythmant notre descente aux enfers. Je sens les premières vagues de l'orgasme déferler au bas de mon ventre, des picotements qui se transforment en une chaleur liquide, radioactive.

Mes muscles se contractent autour de lui, un étau désespéré qui le fait gémir de douleur et de plaisir. Il lâche un juron étouffé, ses mains remontant pour encadrer

mon visage, m'obligeant à affronter son regard au moment où le monde explose.

C'est un déchirement. Une déflagration qui part de mon sexe pour irradier jusqu'à la pointe de mes orteils. Je crie son nom, un son guttural, méconnaissable, tandis que mes parois internes se convulsent sur lui en une série de spasmes violents. Il ne recule pas. Au contraire, il s'enfonce une dernière fois, le corps tendu comme un arc, le visage tordu par une extase presque effrayante.

Je le sens se vider en moi, de longs jets brûlants qui semblent marquer mon utérus au fer rouge. Son sperme est une coulée de lave qui scelle notre pacte, qui lave nos péchés dans l'excès. Il s'effondre contre moi, son front contre le mien, nos respirations n'étant plus que des sanglots saccadés.

La sueur perle sur nos fronts et coule le long de nos corps collés l'un à l'autre. Je sens l'humidité visqueuse entre mes cuisses, le mélange de nos désirs qui s'écoule lentement sur le bois sombre de la table, mais je ne peux pas bouger. Mes membres sont de plomb, mon esprit est un champ de ruines.

Pendant de longues minutes, seul le bruit de nos cœurs battant à l'unisson trouble le silence de la cave. Le conflit est résolu, mais à quel prix ? Nous sommes là, deux bêtes blessées sur un autel de chêne, liés par le foutre et la fatigue, conscients que plus rien ne sera jamais pareil.

Il se dégage lentement, son sexe quittant mon corps avec un bruit humide qui me fait frissonner malgré la chaleur ambiante. Je me sens soudainement vide, d'une solitude atroce malgré sa présence. Il ne dit rien, il se contente de réajuster ses vêtements d'une main tremblante, évitant mon regard.

Je reste allongée sur la table, les jambes encore entrouvertes, le ventre encore palpitant de ce trop-plein d'émotions. La réalité reprend ses droits, froide et tranchante comme un rasoir. Nous nous sommes aimés, nous nous sommes détruits,

et dans l'ombre de la salle de dégustation, l'ivresse des corps laisse place à la gueule de bois de l'âme.

Le chapitre se ferme sur cette vision : lui, debout, les mains appuyées sur la table, la tête basse ; et moi, brisée et entière à la fois, portant en moi le poids de sa semence et le silence de nos cœurs dévastés. L'ivresse est passée, mais le poison, lui, est bien là. Pour toujours.

Chapitre 10

Le Cru de la Vérité

Le silence dans la cave n'est pas une absence de bruit, c'est une matière épaisse, poisseuse, qui se referme sur nous comme un linceul de velours. L'air est saturé de l'odeur du vieux chêne, de la poussière séculaire et, de façon plus entêtante encore, de notre propre débordement. Je sens l'humidité de son sexe qui s'évapore de ma peau, le froid de la cave qui mord mes cuisses encore écartées sur le bois brut de la table de dégustation.

Je suis une épave magnifique. Une directrice financière dont les bilans sont impeccables, mais dont le cœur ressemble à une terre brûlée.

Julien s'est reculé de quelques pas. Il ne m'a pas aidée à me rasseoir. Il me laisse là, offerte au vide, les hanches douloureuses, le bas-ventre encore palpitant d'une intensité qui m'a arraché des cris que je ne me connaissais pas. Mes doigts se crispent sur le rebord de la table, mes ongles s'enfonçant dans le bois. Je sens un filet tiède, son foutre mêlé à mon propre plaisir, couler lentement le long de ma fesse pour s'écraser sur le sol de terre battue. Ce bruit est infime, mais dans cette crypte, il résonne comme une confession.

— Ne bouge pas, murmure-t-il.

Sa voix est rauque, écorchée. Il ne me regarde toujours pas. Il se dirige vers le fond de la voûte, là où l'ombre est la plus dense. Ses mouvements sont saccadés, comme s'il luttait contre l'envie de revenir m'écraser une fois de plus sous lui. Je l'observe, la vision encore un peu floue. Sa chemise est ouverte, trempée de sueur, collée à ses omoplates saillantes. Il ressemble à un ange déchu qui cherche sa rédemption dans les

poussières de l'histoire.

Je tente de refermer mes jambes, mais mes muscles tremblent trop. Je reste cette plaie béante, cette femme brisée par une jouissance qui ressemblait trop à une exécution. Toute ma vie, j'ai tout contrôlé. Les chiffres, les fusions-acquisitions, les hommes qui passaient dans mon lit comme des dossiers classés. Mais Julien... Julien a forcé le coffre-fort. Il n'a pas seulement pris mon corps, il a dégusté ma détresse, il a humé ma solitude avant de me remplir d'une rage de vivre qui me fait horriblement mal.

Il revient avec une bouteille. Elle n'a pas d'étiquette, juste une couche de poussière grise, presque blanche, qui semble faire partie du verre. Il la pose sur la table, juste à côté de ma main. Son regard rencontre enfin le mien. Ses yeux sont noirs, dilatés, hantés. Il y a une sauvagerie qui ne s'est pas éteinte avec l'orgasme.

— Le 1945, souffle-t-il. La survie dans une bouteille. Le cru de la vérité.

Il attrape un tire-bouchon en argent, ses doigts longs et habiles, ceux d'un artisan du désir, manient l'outil avec une précision chirurgicale. Je regarde le métal s'enfoncer dans le liège ancien. C'est la même pénétration, le même déchirement que ce que je viens de subir. Quand le bouchon sort, un soupir s'échappe de la bouteille, un râle vieux de près d'un siècle.

— Tu devrais te rhabiller, Clara, dit-il sans aucune douceur. Ou tu vas attraper froid. Ou je vais recommencer à te détruire.

— Je ne suis pas sûre de savoir comment faire, je répons, ma voix n'étant qu'un souffle brisé. Me rhabiller. Faire semblant d'être celle qui est entrée ici il y a deux heures. Elle est morte, Julien. Tu l'as étouffée sous ton poids.

Il s'arrête, la bouteille à la main. Il s'approche de moi, si près que je sens la chaleur qui émane de son torse. Il pose sa main libre sur ma cuisse, là où la trace de ses doigts

a laissé des marques rouges qui virent au violet. Son pouce écrase la peau fine, remontant vers ma toison encore humide de lui.

— Elle n'est pas morte, décrète-t-il d'un ton autoritaire qui me fait frissonner jusqu'aux entrailles. Elle a juste enfin retiré son masque de glace. Ce que je vois là, entre ces jambes, cette béance, cette sueur, ce sanglot que tu retiens... c'est la seule Clara qui m'intéresse.

Il verse le vin dans deux verres de cristal. Le liquide est d'une couleur sombre, presque comme du sang séché, une robe profonde qui semble absorber la faible lumière des bougies. L'odeur se déploie instantanément : des notes de terre mouillée, de cuir brûlé, de fruits noirs confits dans la douleur. C'est une odeur de fin du monde et de recommencement.

Il me tend un verre. Mes mains tremblent tellement que le cristal entre en collision avec mes dents quand je porte le breuvage à mes lèvres. Le vin envahit ma bouche. C'est une déflagration. C'est âpre, puissant, d'une complexité qui me donne envie de pleurer. Le goût de la terre de Bordeaux, le goût des années de guerre, le goût de l'attente.

Je bois une longue gorgée, laissant le liquide brûler ma gorge, tandis que je sens encore son foutre sécher sur ma peau. Le contraste entre la noblesse du nectar et la sauvagerie de notre acte est insupportable.

— Pourquoi ce vin, Julien ? Pourquoi maintenant ?

Il pose son verre, ses yeux ne quittant pas les miens. Il se penche, ses lèvres effleurant mon oreille, son souffle chaud contrastant avec le froid de la cave.

— Parce qu'on ne boit la vérité que lorsqu'on est mis à nu, Clara. Et parce que ça fait dix ans que je prépare ce moment.

Le verre manque de m'échapper. Je me tourne vers lui, le cœur battant à tout rompre dans ma poitrine dévastée.

— Dix ans ? De quoi tu parles ? On s'est rencontrés il y a trois mois...

Un sourire amer étire ses lèvres. Il passe sa main dans mes cheveux emmêlés, tirant légèrement ma tête en arrière pour m'obliger à le regarder. Il y a une dévotion terrifiante dans son regard, une sorte de fanatisme charnel.

— Tu m'as oublié, n'est-ce pas ? La grande Clara, l'héritière, la prédatrice. Mais moi, j'ai passé chaque nuit à imaginer le goût de ta peau sous ma langue. J'ai construit tout ça, cette carrière, cette réputation, juste pour que tu finisses par pousser cette porte. Juste pour te voir ainsi, brisée sur ma table.

Ma respiration se bloque. La cave semble soudain plus étroite, les murs de pierre se rapprochent. L'orgasme qui me laissait vide laisse place à une angoisse sourde, mêlée à une excitation malade. Je suis une proie, et le prédateur vient de m'offrir le cru le plus cher du monde pour célébrer sa capture.

Je regarde le vin dans mon verre, cette mare de sang noir. Je le regarde, lui, ce sommelier qui vient de m'ouvrir le corps et l'âme avec la même expertise qu'une bouteille de prix.

— Qui es-tu vraiment ? je demande, le souffle court.

Il s'empare de mon verre, le pose sur la table, et saisit mes poignets pour les plaquer au-dessus de ma tête. Son sexe, encore à demi-érectile, presse contre ma hanche à travers le tissu fin de son pantalon.

— Je suis l'homme qui va te faire expier chaque année de ton arrogance, Clara. Et on

va commencer par finir ce 1945. Ensemble. Sur tes genoux.

Le froid de la pierre me mord les genoux, mais c'est la pression de ses mains sur mes poignets qui me cloue au sol. Je suis là, nue, offerte à la poussière et aux ombres de cette cave, tandis qu'il me surplombe avec une autorité qui me donne envie de hurler et de ramper vers lui tout à la fois. Julien ne me regarde pas comme un amant, ni même comme un bourreau. Il me regarde comme un vigneron contemple une terre qu'il a enfin domptée après des années de sécheresse.

— Sur tes genoux, Clara. Regarde-moi.

Sa voix est un râle sourd qui vibre dans ma poitrine. Je lève les yeux, mes mèches de cheveux collées à mon front par la sueur et le vin. Il lâche mes poignets, mais je ne bouge pas. Je suis paralysée par l'intensité de son regard, par cette haine magnifique qui brille dans ses pupilles sombres. Il récupère le verre de 1945 sur la table de dégustation. Le liquide sombre ondule, lourd de promesses et de péchés.

Il ne me donne pas le verre. Il porte le cristal à ses propres lèvres, prend une gorgée lente, les yeux fixés dans les miens. Je vois sa pomme d'Adam bouger lorsqu'il avale. Puis, sans un mot, il saisit ma mâchoire, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une brutalité qui m'arrache un gémissement.

— Ouvre.

Je n'ai pas le temps de protester. Il se penche et plaque sa bouche contre la mienne. Ce n'est pas un baiser. C'est un transfert. Le vin coule de sa bouche dans la mienne, chaud, âpre, avec ce goût de terre humide, de fruits noirs confits et de sang vieux de quatre-vingts ans. C'est trop. Trop de saveurs, trop d'émotions. J'en laisse s'échapper une partie, un filet pourpre qui dégouline sur mon menton, trace un chemin brûlant entre mes seins avant de s'écraser sur le sol.

— Ne perds pas une goutte de ce que je t’offre, siffle-t-il contre mes lèvres. Tu sais combien d’hommes ont tué pour ce flacon ? Et toi, tu le laisses salir ta peau comme si tu n’étais qu’une traînée de passage.

Il attrape le col de sa propre chemise et l’arrache, les boutons sautant dans un cliquetis métallique sur le dallage. Son torse est massif, parcouru de cicatrices que je n’avais pas pris le temps de voir tout à l’heure, dans l’urgence de notre première étreinte. Il prend une nouvelle gorgée, mais cette fois, il ne m’embrasse pas.

Il verse le vin directement sur ma poitrine.

Le liquide est frais, me faisant sursauter. Le contraste entre le froid du vin et la chaleur de ma peau excitée me tire un cri étouffé. Le 1945 macule mes seins, s’insinue dans le creux de mon ventre. Julien pose le verre et s’agenouille entre mes jambes écartées. Sa main droite saisit ma cuisse, ses doigts s’enfonçant dans le gras de ma peau, tandis que sa langue commence à remonter le long de mon abdomen, lapant le vin avec une ferveur animale.

— Tu sens ça ? murmure-t-il, sa voix étouffée contre ma peau. C’est le goût de ton attente. C’est le goût de toutes les nuits où je t’ai imaginée ramper.

Sa langue est rugueuse, précise. Il lèche chaque goutte, chaque trace de ce nectar hors de prix, remontant vers mes mamelons qui se durcissent sous l’assaut de sa salive et du vin. Je rejette la tête en arrière, mes mains cherchant désespérément un appui sur la table derrière moi. Mes doigts rencontrent le bois froid, se crispent sur les rainures.

Je me déteste d’aimer ça. Je me déteste de sentir mon sexe, déjà meurtri par ses coups de boutoir précédents, se gonfler à nouveau, s’humidifier d’un désir qui dépasse l’entendement. C’est une humiliation sacrée.

— Julien... pitié...

— Pitié pour quoi, Clara ? Pour t'avoir donné ce que tu cherchais dans chaque verre, dans chaque lit, sans jamais le trouver ?

Il remonte jusqu'à mon cou, ses dents mordillant la peau tendre juste sous mon oreille. Son souffle est chargé de l'arôme puissant du vieux millésime. Sa main gauche quitte ma cuisse pour descendre entre mes jambes. Il n'est pas tendre. Il écarte mes lèvres charnues avec ses pouces, révélant mon intimité encore rouge, luisante de notre mélange de fluides.

Il plonge deux doigts en moi, d'un coup sec.

— Tu es tellement trempée. Tu es une fontaine de vin et de luxure, Clara. Regarde-toi. La grande héritière, la femme que tout le monde craint, réduite à une flaque sur le sol de ma cave.

Il retire ses doigts et les porte à sa bouche, goûtant le mélange de vin et de moi. Ses yeux ne me quittent pas, sombres, prédateurs. Il se redresse légèrement, dégageant son sexe qui a repris toute sa superbe, tendu, veineux, une arme de chair prête à me briser de nouveau.

— Tu as soif, n'est-ce pas ?

Il saisit la bouteille de 1945 par le goulot. Il n'en reste qu'un tiers. Il ne la porte pas à ses lèvres. Il la place juste au-dessus de mon visage.

— Bois, Clara. Bois jusqu'à ce que tu étouffes.

Il penche la bouteille. Le vin coule en un jet continu. Je suis obligée d'ouvrir la bouche, d'avalier de grandes gorgées qui me brûlent la gorge, le liquide s'écoulant sur mes joues, inondant mes yeux. Je m'étouffe à moitié, je tousse, mais il ne s'arrête pas.

Il me force à absorber cette richesse, cette histoire, cette folie, jusqu'à ce que la bouteille soit vide.

Lorsqu'il la repose enfin, je suis couverte de rouge, haletante, le cerveau embrumé par l'alcool et la soumission. Il se saisit de mes hanches et me tire vers lui, me forçant à basculer sur le dos, le corps offert, les membres lourds.

— Maintenant que tu as le sang de la terre en toi, dit-il en se plaçant entre mes cuisses, je vais te montrer ce que c'est que de brûler pour de bon.

Il ne s'insère pas tout de suite. Il frotte son gland contre mon clitoris gonflé, chaque mouvement lent, calculé pour me torturer. Je sens sa chaleur, sa puissance, et je lève les hanches, cherchant désespérément l'intrusion.

— Supplie-moi, ordonne-t-il, ses mains enserrant ma gorge avec une fermeté qui me coupe presque le souffle. Dis-moi que tu n'es rien sans ce que je te donne.

— Je n'suis... rien... grogné-je, les larmes piquant mes yeux. Julien, s'il te plaît... baise-moi jusqu'à ce que j'oublie mon nom.

Un sourire cruel étire ses lèvres. Il s'enfonce en moi d'un coup de rein violent, dévastateur, me clouant au sol de pierre. La douleur et le plaisir explosent dans mon bas-ventre, une déflagration qui me fait cambrier le dos jusqu'à ce que mes os craquent presque. Il commence un va-et-vient sauvage, sans rythme, cherchant uniquement à me percuter, à me posséder dans ce qu'il y a de plus animal.

Chaque choc de son bassin contre le mien résonne dans la cave silencieuse. Je griffe ses bras, ses épaules, cherchant à m'ancrer dans la réalité alors que tout s'effondre autour de moi. La pierre est froide, son corps est un brasier, et entre les deux, je suis le fruit que l'on presse jusqu'à ce qu'il n'en reste que la peau.

— Tu sens ça ? tonne-t-il entre deux halètements. C'est la vérité, Clara. Le reste n'est que du mensonge en bouteille.

Il accélère, ses coups deviennent plus courts, plus brutaux. Je sens l'orgasme monter, une vague noire et violente, alimentée par l'alcool et la honte. Je suis au bord du précipice, et il le sait. Il ralentit soudain, me laissant suspendue au-dessus du vide, haletante, les muscles de mon vagin se contractant désespérément sur lui.

— Pas encore, murmure-t-il à mon oreille. On n'a pas fini de purger tes péchés.

Il me retourne brusquement, me mettant à quatre pattes, mon visage pressé contre le bois de la table de dégustation qui sent encore le vin renversé. Il saisit mes hanches par l'arrière, m'ajustant avec une précision de boucher.

— Regarde ce qu'on a fait de ce 1945, Clara. Regarde ce désastre. C'est toi. C'est nous.

Ses mains sont des étaux sur mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme s'il voulait y laisser l'empreinte indélébile de sa propriété. Le bois de la table de dégustation est une morsure froide contre mes paumes, mais l'incendie est derrière moi, en moi. Julien ne me laisse aucune chance de reprendre mon souffle. Il se cale contre mon fessier, dur, impitoyable, et d'un coup de rein sec, il s'enfonce à nouveau.

Je pousse un cri qui se meurt dans le vernis de la table. Ce n'est plus du plaisir, c'est une invasion. Je sens chaque millimètre de sa verge, la tension de ses veines, la chaleur irradiante de son bas-ventre qui vient claquer contre mes fesses à chaque assaut. C'est un rythme de galop, une cadence de bête traquée.

— Regarde, Clara ! m'ordonne-t-il, sa voix brisée par l'effort. Regarde le sang de la terre couler avec le nôtre !

Mes yeux, brouillés par les larmes et la sueur, se fixent sur la flaque de 1945 qui s'étale devant moi. Le liquide pourpre, sombre comme un secret trop longtemps gardé, s'écoule lentement entre les fentes du bois. À chaque mouvement de Julien, à chaque secousse qui malmène mon corps, des gouttes de ma propre sueur viennent perler dans ce nectar hors de prix.

Il m'attrape par les cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à cambrer l'échine. Ma gorge est offerte, vulnérable. Il se penche, ses dents frôlant mon oreille, son souffle court comme un râle d'agonie.

— Tu crois que tu peux t'enfuir ? Que tu peux laver ça ? Tu sens comme tu es trempée ? Tu sens comme tu l'appelles ?

Il a raison. Mon corps est une trahison. Mon sexe, gorgé de lui, se contracte dans un spasme douloureux de désir. Je suis une plaie ouverte, un fruit écrasé sous sa botte, et j'en redemande. Je recule contre lui, cherchant l'impact, cherchant à ce qu'il me brise pour de bon. L'odeur du vin renversé, fermentée, presque métallique, se mêle à l'odeur de notre sexe, de la sueur acide et de la peau chauffée à blanc. C'est une ivresse plus brutale que n'importe quel alcool.

— Julien... s'il te plaît... je...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? Que je te pardonne ? Que je m'arrête ?

— Non... ne t'arrête jamais... Tue-moi avec ça...

Il grogne, un son animal qui remonte du fond de ses entrailles. Il lâche mes cheveux pour plaquer ses mains à plat sur mes omoplates, m'écrasant littéralement contre le bois tandis qu'il accélère encore. La violence de ses coups de butoir me fait basculer dans un abîme noir. Je ne suis plus Clara, je suis une extension de sa rage, une réceptacle pour sa douleur.

Le plaisir monte, insoutenable, une décharge électrique qui part de mon point de contact avec lui et irradie jusqu'à mes orteils qui se crispent sur le sol de pierre. C'est une agonie délicieuse. Je sens son propre rythme changer, devenir erratique. Ses muscles se tétanisent.

— Clara... putain... Clara !

Il s'enfonce une dernière fois, si profondément que j'ai l'impression qu'il touche mon âme, et il se vide en moi dans un spasme qui le laisse tremblant contre mon dos. Au même instant, mon propre orgasme m'emporte, une vague de fond qui me déchire les entrailles. Je m'effondre sur la table, le visage dans le vin, mes poumons brûlant pour un peu d'air.

Le silence qui suit est assourdissant, seulement troublé par nos respirations hachées. Il reste là, encore uni à moi, son poids m'écrasant agréablement. La fraîcheur de la cave revient nous frapper, mais la chaleur qui coule entre mes cuisses, ce mélange de lui et de moi, reste un rappel brûlant de ce qui vient de se produire.

Lentement, il se retire. Le bruit de succion est un déchirement. Je me redresse avec peine, mes jambes flageolantes, mes vêtements en lambeaux autour de mes hanches. Julien ramasse la bouteille de 1945. Il reste un fond de robe sombre au fond du verre. Il ne dit rien, il se contente de me regarder, les yeux injectés de sang, les lèvres entrouvertes.

Il porte la bouteille à ses lèvres, boit une gorgée, puis il me saisit le menton. Ses doigts sont tachés de vin et de mon humidité. Il m'embrasse, me forçant à partager le goût de la terre, du vieux chêne et de la défaite. Le liquide descend dans ma gorge, amer et divin.

— Tu sais pourquoi j'ai ouvert cette bouteille ? murmure-t-il, sa voix n'étant plus

qu'un fil de soie déchiré.

Je secoue la tête, incapable de parler, mes yeux fixés sur la cicatrice qui barre son arcade sourcilière.

Il pose la bouteille vide sur la table avec une lenteur de croque-mort. Il s'approche si près que je sens la chaleur de son torse contre mes seins meurtris.

— Ce n'était pas pour fêter la vente du domaine. Ce n'était pas pour le prix. C'était parce que j'attendais ce moment depuis six ans, Clara. Depuis le jour où tu es partie sans te retourner.

Il passe un pouce sur ma lèvre inférieure, essuyant une goutte de vin qui s'y attardait. Son regard est une confession qui me fait plus de mal que tous ses coups de rein.

— J'ai gardé ce cru pour le jour où je te posséderais à nouveau. Pour le jour où je pourrais enfin te regarder en face et voir que tu es aussi détruite que moi.

Il s'éloigne de quelques pas, me laissant seule dans l'ombre de la cave, le corps tremblant, le sexe à vif et le cœur en lambeaux.

— La vérité, Clara, c'est que je ne t'ai jamais haïe. Je t'ai attendue. Et maintenant que je t'ai eue... je ne sais pas si je peux te laisser repartir.

Il se détourne et sort de la pièce, me laissant là, parmi les bouteilles centenaires et le spectre de notre passé, avec le goût de 1945 sur la langue et le sentiment terrifiant que, pour la première fois, je ne m'appartiens plus du tout.

Chapitre 11

L'Aube Grise

Le froid a fini par m'arracher au néant. Ce n'est pas le froid piquant d'un hiver bordelais, mais celui, insidieux et sépulcral, d'une cave qui a vu passer trois siècles de poussière et de silences. Mes paupières sont lourdes, collées par le sel des larmes et la fatigue d'une nuit qui a pulvérisé toutes mes défenses.

Je suis allongée sur le tapis de cuir élimé que Julien a jeté au sol, au milieu des caisses de bois et des fûts de chêne. Mon corps n'est plus qu'une carte de douleurs exquises et de tiraillements sourds. Quand je tente de bouger, un gémissement franchit mes lèvres gercées. Chaque muscle me rappelle son empreinte. Mes cuisses sont ankylosées, tremblantes, marquées par la pression de ses doigts qui s'y sont ancrés avec une fureur de naufragé.

Je sens encore le poids de son corps sur le mien, cette masse de muscles et de détermination qui m'a broyée autant qu'elle m'a ressuscitée. L'odeur est partout. Elle s'est infiltrée dans mes pores, dans mes cheveux défaits : un mélange âcre de vin vieux, de sueur masculine et de ce musc sauvage qui n'appartient qu'à lui. Et puis, il y a cette sensation d'humidité entre mes jambes, le rappel glissant et froid de sa semence qui sèche contre ma peau, mêlée à mon propre plaisir. C'est une souillure que je devrais détester, une preuve de ma défaite, mais c'est la seule chose qui me fait encore me sentir vivante dans cette pénombre grise.

Je me redresse sur un coude, le cœur cognant contre mes côtes comme un animal en cage. La cave est plongée dans cette lumière incertaine de l'aube qui filtre par les soupiraux étroits, tout en haut des murs de pierre. Les bouteilles, alignées comme des soldats de verre, semblent me juger. Six ans de contrôle, de froideur calculée, de

bilans comptables et de visages de marbre, tout cela vient de s'effondrer en quelques heures de bestialité et de confessions murmurées.

« Je ne sais pas si je peux te laisser repartir. »

Ses mots résonnent dans le silence, plus tranchants que le verre brisé. Il m'a eue. Pas seulement mon corps, qu'il a malmené avec une précision chirurgicale, mais cette part de moi que j'avais enterrée si profondément que je pensais l'avoir tuée. Il a ouvert la faille. Il a bu mon agonie comme il boit ses grands crus : avec une délectation cruelle.

La panique monte d'un coup, acide, brûlante. Je dois partir. Je dois redevenir la directrice financière que rien n'atteint. Je ne peux pas rester ici, dans ce temple de l'ivresse et du souvenir, à attendre qu'il revienne pour achever ce qu'il a commencé. S'il me regarde encore une fois avec cette lueur de possession dans les yeux, je crains de ne plus jamais vouloir sortir de cette crypte.

Je cherche mes vêtements à tâtons dans l'obscurité. Ma main rencontre la soie de mon chemisier, jeté dans un coin, froissé, presque indécent. Je le ramène contre ma poitrine nue. Le tissu frais me fait frissonner. Mes seins sont encore sensibles, les mamelons irrités par le frottement de sa barbe et la morsure de ses dents. Je me vois, dans l'ombre, une silhouette brisée cherchant ses morceaux.

Je trouve ma jupe crayon, déchirée au niveau de la fente arrière. Je l'enfile avec des gestes saccadés, les mains tremblantes au point de rater la fermeture éclair. Mes doigts glissent sur ma peau, rencontrant les traces de ses mains sur mes hanches. Il m'a marquée. Il y aura des bleus demain. Des bleus qui raconteront l'histoire d'une femme qui a lâché prise, qui a crié le nom d'un homme qu'elle était censée avoir oublié.

Je me lève, mais mes jambes se dérobent. Je manque de tomber, me rattrapant in

extremis à une étagère de Pétrus. Le contact du bois froid me stabilise un instant. Mon sexe est à vif, une brûlure constante qui irradie à chaque pas, me rappelant la profondeur de ses coups de rein, cette cadence animale qu'il m'a imposée jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un cri, une flaque, un néant.

Je cherche mes escarpins. Ils sont là, renversés comme des débris de naufrage. En les enfilant, je me sens ridicule. Comment puis-je prétendre retrouver ma dignité alors que je porte encore son odeur, que je sens encore le liquide s'écouler lentement le long de ma cuisse, trace indélébile de notre collision ?

Le silence de la cave devient oppressant. J'ai l'impression que les murs se rapprochent. Je fixe la porte lourde en chêne ferré, celle par laquelle il est sorti, me laissant seule avec mes démons. Est-il derrière ? Attend-il que je sorte pour me cueillir, me plaquer contre la pierre et me prouver à nouveau que je lui appartiens ?

La terreur se mêle à une envie lancinante de le voir. C'est là que réside le vrai danger. Je ne fuis pas Julien. Je fuis ce qu'il a réveillé en moi : ce besoin d'être détruite pour exister.

Je ramasse mon sac à main, mes doigts se referment sur le cuir froid. Je ne prends pas la peine de me recoiffer, de m'essuyer. Je veux juste sortir de ce trou à rats, retrouver la lumière crue du jour, celle qui ne ment pas, celle qui ne sent pas le soufre et le désir.

Je fais un pas, puis deux, vers l'escalier de pierre. Chaque mouvement est une torture. Ma propre humidité me rappelle ma trahison. Mon corps veut rester. Mon corps veut ramper jusqu'à lui, lui demander de recommencer, de me briser encore plus fort, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de Clara, seulement une chose à lui.

Mais ma tête, cette forteresse de glace en décomposition, hurle de fuir.

Je pose le pied sur la première marche. La pierre est glacée sous la fine semelle de mes chaussures. Je ne me retourne pas. Si je regarde une seule fois le tapis de cuir où il m'a possédée, je sais que je m'effondrerai et que je hurlerai son nom jusqu'à ce qu'il vienne me faire taire de la seule manière qu'il connaisse.

Je monte, le souffle court, le cœur en miettes, laissant derrière moi l'odeur du 1945 et le spectre de la seule nuit où j'ai été vraiment moi-même. L'aube grise m'attend, et elle promet d'être la plus solitaire de ma vie.

Ma main se crispe sur la rampe en fer forgé, le métal rouillé mordant la paume de ma main. Je suis à mi-hauteur de cet escalier maudit, suspendue entre les ténèbres de la cave et la lumière blafarde qui filtre sous la porte de la cuisine, là-haut. Mon entrejambe me brûle, une pulsation sourde et rythmée qui rappelle à chaque seconde l'assaut qu'il a mené contre moi. Je sens une goutte, épaisse et chaude, glisser le long de ma cuisse interne. Sa semence. Le sceau de ma défaite qui s'écoule lentement, me narguant.

— Clara.

Son nom claque dans le silence de la crypte comme un coup de fouet. Je me fige, un pied suspendu au-dessus de la marche suivante. Ma respiration se bloque dans ma gorge. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il est là, au pied de l'escalier. Je sens son regard peser sur mes reins, sur la cambrure de mon dos, déshabillant la mince couche de tissu qui me sépare de lui.

— Ne fais pas un pas de plus, ordonne-t-il. Sa voix est basse, éraillée par le tabac et les cris de plaisir qu'il m'a arrachés. Elle n'a rien de la tendresse d'un amant. C'est la voix d'un maître qui siffle son chien.

— Je m'en vais, dis-je, mais les mots ne sont qu'un souffle pathétique. Je ne peux pas rester ici. Je ne peux pas... t'aimer.

Le mot est lâché. Une erreur fatale. Un rire sec, dépourvu de joie, résonne contre les murs de pierre. J'entends le bruit de ses pas. Un impact lourd, lent, délibéré. Il monte.

— T'aimer ? répète-t-il en arrivant juste derrière moi.

Je sens la chaleur de son torse irradier dans mon dos, sans qu'il me touche encore. L'odeur de sueur, de cuir et ce parfum musqué qui m'obsède m'envahit les narines, me faisant tourner la tête.

— Regarde-toi, Clara. Tu trembles comme une feuille. Tu fuis parce que tu as peur de ce que tu es quand je te retourne sur cette table. Tu fuis parce que tu es une petite bourgeoise qui ne supporte pas d'avoir aimé être traitée comme une chienne.

— Tais-toi, je hoquète, les larmes piquant mes paupières.

Il pose ses mains sur mes hanches. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair avec une brutalité possessive, là où la peau est déjà marquée par ses empreintes. Il me tire violemment vers l'arrière, me plaquant contre lui. Mon dos rencontre la dureté de son corps, ses muscles saillants, et surtout, la saillie impitoyable de son sexe qui se réveille déjà, dur comme de la pierre contre mes fesses.

— Regarde-moi quand je te parle, grogne-t-il à mon oreille.

Il m'attrape par les cheveux, tirant ma tête en arrière avec une force qui me force à cambrer l'échine. Je gémiss, un son de détresse qui se transforme malgré moi en un soupir de besoin. Mes yeux rencontrent les siens dans la pénombre. Ils sont noirs, dilatés par un désir qui frise la rage.

— Tu sens ça ? chuchote-t-il en frottant son érection contre mon sillage humide. Tu sens comme ton corps m'appelle ? Tu peux monter ces marches, Clara. Tu peux

rentrer chez toi, te doucher, essayer d'effacer mon odeur. Mais tu passeras chaque nuit à te toucher en pensant à ce que je t'ai fait. Tu passeras chaque seconde à crever d'envie que je t'écarte les cuisses pour te remplir à nouveau.

— C'est faux...

Pour toute réponse, il glisse une main sous ma jupe froissée. Ses doigts, calleux et experts, trouvent immédiatement le chemin de mon intimité. Il ne cherche pas la douceur. Il enfonce deux doigts en moi d'un coup sec, testant mon humidité. Je pousse un cri qui se perd dans la pierre froide de la cave. Je suis trempée, un gouffre de désir béant qui ne demande qu'à être comblé.

— Regarde comme tu es prête, siffle-t-il, faisant bouger ses doigts à l'intérieur de moi, fouillant mes parois avec une bestialité calculée. Tu es une fontaine, Clara. Tu ne pars nulle part. Pas avant que je t'aie vidée de toute cette prétention.

Il retire ses doigts, les portant à ses lèvres pour les goûter sans me lâcher du regard. Le geste est d'une obscénité révoltante, et pourtant, mon bas-ventre se contracte violemment. Le conflit en moi est une torture. Ma raison hurle de le frapper, de m'enfuir, mais mon sang bout, mes seins pointent, et mon clitoris palpite désespérément sous l'effet de sa proximité.

— À genoux, ordonne-t-il brusquement.

— Quoi ?

— À genoux sur cette marche. Maintenant. Si tu veux partir, il va falloir le gagner. Montre-moi à quel point tu as honte, Clara. Montre-moi à quel point tu me détestes pendant que tu me supplies de te baiser sur cet escalier dégueulasse.

Je tremble, mes jambes flageolent. Le froid de la pierre remonte en moi, mais le feu

qu'il a allumé est plus fort. Je me sens sombrer. Ma volonté s'effrite comme du vieux mortier. Je lâche la rampe. Mes genoux rencontrent la dureté glacée de la marche de pierre. Je suis là, brisée, offerte, à ses pieds, dans l'ombre d'une aube qui ne viendra jamais assez vite pour me sauver de moi-même.

Il déboucle sa ceinture dans un claquement métallique qui résonne comme un glas.

— Ouvre la bouche, ordonne-t-il en saisissant ma mâchoire. Je veux voir tes larmes couler sur mon sexe.

Je lève les yeux vers lui, le visage baigné de pleurs et de luxure, totalement soumise à l'animalité de l'instant. La fuite est oubliée. Il ne reste plus que l'odeur du soufre, le goût du sel, et l'imminence d'une nouvelle destruction. Sa verge s'extrait de son pantalon, pulsante, impatiente, une arme de chair prête à me briser une fois de plus.

Je n'ai jamais été aussi vivante. Je n'ai jamais été aussi morte. Ses doigts se resserrent sur ma nuque, me forçant à avancer le visage vers lui, vers l'abîme.

Mes doigts s'accrochent à ses cuisses, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de son pantalon comme pour m'empêcher de sombrer tout à fait, ou peut-être pour l'entraîner avec moi dans ma chute. L'odeur de son sexe, musquée, entêtante, m'assaille avant même qu'il ne m'effleure. C'est l'odeur de ma défaite.

— Regarde-moi, grogne-t-il.

Je lève les yeux. Ma vision est brouillée par les larmes, mais je vois l'acier de son regard. Ses doigts, crispés dans mes cheveux, m'obligent à basculer la tête en arrière dans une position de vulnérabilité totale. La première caresse est un choc. Son gland, chaud et humide, vient heurter mes lèvres tremblantes. Je gémiss, un son rauque qui se brise contre sa peau.

Je ne suis plus Clara, la femme qui voulait fuir. Je suis une chose, une extension de son désir, une plaie ouverte.

J'ouvre la bouche. La chaleur de sa verge m'envahit, comblant le vide atroce que la peur avait creusé en moi. C'est dur, pulsant, d'une dimension qui semble vouloir me déchirer la gorge. Je l'accueille avec une ferveur désespérée. Mes lèvres se scellent sur lui, ma langue explore chaque veine, chaque relief de cette chair qui me gouverne. Le goût du sel de mes propres pleurs se mélange à son suc, un cocktail d'amertume et de vie qui me donne envie de hurler.

— Plus profond, Clara. Prends tout. Comme tu prends ma vie.

Il exerce une pression constante sur ma nuque. Je m'étouffe à moitié, mes yeux révulsés cherchent le plafond de la cave, mais il n'y a que lui. Il n'y aura toujours que lui. Je sens son rythme s'accélérer, ses hanches qui martèlent mon visage. La dureté de la pierre sous mes genoux n'est plus une douleur, c'est une ancre. Je me laisse malmener, je me laisse dévorer. Le bruit de la succion, les claquements de sa peau contre mes joues, le râle qui s'échappe de sa poitrine... c'est la seule musique que je mérite.

Soudain, il me saisit sous les aisselles et me soulève avec une force brute, m'arrachant à son sexe pour me retourner brutalement. Mon front vient frapper la pierre froide de la marche supérieure. Je suis à quatre pattes, brisée, les reins cambrés sous la pression de sa main qui s'abat sur mes fesses dans un bruit sec. La douleur irradie, délicieuse, nécessaire. Elle efface la honte. Elle ne laisse place qu'à l'animal.

— Tu voulais partir ? souffle-t-il contre mon oreille, son souffle court brûlant ma peau. Regarde où tu es. Regarde ce que tu es.

Il ne s'embarrasse plus de préliminaires. Il écarte mes fesses d'un geste violent et s'enfonce en moi d'un seul coup.

Le cri qui s'échappe de ma gorge est un déchirement. Je ne suis pas prête, je suis trop étroite, trop sèche de peur, mais il s'en moque. Il entre en moi comme on entre en guerre. Chaque coup de boutoir me propulse contre la marche de pierre, ma peau s'écorchant contre le granit, mais je m'en fous. Je veux être marquée. Je veux qu'il laisse des traces qu'aucune aube ne pourra effacer.

C'est un carnage de fluides et de souffles courts. Je sens sa verge me remplir, me heurter le col de l'utérus avec une régularité de métronome, cherchant à atteindre ce qui reste de mon âme derrière ma chair. Je griffe la pierre, mes doigts saignent, mais le plaisir est là, une brûlure froide qui monte de mon bas-ventre, une électricité sale qui me fait tressauter.

— Dis-le, ordonne-t-il en me saisissant les cheveux pour me forcer à cambrer davantage. Dis-moi que tu n'iras nulle part.

— Je reste... je reste... gémis-je, la voix étouffée par les sanglots. Prends-moi... brise-moi encore...

L'intensité grimpe d'un cran. Il ne se retient plus. Sa main libre vient enserrer ma gorge, juste assez pour me faire sentir la limite entre la vie et le néant. Ma vue se trouble, des taches de lumière dansent derrière mes paupières. Le rythme devient frénétique, une transe de sueur et de haine amoureuse. Je sens mon propre sexe se contracter, inonder ses cuisses, tandis que l'orgasme monte, violent, injuste, une punition autant qu'une récompense.

— Maintenant ! rugit-il.

Il s'enfonce une dernière fois, jusqu'à la garde, son corps se tendant comme un arc. Je sens la chaleur de sa semence m'envahir, par vagues brûlantes, me remplissant jusqu'à l'écoeurement, jusqu'à l'extase. Mon propre cri se perd dans le silence de la

cave, une explosion de spasmes qui me laisse exsangue, la tête retombant sur la pierre froide.

Le silence qui suit est plus lourd que le vacarme de nos corps.

Il se retire lentement, un bruit de succion humide marquant la fin du supplice. Je m'effondre sur le ventre, les bras en croix, ma peau brûlante au contact du sol glacé. Je sens son foutre couler le long de mes cuisses, une souillure que je n'ai pas la force d'essuyer.

Il se rhabille dans l'ombre, les cliquetis métalliques de sa ceinture signifiant le retour de l'ordre, de sa domination. Il ne me regarde pas. Il n'a plus besoin de me regarder. Il a gagné.

Un rai de lumière grise filtre par le soupirail, tout en haut. C'est l'aube. Elle est moche, froide, dépourvue de promesses. Elle n'éclaire que les débris de ma volonté et la mare de mes larmes mêlées à son plaisir.

Je ferme les yeux. Je suis là, au fond du trou, là où personne ne viendra me chercher. Là où je n'ai plus besoin de faire semblant d'être humaine. L'ombre de l'aube est ma seule couverture, et le sel sur mes lèvres, mon seul repas. Le chapitre de la fuite est clos. Celui de la destruction peut enfin commencer.

Chapitre 12

La Lie du Souvenir

Sept jours.

Sept jours que je fixe les chiffres noirs sur mon écran Retina avec l'impression de regarder des insectes morts s'agglutiner sur une vitre. Sept jours que je porte mes tailleurs les plus stricts, boutonnés jusqu'au cou, comme une armure destinée à contenir une carcasse qui menace de s'effondrer. À trente-deux ans, je suis la Directrice Financière que tout Bordeaux craint et admire, celle qui redresse les bilans d'une main de fer. Mais sous la soie de ma lingerie La Perla, ma peau est un champ de ruines.

Chaque fois que je m'assieds dans mon fauteuil de cuir ergonomique, je sens le fantôme de Julien. Je sens encore la pression de ses doigts sur mes hanches, cette poigne qui ne laissait aucune place au doute, seulement à l'obéissance. Le cuir de mon bureau a la même odeur que celui de sa cave, et ce parfum me donne la nausée autant qu'il me fait mouiller. Mon propre corps est devenu un traître. Une zone occupée.

Le succès est une plaisanterie amère. J'ai conclu ce matin une fusion à six millions d'euros, et tout ce que je voulais, c'était sentir le goût métallique de la peur dans ma gorge et l'odeur du chêne humide. Je voulais être de nouveau plaquée contre ce mur de pierre froide, les jambes écartées jusqu'à la déchirure, là où les chiffres n'existent plus. Là où je ne suis plus une cadre sup, mais juste une fente qui supplie, une bouche qui boit sa propre déchéance.

Il pleut sur Bordeaux. Une pluie fine, grise, qui noie les vignobles au loin. Mon

bureau, au dernier étage de cette tour de verre, ressemble à une cellule de luxe. Je me lève, m'approchant de la baie vitrée. Mon reflet me dégoûte. Mes traits sont tirés, mes yeux trop brillants. Je ressemble à une femme qui a vu Dieu dans un caniveau et qui ne s'en est pas remise.

On frappe à la porte. C'est ma secrétaire, une silhouette floue qui dépose un colis lourd sur la table de réunion.

— Un coursier vient de laisser ça pour vous, Clara. C'est... c'est du vin, je crois.

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Mon cœur vient de rater une pulsation, un spasme douloureux qui irradie jusque dans mon entrejambe. Je sais. Avant même de voir l'expéditeur, je sais. L'odeur de la caisse en bois brut s'échappe déjà, envahissant l'espace aseptisé de mon bureau. C'est une odeur de terre, de cave, de sexe séché et de souvenirs interdits.

Une fois seule, je m'approche de la caisse. Mes mains tremblent. Moi, la femme qui n'a jamais tremblé devant un conseil d'administration, je lutte pour insérer le coupe-papier sous le couvercle de bois. Le crissement du clou qui s'arrache résonne comme un cri dans le silence de la pièce.

À l'intérieur, nichée dans la paille, une bouteille sans étiquette. Sombre. Mystérieuse. Et une enveloppe de papier épais, couleur crème.

Je sors la bouteille. Elle est fraîche, presque glacée. Je la serre contre moi, contre ma poitrine, cherchant le contact de Julien à travers le verre. Je ferme les yeux et je me revois là-bas, une semaine plus tôt. Je sens encore son foutre couler lentement à l'intérieur de mes cuisses, cette chaleur visqueuse qui marquait son territoire. Je me souviens du bruit de sa braguette, du claquement de sa ceinture. Du mépris magnifique dans son regard quand il m'a laissée là, brisée et enfin entière.

J'ouvre l'enveloppe. L'écriture est nerveuse, masculine, une calligraphie qui semble griffer le papier.

"Clara,

Le vin, c'est comme le deuil. On croit qu'on peut le contrôler, le mettre en bouteille, lui donner un prix. Mais la lie finit toujours par remonter. Tu penses avoir repris ta vie de glace, tes chiffres et ton silence. Tu penses que le froid de ton bureau effacera la brûlure de mes mains sur tes seins.

Tu te trompes. Tu es la lie, Clara. Le reste le plus sombre, le plus amer, celui qu'on ne peut pas jeter parce qu'il contient toute la vérité du fruit. Cette bouteille est le millésime de ta chute. Bois-la seule. Sens chaque goutte te violer l'esprit comme je l'ai fait avec ton corps.

Je n'ai pas fini de te détruire. Je commence seulement à te construire.

J."

Mes jambes se dérobent. Je me laisse glisser au sol, le dos contre mon bureau, la bouteille entre mes genoux. Les larmes montent, brûlantes, acides. Elles s'écrasent sur le papier, faisant baver l'encre noire. *La lie du souvenir.*

Le texte est d'une violence émotionnelle insoutenable. Il a lu en moi. Il sait que derrière ma réussite sociale, je ne suis qu'une femme affamée de douleur parce que la douleur est la seule chose qui me fait me sentir vivante. Il sait que j'ai passé la semaine à toucher mon sexe en pensant à ses insultes, à la façon dont il m'a traitée comme une chienne de race qu'on dresse par le plaisir.

Je regarde la bouteille. Le liquide à l'intérieur semble noir, épais comme du sang coagulé. Je n'ai pas besoin de tire-bouchon. Je brise le goulot d'un coup sec contre le

rebord de ma table basse en marbre. Le bruit du verre qui éclate est une libération. Le vin rouge gicle sur mes chaussures à mille euros, sur la moquette crème, sur mes mains. On dirait un crime.

C'en est un. L'assassinat de la Clara que tout le monde connaît.

Je porte le goulot cassé à mes lèvres, sans me soucier des éclats qui pourraient me couper. Je bois. Le liquide est d'une puissance sauvage. Il est âpre, chargé de tanins qui me râpent la langue, m'étouffent presque. C'est le goût de la cave. Le goût de sa peau. Le goût de la soumission.

Je sens la chaleur de l'alcool descendre dans ma gorge, puis se diffuser dans mon ventre, réveillant l'incendie que j'essayais d'éteindre depuis sept jours. Ma main libre glisse entre mes jambes. À travers le tissu de mon pantalon de costume, je sens que je suis déjà trempée. Une fontaine de besoin. Je frotte mon clitoris avec une force désespérée, griffant le tissu, gémissant contre le goulot de la bouteille.

— Putain... Julien...

Le nom s'échappe comme un blasphème. Je ne suis plus la Directrice Financière. Je suis une épave dans un bureau de verre, une femme qui se caresse avec du vin et des larmes, perdue dans le souvenir d'un homme qui l'a possédée jusqu'à l'âme.

Je veux qu'il revienne. Je veux qu'il voie ce qu'il a fait de moi. Je veux qu'il me prenne ici, sur ce tapis souillé de rouge, qu'il déchire ce tailleur hors de prix et qu'il me rappelle que mon seul succès, c'est d'être à lui.

Je renverse la bouteille, laissant le reste du vin couler sur mon chemisier blanc. La soie devient transparente, collant à mes mamelons qui pointent avec une insolence douloureuse. Le liquide s'insinue partout, chaud, collant, envahissant. Je me sens sale, je me sens abjecte, et pour la première fois depuis une éternité, je respire enfin.

C'est là que le téléphone sonne. Mon assistante. Une réunion commence dans cinq minutes. Je ris. Un rire hystérique qui se transforme en sanglot. Elle n'a aucune idée que sa patronne est en train de se noyer dans un grand cru et dans ses propres fluides.

Je rampe vers mon bureau, laissant une trace rouge derrière moi. Je saisis le téléphone, mais ce n'est pas pour répondre à l'interphone. Mes doigts tremblants composent le seul numéro qui compte. Celui de la cave. Celui du diable.

— Allô ? fit une voix basse à l'autre bout du fil. Une voix qui me fait contracter le vagin si fort que j'en ai mal.

— Julien... murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle éraillé par l'alcool et l'excitation. Je... j'ai goûté ton vin.

Un silence. Je l'entends respirer. Je l'imagine, là-bas, dans son antre de chêne et d'ombre, un sourire cruel aux lèvres.

— Et alors, Clara ? Est-ce qu'il a le goût de ta défaite ?

Je serre le combiné contre mon oreille comme si c'était sa gorge, ou la mienne. Le silence de Julien est une lame de fond qui m'emporte. À travers la baie vitrée de mon bureau, Paris s'étale, froide, géométrique, indifférente à l'effondrement de mon empire intérieur.

— Il a le goût du sang, Julien, articulai-je, la langue engourdie par les tanins et le mépris de moi-même. Il a le goût de tout ce qu'on a brûlé.

J'entends un craquement d'allumette à l'autre bout du fil. Il fume. Je peux presque sentir l'odeur âcre du tabac brun se mêler à l'effluve du nectar qui s'est renversé sur ma jupe en soie beige. La tache s'étend, sombre, comme une blessure béante entre

mes cuisses.

— Tu pleures, Clara. Je l'entends à ta respiration de petite fille perdue. C'est ça que tu voulais, non ? La réussite. Les sommets. Tu y es. Et pourtant, tu rampes par terre pour me supplier de te rappeler que tu n'es rien sans l'amertume de ma vigne.

— Je ne rampe pas, mentis-je, alors que mes genoux s'enfoncent dans la moquette épaisse, mes doigts griffant le cuir de mon fauteuil de PDG.

— Si. Tu es à genoux. Je le sais. Je sens l'humidité de ton sexe d'ici, Clara. Elle s'évapore à travers les ondes. Tu es trempée, n'est-ce pas ? Trempée de honte et de désir.

Un spasme me parcourt, violent, involontaire. Ma main libre descend, presque malgré moi, vers la couture de mon sous-vêtement. Le tissu est déjà saturé. Je suis une fontaine de regrets et de stupre. Mon assistante frappe à la porte. Je ne réponds pas. Je m'en fous. Qu'elle entre et qu'elle voie la grande Clara de Valmont, l'icône du luxe, les doigts enfoncés dans sa propre chair, le visage barbouillé de vin noir.

— Viens, soufflai-je. Viens me finir.

— Regarde par la fenêtre, Clara.

Mon cœur rate un battement. Je me hisse péniblement, agrippant le rebord de mon bureau en acajou. En bas, sur le trottoir, une silhouette sombre s'appuie contre une berline noire. Il ne lève pas les yeux. Il sait que je regarde. Il n'a jamais eu besoin de vérifier son pouvoir sur moi.

Je raccroche sans un mot. Mes jambes tremblent tellement que je manque de m'effondrer deux fois avant d'atteindre la porte. Je la verrouille de l'intérieur. Si quelqu'un veut entrer, il devra briser le verre.

Cinq minutes. C'est le temps qu'il lui faut pour monter, pour corrompre la sécurité, pour traverser l'open-space comme un prédateur fend un troupeau de gazelles. Quand la poignée tourne, mon souffle se bloque.

Le clic du verrou qui cède sous sa clé — car il a toujours gardé son double, ce connard — résonne comme un coup de feu. Julien entre. Il pue la terre, le raisin fermenté et la virilité brute. Il détonne dans ce bureau aseptisé avec ses bottes crottées et sa chemise de flanelle déboutonnée sur un torse qui hante mes nuits depuis trois ans.

Il ne dit rien. Il referme la porte et pousse le verrou. Ses yeux sombres balayent la pièce, s'arrêtent sur la bouteille vide, puis sur la tache de vin qui macule mes jambes.

— Tu es dégueulasse, Clara, dit-il d'une voix sourde, dépourvue de toute pitié.

— C'est ta faute. C'est ton vin. C'est ton poison.

Il réduit l'espace entre nous en trois enjambées. Sa main s'abat sur ma gorge, pas pour m'étrangler, mais pour forcer mon visage vers le haut, pour m'obliger à lire la fureur et l'envie qui brûlent dans ses pupilles. Son pouce écrase ma lèvre inférieure, y récoltant une goutte de rouge qu'il lèche avec une lenteur provocante.

— Mon vin est noble. C'est toi qui es corrompue. Tu as voulu goûter à la gloire, mais tu as oublié que la seule chose qui te fait vibrer, c'est quand je t'écrase comme un grain de raisin sous mon talon.

Il me fait pivoter brutalement et m'appuie contre la baie vitrée. Le froid du verre contre mon front contraste violemment avec la chaleur animale qui se dégage de lui derrière moi. Il relève ma jupe d'un geste sec, déchirant la soie dans un bruit de sinistre jouissance.

— Regarde Paris, Clara, murmure-t-il à mon oreille, ses dents mordillant le lobe de mon oreille jusqu'à la douleur. Regarde tous ces gens qui t'admirent. S'ils savaient que là, tout de suite, tu ne rêves que d'être défoncée par le fils du vigneron que tu as abandonné pour un titre de papier.

Il ne retire pas mon string. Il l'écarte simplement, le fil de dentelle sciant ma peau déjà irritée. Je sens son érection, massive, impitoyable, qui cogne contre mes fesses. C'est une promesse de destruction.

— Julien, je t'en prie...

— Tu t'en pries quoi ? Que je m'arrête ? Ou que je te brise ?

Il enfonce deux doigts en moi sans aucun préliminaire. Je pousse un cri qui vient de mes entrailles, un son rauque qui n'a plus rien d'humain. Je suis une plaie ouverte. Il bouge ses doigts avec une brutalité méthodique, cherchant ma soumission, cherchant à extraire chaque goutte de ce vin que j'ai bu pour l'oublier.

— Tu es tellement étroite, siffle-t-il, son souffle chaud inondant ma nuque. On dirait que tu m'as attendu. On dirait que personne n'a osé toucher à la reine de glace.

— Personne... seulement toi... murmurai-je en arc-boutant mon dos, cherchant plus de sa main, plus de sa haine.

Ses doigts ressortent bruyamment, couverts de mes fluides mêlés à la lie du vin. Il me force à me retourner pour que je voie. Il me montre ma propre défaite, étalée sur sa main calleuse.

— Tu sens ça ? C'est le goût de la réalité, Clara. C'est le goût de la terre. Et maintenant, je vais te rappeler d'où tu viens.

Il déboutonne son jean avec une lenteur sadique. Ses yeux ne quittent pas les miens. Je vois les larmes brouiller ma vue, mais je refuse de ciller. Je veux tout voir. Je veux que cette douleur s'imprime dans ma rétine comme elle s'imprime dans mon sexe.

Il me saisit par les hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair jusqu'à y laisser des bleus futurs. Il se positionne, la pointe de son sexe glissant contre mon ouverture déjà béante et palpitante.

— Dis-le, ordonne-t-il. Dis que tu n'es rien.

— Je ne suis rien... soufflai-je, le bassin cherchant désespérément l'impact. Je ne suis qu'à toi.

D'un coup de rein sauvage, il s'enfonce intégralement en moi. Le choc est tel que j'ai l'impression que mon âme quitte mon corps par le haut de mon crâne. Le verre de la baie vitrée vibre sous l'impact. Paris tremble. Mon monde s'écroule. Et c'est la seule chose qui me fait enfin me sentir vivante.

L'air s'est raréfié dans mes poumons. Je suis clouée contre le verre froid de la baie vitrée, prise en étau entre la nuit glaciale de Paris qui s'étale derrière moi et le brasier que Julien a allumé dans mes entrailles. Son sexe est un tison, une lame de fond qui m'éventre avec une précision chirurgicale. Ce n'est pas de la douceur. Ce n'est même pas de l'amour, à cet instant précis. C'est une reprise de possession. C'est le propriétaire qui revient sur ses terres après les avoir trouvées en friche, prêtes à être vendues au plus offrant.

Il ne bouge plus. Il reste là, enfoncé jusqu'à la garde, son souffle court heurtant mon cou. Je sens chaque millimètre de sa peau contre la mienne, l'humidité de son torse qui colle à mes seins, la dureté de son bassin qui écrase le mien.

— Tu sens ça, Clara ? murmure-t-il, sa voix vibrant jusque dans mon utérus. Tu sens comme tu es pleine de moi ? Comme ton petit succès en ville ne t'empêche pas de trembler quand je t'ouvre en deux ?

Je ne peux pas répondre. Ma gorge est nouée par un sanglot qui refuse de sortir. Je ne fais que hocher la tête, les cheveux collés à mes tempes par la sueur. Il se retire lentement, avec une lenteur de supplice, jusqu'à ce que seule la pointe de son gland chatouille encore mes lèvres charnues et gorgées de sang. Je gémiss, un son animal, une supplique. Je veux qu'il revienne. Je veux qu'il me brise.

Puis, il repart.

Le coup est plus violent encore. Un choc sourd, viande contre viande. Mes genoux lâchent, mais ses mains, ces mains calleuses qui ont travaillé la vigne et la terre, me maintiennent debout. Ses doigts s'enfoncent dans mes fesses, pétrissant ma chair avec une brutalité qui m'excite autant qu'elle me terrifie. Il commence à pomper, un rythme régulier, sourd, dévastateur. À chaque assaut, ma tête bascule contre la vitre. Le bruit du verre qui vibre rythme ma chute.

— Regarde-les, ordonne-t-il en désignant d'un geste de la tête les lumières de la ville en contrebas. Regarde tes amis, tes investisseurs, tes amants de pacotille. Ils ne savent rien de toi. Ils ne savent pas que tu mouilles comme une chienne pour un paysan. Ils ne savent pas que tu cries mon nom quand la vérité t'éclate entre les jambes.

Je regarde. Les larmes débordent enfin, coulant sur mes joues, mais mes yeux restent fixés sur le vide. Paris est une parure de bijoux froids, et Julien est le seul sang chaud qui circule dans mes veines.

Il accélère. Le rythme devient frénétique, presque insoutenable. Je sens le frottement de son sexe contre mes parois, la chaleur qui monte, cette électricité qui part de mon clitoris pour irradier jusqu'au bout de mes doigts. Je suis une plaie ouverte. Je sens ma

propre cyprine, mêlée à la sueur, couler le long de mes cuisses. C'est sale, c'est brut, c'est exactement ce dont j'avais besoin pour oublier l'odeur aseptisée de mes bureaux de verre.

— Julien... s'il te plaît... je vais... je vais...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Dis-le !

Ses coups de rein sont maintenant des percussions sauvages. Je sens ses couilles battre contre ma vulve à chaque impact. La douleur se transforme en un plaisir pur, tranchant comme un rasoir.

— Je vais jouir ! Julien ! Je t'en supplie !

Il ne s'arrête pas. Au contraire, il me saisit par les cheveux, forçant ma tête en arrière pour que je le regarde dans les yeux. Ses pupilles sont dilatées, noires de rage et de désir. Il est superbe dans sa fureur. Il est la lie du souvenir, le fond de la bouteille, ce qu'il reste quand on a tout bu et qu'on ne peut plus mentir.

— Jouis, Clara. Jouis pour moi. Oublie tout le reste.

L'orgasme me frappe avec la violence d'un accident de voiture. Tout mon corps se tend, mes muscles se contractent autour de lui dans une étreinte désespérée. Je crie, un hurlement long, déchirant, qui se perd dans l'immensité de l'appartement. Je vois des étoiles, je sens mon sexe pulser violemment, aspirant chaque goutte de sa force.

Quelques secondes plus tard, je sens le jet brûlant de son foutre m'inonder. Il s'enfonce une dernière fois, de toutes ses forces, son visage se crispant dans une grimace de douleur exquise. Il décharge en moi, vague après vague, nous ancrant l'un à l'autre dans cette mare de fluides et de regrets.

Le silence retombe brutalement sur la pièce. Seuls nos souffles hachés troublent le calme de la nuit parisienne. Julien ne se retire pas tout de suite. Il reste là, son front contre le mien, son sexe s'amollissant lentement dans la chaleur de mon corps.

Il se dégage enfin. Le bruit de succion lorsqu'il se retire me fait frissonner. Je me laisse glisser le long de la baie vitrée, mes jambes ne me portant plus. Je finis assise sur le parquet, nue, dévastée, le ventre souillé de son semence qui commence déjà à refroidir.

Julien se rhabille sans un mot. Ses gestes sont calmes, presque mécaniques. Il ramasse son jean, ferme son bouton, et remet sa chemise sans même prendre la peine de la boutonner entièrement. Il se tourne vers moi une dernière fois.

Sur le guéridon, à côté de la caisse de vin ouverte, il y a le message qu'il m'a laissé. Je le lis à nouveau dans ma tête, alors que je sens le goût métallique du vin et de la sueur dans ma bouche.

Il s'approche de la porte, mais s'arrête sur le seuil.

— La semaine prochaine, les vendanges commencent, dit-il d'une voix sourde, sans se retourner. Tu peux rester ici et célébrer ton succès. Ou tu peux revenir là où les choses ont un vrai goût.

La porte claque.

Je reste seule, dans le noir, avec l'odeur de lui qui imprègne l'air et la ville qui continue de briller comme si de rien n'était. Je pose ma main sur mon ventre, là où il a laissé sa marque. Je sens les larmes couler à nouveau, mais cette fois, elles ne sont pas amères.

Je sais ce que je vais faire. Le succès est une prison de verre. La terre est la seule

chose qui délivre.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 13

Un Millésime Éternel

La pluie n'est pas une simple averse ; c'est un linceul liquide qui s'abat sur Bordeaux, noyant les quais et les vignes dans un gris implacable. J'ai conduit trois heures sans m'arrêter, mes doigts crispés sur le volant de cuir de ma berline allemande jusqu'à ce que mes articulations blanchissent. Mon téléphone, jeté sur le siège passager, vibre de rappels de réunions, de messages urgents de la direction, d'alertes de marchés boursiers. Pour la première fois de ma vie, ce bourdonnement me donne envie de vomir.

Je gare la voiture en vrac sur le chemin de terre détrempé, les pneus s'enfonçant dans la boue amoureuse du domaine. Je m'en fous. Je ne suis plus la directrice financière millimétrée. Je suis une femme qui a faim, une femme qui étouffe dans son tailleur Chanel à trois mille euros.

Quand je sors, l'eau me gifle instantanément. Le froid traverse mon chemisier de soie, le collant contre ma peau, révélant l'arête de mes côtes et le durcissement immédiat de mes tétons sous le tissu fin. Je cours vers la vieille porte de chêne de la cave voûtée. Mes talons s'enfoncent, je manque de tomber, mais je m'en moque. Je pousse les battants massifs.

L'odeur me frappe avant même que mes yeux ne s'habituent à la pénombre : ce mélange enivrant de terre mouillée, de bois de santal et de ce musc masculin, animal, qui n'appartient qu'à lui.

Il est là.

Julien est debout près d'un grand foudre de chêne, une pipette de dégustation à la main. Il ne porte qu'un débardeur noir trempé de sueur et un jean usé, taché de lie de vin. Sous la lumière chiche des appliques de fer forgé, ses muscles saillants dessinent des ombres mouvantes sur les murs de pierre du XVIII^e siècle. Il ne se retourne pas tout de suite, mais je sais qu'il m'a sentie. Le silence entre nous est une détonation.

— Tu as mis du temps, lâche-t-il enfin, sa voix rauque ricochant contre les voûtes.

Je reste sur le seuil, haletante, l'eau ruisselant de mes cheveux sur mes épaules. Je tremble, et ce n'est pas seulement à cause du froid. C'est l'effondrement de dix ans de contrôle, de murs érigés pour ne jamais souffrir, pour ne jamais dépendre de personne.

— J'ai tout laissé, Julien. La boîte, les dossiers, la ville... Tout.

Il pose lentement la pipette. Il se tourne vers moi, et son regard est un scalpel. Il lit en moi comme il lit dans ses millésimes : il cherche l'amertume, le sucre, la faille. Il s'approche lentement, ses bottes de cuir résonnant lourdement sur le sol battu. Chaque pas qu'il fait vers moi réduit l'oxygène dans la pièce.

— Pourquoi ? demande-t-il en s'arrêtant à quelques centimètres.

Il est si près que je sens la chaleur qui émane de son corps, contrastant violemment avec mon propre état de congélation. Je peux voir la petite cicatrice au coin de sa lèvre, les veines qui battent sur ses tempes.

— Parce que je n'ai plus aucun goût, je murmure, ma voix brisée. Parce que depuis que tu es parti de mon bureau l'autre soir, tout ce que je touche est de la cendre. Je veux... je veux ressentir quelque chose de réel. Même si ça me détruit.

Julien lève une main, hésite un instant, puis pose ses doigts calleux sur ma joue. Le

contraste est électrisant. Ses doigts sont chauds, rugueux, imprégnés de l'odeur du terroir. Il remonte le long de ma mâchoire, saisit une mèche de mes cheveux trempés et l'écarte de mon visage.

— Tu es venue ici pour être sauvée, Clara ? Ou pour être consommée ?

Ses yeux brûlent d'une intensité qui me donne le vertige. Il n'y a plus de place pour les faux-semblants, plus de place pour la directrice froide. Sous son toucher, je sens mon sexe se gorger de sang, une pulsation lourde et impatiente qui irradie entre mes cuisses.

— Consomme-moi, je souffle contre ses lèvres. Ne me laisse plus une seconde pour réfléchir.

Sa main quitte ma joue pour descendre brutalement dans mon cou, serrant juste assez pour me forcer à renverser la tête. Son autre main vient se plaquer dans le bas de mon dos, m'écrasant contre la dureté de son bassin. Je pousse un petit cri étouffé, un mélange de surprise et de soulagement pur. Je sens sa virilité, déjà dressée, contre mon ventre. C'est une promesse de violence et de tendresse, une vérité physique que je ne peux plus nier.

Il se penche, sa bouche effleurant mon oreille. Son souffle chaud me fait frissonner de la tête aux pieds.

— Ici, le temps n'existe pas, murmure-t-il d'une voix qui me déchire les entrailles. Ici, on ne compte pas les profits. On compte les battements de cœur. Et le tien cogne comme une bête en cage.

Il lâche mon cou pour saisir les revers de mon chemisier de soie trempé. Ses yeux plongent dans les miens, me demandant une dernière fois si je suis prête à tout perdre. Je réponds en attrapant sa nuque, mes ongles s'enfonçant dans sa peau chaude.

D'un coup sec, il arrache les boutons. Ils sautent et tintent sur le sol de pierre comme des perles inutiles. Le froid de la cave mord ma peau nue, mais Julien ne me laisse pas le temps de frissonner. Il plaque ses paumes sur mes seins, les écrasant avec une autorité sauvage, ses pouces cherchant mes pointes durcies par le désir et l'humidité.

— Tu es magnifique, Clara. On va faire de ce moment quelque chose d'éternel.

Sa bouche s'abat alors sur la mienne, non pas pour un baiser, mais pour une conquête. Il y a le goût du vin rouge, du sel et de la pluie. C'est le début de la fin de tout ce que j'étais, et le début de tout ce que je vais devenir entre ses mains. Ses mains qui, déjà, descendent vers la fermeture éclair de ma jupe, impatientes de déchirer les dernières barrières entre mon besoin et sa puissance.

La cave nous enferme, témoin muet de cette reddition, alors que dehors, l'orage redouble de violence.

Le sifflement de la fermeture éclair déchire le silence sacré de la cave, un bruit métallique qui résonne contre les voûtes de pierre séculaires. Ma jupe glisse le long de mes hanches, une caresse de soie devenue insupportable, avant de s'effondrer en un cercle sombre à mes pieds. Je suis là, livrée à lui, vêtue seulement de la dentelle noire de mon string et de mes bas trempés qui collent à ma peau comme une seconde peau de désir.

Julien recule d'un pas, ses yeux brûlants parcourant mon corps avec une faim qui me fait frissonner plus sûrement que l'air frais des profondeurs. Son souffle est court, saccadé. Je vois ses narines se dilater, humant l'odeur de la pluie, du soufre de l'orage et cette fragrance plus intime qui s'échappe de moi, déjà offerte, déjà conquise.

— Regarde-toi, murmure-t-il, sa voix brisée par une émotion qui ressemble à de la douleur. Regarde ce que tu me fais après toutes ces putains d'années.

Il attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête contre le bois froid d'un foudre immense. Le contact de l'écorce de chêne contre mon dos et la poigne d'acier de Julien créent un contraste électrique. Je me cambre, mes seins se soulevant, les pointes frottant contre le tissu rêche de sa chemise qu'il n'a pas encore retirée. Je sens sa virilité, dure et impatiente, pressée contre mon ventre, séparée de moi par les couches de coton et de denim. C'est une torture délicieuse.

— Je n'ai jamais cessé d'avoir soif de toi, Julien. Jamais.

Ma propre voix me surprend, rauque, chargée de larmes que je refuse de verser. Je veux qu'il me comble, qu'il remplisse ce vide béant que son absence a creusé en moi.

Il lâche mes poignets pour descendre ses mains sur mes cuisses. Ses doigts sont rugueux, marqués par le travail de la terre et des vignes, et cette rudesse me rend folle. Il s'agenouille lentement devant moi, son visage arrivant à la hauteur de mon intimité protégée par un mince triangle de dentelle. Je sens la chaleur de son souffle à travers le tissu mouillé. Je ferme les yeux, ma tête basculant en arrière contre le bois, alors qu'il écarte mes jambes avec une autorité sans appel.

— Tu es trempée, Clara... Tu es si prête pour moi.

Ses pouces accrochent les bords de mon string et le tirent vers le bas, avec une lenteur calculée qui me fait gémir de frustration. Quand le tissu cède enfin, l'air frais de la cave frappe ma vulve, mais l'instant d'après, c'est la langue de Julien qui prend le relais.

Le premier contact est un choc. Une décharge de foudre qui remonte de mon entrejambe jusqu'à ma nuque. Il ne me ménage pas. Sa langue est large, ferme, explorant mes replis avec une précision d'expert, comme s'il dégustait le plus précieux des millésimes. Je sens le glissement de sa salive se mêler à mon propre

désir, le goût de moi sur ses lèvres alors qu'il aspire mon clitoris avec une force qui me fait perdre pied.

— Julien... s'il te plaît...

Mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux épais, je les tire, je le presse contre moi, voulant qu'il m'efface, qu'il me dévore. Je sens mes hanches bouger d'elles-mêmes, cherchant le rythme, cherchant la délivrance. Il lève les yeux vers moi, ses pupilles dévorant ses iris, et je vois une lueur animale, sauvage, une volonté de possession totale.

Il se relève d'un bond, sa respiration étant maintenant un grognement sourd. Sans rompre le contact visuel, il s'attaque à sa propre ceinture. Ses mains tremblent légèrement, un signe de l'intensité du combat qu'il livre contre lui-même pour ne pas me prendre ici, maintenant, avec la violence d'un naufragé.

Lorsqu'il se libère enfin, sa virilité jaillit, sombre et palpitante de sang. Elle est magnifique, effrayante de puissance. Je tends la main, mes doigts se refermant sur lui, sentant la peau de soie tendue sur le muscle d'acier, la goutte de rosée qui perle déjà à son sommet. Il laisse échapper un juron étouffé, ses yeux se fermant une seconde alors que je fais glisser ma main le long de sa longueur.

— Tu m'as manqué, Clara. Dieu, si tu savais comment chaque nuit j'imaginai ta main sur moi... ta bouche...

Il me saisit par la taille et me soulève comme si je ne pesais rien. Je pousse un cri de surprise qui se transforme en un soupir d'aise quand il m'assoit sur le rebord d'une table de dégustation en pierre, froide et massive. Mes jambes s'enroulent instinctivement autour de ses hanches, mes talons s'accrochant à ses fesses.

Il écarte le col de ma chemise déchirée pour mordre l'attache de mon cou, marquant

sa propriété. Je sens ses dents, la menace d'une douleur qui n'est que du plaisir pur. Sa main descend, cherche mon humidité, et il enfonce deux doigts en moi d'un coup sec.

Je crie son nom, mon corps se contractant violemment autour de lui. Il ne s'arrête pas, il explore ma profondeur, ses doigts mimant le va-et-vient qu'il s'apprête à m'imposer. Le bruit de la succion, ce son cru et humide, emplît l'espace entre nous, se mêlant au fracas du tonnerre qui fait vibrer les murs de la cave.

— On ne va pas juste faire l'amour, Clara, grogne-t-il contre mon oreille, sa voix vibrant dans mes os. On va se détruire pour mieux se reconstruire. Je veux que tu sentes chaque seconde de ce que nous avons gâché.

Ses mains attrapent mes fesses, me soulevant légèrement pour m'aligner parfaitement avec lui. Je sens la pointe de son sexe qui cherche l'entrée, qui pousse, qui réclame son dû. La tension est à son comble, un fil d'acier tendu jusqu'à la rupture. Je suis suspendue à ses lèvres, à son corps, à cette promesse de fusion qui va enfin effacer les années de deuil.

— Prends-moi, Julien, je souffle contre sa bouche. Maintenant. Casse-moi.

Il sourit, un sourire sombre et prédateur, alors qu'il s'apprête à porter le coup de grâce à notre solitude. Ses muscles se bandent, ses bras me serrent à m'étouffer, et je sens le premier centimètre de lui m'envahir, déchirant les restes de ma retenue.

La douleur de l'invasion est une bénédiction. Quand il pousse, lentement, avec une détermination qui frise la cruauté, je sens chaque fibre de mon être s'écarter pour lui laisser la place qu'il n'aurait jamais dû quitter. C'est un déchirement nécessaire. Je rejette la tête en arrière, mon crâne heurtant le bois froid d'un vieux foudre, et un cri rauque m'échappe, étouffé par le fracas d'un éclair qui embrase la vigne au dehors.

Julien ne s'arrête pas. Il ne ralentit pas. Ses mains s'ancrent dans ma chair, ses doigts

s'enfonçant dans mes fesses avec une force qui laissera des marques bleues, des souvenirs de son passage. Il est immense, brûlant, un tison de fer blanc qui calcine ma solitude.

— Regarde-moi, Clara, ordonne-t-il d'une voix étranglée par le besoin. Regarde ce que tu m'as fait.

J'ouvre les yeux, les miens noyés de larmes et de pluie, pour plonger dans les siens, deux gouffres d'orage et de désir pur. Il donne un coup de rein sauvage, s'enfonçant jusqu'à la garde, là où le col de mon utérus s'ouvre sous la pression. Le choc me coupe le souffle. Je m'accroche à ses épaules massives, mes ongles labourant son cuir trempé, cherchant à atteindre sa peau, sa chaleur, son âme.

Le rythme s'installe, brutal, sans aucune grâce. C'est une lutte, un corps-à-corps où nous échangeons nos colères et nos regrets. À chaque va-et-vient, le bruit de nos sexes qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, résonne dans la pierre de la cave comme un métronome charnel. Je suis trempée, de pluie, de sueur, et de cette fontaine de désir qui sourd de moi, lubrifiant son assaut. C'est visqueux, c'est chaud, ça sent le soufre et le musc, l'odeur de deux bêtes qui se retrouvent après une trop longue famine.

Il retire presque entièrement son membre, me laissant un instant vide, béante, avant de frapper à nouveau. Je sens le gland frotter contre ma paroi, accrocher les plis les plus sensibles, déclenchant des décharges électriques qui me font cambrer le dos jusqu'à la rupture.

— Encore... Julien... encore...

Ma voix n'est plus qu'un sifflement. Je n'ai plus de fierté. Je veux qu'il me vide, qu'il me remplisse, qu'il efface les cinq années de poussière et de silence de cette cave. Il grogne, un son animal qui part du fond de sa gorge, et il accélère. Ses coups

deviennent des impacts de foudre. Il ne fait plus l'amour, il me possède, il me marque au fer rouge. Je sens sa virilité gonfler encore en moi, pulsant au rythme de son cœur affolé.

L'air dans la cave est devenu irrespirable, saturé de l'odeur du vin qui vieillit et de celle, plus entêtante, de notre copulation. Je perds le fil du temps. Je ne suis plus Clara, l'héritière brisée, il n'est plus Julien, l'amant parti trop tôt. Nous sommes deux courants violents qui se rejoignent pour former un torrent.

Je sens la vague monter, un tsunami de plaisir douloureux qui part de mes orteils pour converger là où il me laboure. Mes muscles pelviens se contractent de manière incontrôlée, enserrant son sexe dans un étau de velours. Julien lâche un juron, ses traits se tordant dans une grimace de supplice délicieux.

— Je vais... je vais tout te donner, Clara... Tout...

Il attrape mes cuisses, les remontant plus haut sur ses hanches pour s'offrir un accès total, une dévotion absolue. Il frappe une dernière fois, le coup le plus profond, le plus dévastateur. Je sens le premier jet de sa semence, une brûlure liquide qui inonde mon centre, suivi d'un deuxième, puis d'un troisième. L'explosion est telle que ma vision se brouille. Je hurle son nom, le cri se perdant dans le tonnerre, alors que mon propre plaisir m'emporte, une série de spasmes si violents que mes jambes tremblent contre son dos.

Nous restons ainsi, soudés l'un à l'autre, haletants, nos poitrines se soulevant dans un même effort désespéré pour retrouver de l'oxygène. Son front est posé contre le mien, sa sueur se mélangeant à mes larmes. Le silence revient lentement dans la cave, seulement troublé par le clapotis de l'eau sur le seuil et le bruit de nos respirations erratiques.

Il ne se retire pas tout de suite. Il veut savourer la fin de l'orage à l'intérieur de moi. Il

dépose un baiser, d'une tendresse déchirante, sur le bout de mon nez, puis sur mes lèvres rougies.

— On ne revient jamais en arrière, Clara, murmure-t-il, sa voix basse et chaude comme un vieux porto. Mais on peut faire de ce qui reste quelque chose d'éternel.

Je l'entoure de mes bras, le serrant de toutes mes forces, sentant encore la chaleur de son foutre couler lentement entre mes cuisses, le sceau de notre pacte. Nous sommes comme ces grands crus que nous protégeons : il a fallu des années de noirceur, de pression et de solitude pour que nous atteignions enfin notre pleine maturité.

L'assemblage est terminé. La robe est sombre, le goût est puissant, et l'ivresse ne s'arrêtera jamais.

— Un millésime éternel, je réponds dans un souffle, en fermant les yeux sur le futur qui s'ouvre enfin.

Dehors, la pluie se calme, laissant place à l'odeur de la terre mouillée et à la promesse d'une aube nouvelle sur le domaine. Nous sommes vivants. Nous sommes un. Et ce soir, la cave n'est plus un tombeau, mais le berceau de notre renaissance.

FIN

Merci d'avoir lu "Dégustation Interdite : Les Larmes du Grand Cru"

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)